

MARINE LETTRE

Des
chemins
qui se
croisent

ROMAN



Marine Lettre

Des chemins
qui se croisent

© Marine Lettre, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0659-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : VistaCreate

1re PARTIE

1

EMMA

— Maman, il faut que je te parle ! dit Adonis, l'air grave, le visage fermé, en rejoignant sa mère dans la cuisine.

Ce dimanche matin, Emma s'était levée de bonne heure afin de préparer un bœuf aux carottes pour faire plaisir à son fils de dix-huit ans. Surprise par le ton de sa voix, elle le dévisagea. Cela ne lui disait rien qui vaille, mais elle devait faire bonne figure pour réfréner son angoisse grandissante.

Adonis s'appuya contre le mur de la cuisine rustique, équipée de meubles en bois et d'un carrelage très ancien avec des moulures apparentes jaunies par l'usure du temps. Le jeune homme observa sa mère, qui reposait doucement le couvercle de la marmite en fonte. Il n'y avait plus qu'à laisser mijoter le plat à feu doux. Emma se tourna vers lui :

— D'accord, mais on pourrait en discuter autour d'un café ?

Adonis acquiesça d'un signe de tête.

— Allez, assieds-toi donc !

Le jeune homme saisit une chaise et s'installa face à sa mère.

Emma attrapa la cafetière encore chaude, prit deux tasses et y versa le liquide noirâtre. Elle posa la boîte à sucre au centre de la table, ainsi que deux cuillères. Elle tira une chaise pour s'asseoir à son tour. Elle portait sa robe de chambre bleue, au tissu défraîchi. La jeune femme aimait se lever à l'aube le dimanche matin lorsqu'elle était de repos. Elle pouvait ainsi préparer un bon petit plat pour son fils, qu'elle chérissait plus que tout. Il tenait une très grande place dans sa vie. Elle n'avait plus que lui. Adonis remplissait le grand vide qu'elle ressentait

dans son cœur.

Emma repoussa ses cheveux roux mi-longs, bouclés, qui tombaient en cascade sur ses épaules. Le jeune homme lui ressemblait beaucoup physiquement. Ils avaient la même teinte de cheveux et les yeux clairs. Elle était de corpulence un peu plus forte que son fils, qui avait une silhouette mince et élancée.

Adonis baissa la tête. Sa mère s'interrogea : est-ce que le patron du fast-food dans lequel il était employé en tant qu'intérimaire y était pour quelque chose ? Elle sentait bien que son fils unique était préoccupé. Adonis fronça les sourcils. Elle supposa que son contrat n'avait pas été renouvelé. Elle savait qu'il s'accrochait à son emploi comme à une bouée de sauvetage précaire. Pourtant, il détestait travailler là-bas, lui qui venait d'obtenir son CAP de cuisine par la voie de l'apprentissage. Le jeune homme avait très vite compris que sa mère ne pouvait pas assumer le financement de longues études, même s'il aurait pu prétendre à une bourse. Qu'importe, il était motivé et sa passion pour la grande gastronomie française l'avait dans un premier temps conduit à décrocher son contrat d'apprentissage dans un restaurant traditionnel, situé à cinq cents mètres de chez lui. Il y était heureux, du moins pendant les premières années, et envisageait son avenir sous de meilleurs auspices. Son chef, Henri, lui avait fait confiance et lui avait transmis des bases solides. Il croyait en son apprenti. Pour Adonis, son responsable représentait le père qu'il n'avait pas connu, et il l'idéalisait. Xavier, le fils d'Henri, qui officiait à leurs côtés, regardait cependant Adonis d'un air méfiant. Il n'était présent aux fourneaux que dans l'unique but de reprendre plus tard la gérance du restaurant, mais sans réelle passion.

Malheureusement, au cours d'un service à l'heure du déjeuner, Henri fut victime d'un infarctus mortel, dû au surmenage. Son fils reprit le restaurant à l'âge de vingt-cinq ans. Désormais à la tête de la brigade, il devint un tyran qui ne faisait pas grand-chose, hormis aboyer des ordres. Il s'en prenait à tout le monde pour un rien, et plus particulièrement à Adonis. Constamment insatisfait, il lui mettait une pression énorme, et le relégua au rang de petit apprenti débutant. Ses journées se résumaient à peler les légumes et vider les poissons, sans oublier la corvée de la plonge. Chaque jour, Adonis était à deux doigts de lâcher son poste, mais il en avait besoin pour valider son diplôme. Il partait travailler chaque matin avec la boule au ventre, mais il tenait bon. Il serrait les dents.

Le jour des résultats, le sésame tant convoité enfin obtenu, Adonis se rendit

sur son lieu de travail. Il se présenta devant son chef Xavier et lui balança son tablier au visage. Il rassembla tous ses couteaux et se précipita hors de la cuisine. Il quitta le restaurant, en plein service, avec le cœur plus léger.

Son euphorie fut malheureusement de courte durée. Il n'avait pas le permis de conduire, et dans son petit village peu desservi par les transports en commun, il n'y avait pas d'autre restaurant à moins de soixante kilomètres. C'est ainsi qu'il se retrouva dans un fast-food à quinze kilomètres de son domicile. Heureusement, il pouvait compter sur sa mère : il partait en bus et elle venait le chercher chaque soir, aux alentours de minuit. Il économisait pour se payer son permis de conduire et s'acheter une voiture d'occasion. Le jeune homme était dépendant de sa mère et il avait du mal à l'accepter.

À présent, il ne savait pas comment lui annoncer la nouvelle.

— Maman, je... dit-il en se raclant la gorge.

Emma le regarda fixement, avec un mauvais pressentiment. Lui, qui était toujours d'humeur joyeuse et arborait un sourire éclatant, venait de serrer les dents en contractant sa mâchoire. Elle ne savait pas ce qu'il voulait lui annoncer, mais elle sentait déjà des gouttes de sueur perler le long de son dos. Adonis mit quelques secondes à se décider.

— J'ai fini mon contrat vendredi.

— Ah bon, dit-elle, soulagée, pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Je t'aurais aidé à chercher un autre établissement ! Moi, je crois en toi, et ils sont bien bêtes de t'avoir laissé partir. Ne t'inquiète pas, je ne doute pas qu'un jour, tu seras cuisinier dans un grand restaurant. C'est ton rêve, alors tu le suivras.

— Maman, dit Adonis, gêné, mon patron voulait me garder, mais c'est moi qui ai refusé.

— Ah, d'accord, mais je croyais que tu voulais rester le temps de trouver quelque chose de mieux.

— Oui, c'est exactement cela, j'ai peut-être trouvé autre chose.

— Mais alors, pourquoi tu fais une tête pareille ? Tu m'as fait une de ces peurs !

Pourtant, Emma sentait que quelque chose clochait encore. Elle connaissait

bien son fils, et il était clair qu'il n'osait pas lui dire la vérité. Elle le regarda droit dans les yeux, mais il fuit délibérément son regard.

— En fait, lundi dernier, j'ai envoyé mon *curriculum vitae* et des lettres de motivation dans plusieurs restaurants dans lesquels je rêverais de travailler. Je me suis dit que c'était le moment ou jamais.

— Tu as bien fait, mon chéri ; faut la provoquer, la chance ! Tu as eu des réponses positives ? Et si c'est loin d'ici, ne t'inquiète pas : le temps que tu passes ton permis, je serai toujours là pour te venir en aide !

— Oui, j'ai eu des réponses, et j'ai trois entretiens prévus dans deux jours.

— Waouh, impressionnant ! Et bien, je vais demander un congé pour pouvoir t'accompagner. Ce sera mieux pour toi d'y aller en voiture qu'en bus.

— Non, tu n'en auras pas besoin cette fois-ci, dit-il en articulant bien ses mots, j'irai en train.

Il la fixa, attendant sa réaction, visiblement inquiet.

— En train ! s'écria-t-elle comme s'il avait lâché une bombe, mais pourquoi ? C'est si loin ?

— À Paris, lui annonça-t-il en déglutissant.

Emma faillit se trouver mal. Son cœur s'accéléra ; son souffle se coupa et sa poitrine se serra, comme si elle avait reçu une flèche. Jamais elle n'aurait pu penser que son fils poursuivrait sa vie à Paris, sans elle, à plus de huit cents kilomètres. Il venait à peine d'atteindre sa majorité, et déjà, il partait ! Elle avait passé sa vie entière à s'occuper de lui, à l'aimer, le protéger, le consoler, le tirer vers le haut. Des larmes incontrôlables naquirent dans ses yeux, ce qui attrista son fils. Il lui prit les mains et lui parla doucement.

— Maman, je comprends que tu sois triste, mais ici, je n'ai pas d'avenir. Les meilleurs restaurants sont à Paris. Et puis, tu viens me chercher tous les soirs vers minuit, tu ne peux pas te reposer. Ce n'est plus possible !

— Je comprends, dit Emma en s'essuyant les yeux, mais de là à partir à Paris... c'est loin ! Je ne pourrai plus te voir très souvent...

— Je sais bien, maman, mais tu pourras prendre l'avion ou le train. Ce n'est

pas comme si je partais dans un autre pays.... Et puis, avec le métro, je n'aurai pas de problème pour me déplacer et donc pas besoin de voiture.

— Mais tu dormiras où ?

— Je pars avec mon collègue Gabin, lui aussi veut tenter sa chance à Paris. Sa sœur habite en banlieue, à Chelles, elle veut bien nous héberger quelques jours, et après, on verra. Et puis, il faut que j'essaye, car sinon, je m'en voudrai. Je ne veux pas vivre avec des regrets. Au pire, si cela ne marche pas, je reviendrai !

Emma souhaita de façon égoïste que personne ne l'embauche pour qu'il revienne vite. Puis elle se raisonna : elle voulait avant tout le bonheur de son fils. Il ne lui appartenait pas, et il avait sa propre vie à construire.

— Et les restaurants ?

Tout à coup, le visage d'Adonis s'illumina et ses yeux brillèrent.

— Le *Jules Vernes*, le restaurant de la tour Eiffel, tu te rends compte ! Le *Pavillon Ledoyen* et le *Fouquet's*. Les deux derniers sont situés aux alentours des Champs-Élysées !

Emma venait de comprendre que son fils partait pour de bon et qu'il ferait absolument tout pour se faire embaucher. Ce n'était pas pour rien qu'il avait ciblé les meilleurs restaurants de la capitale. Elle pouvait lire sa détermination dans ses yeux. Elle devait accepter la situation, elle n'avait pas le choix. Elle tira sur le col de sa robe de chambre en frissonnant.

— Je les connais juste de nom, car j'ai vu des émissions sur Paris. Oui, ce sont de grands restaurants de renom. Je suis très fière de toi, tu as réussi à décrocher des entretiens, et ce n'est pas facile !

— J'avais envoyé mon *curriculum vitae*, mais comme je n'obtenais pas de réponse, je les ai appelés. Et je peux te dire que je ne les ai pas lâchés avant d'avoir décroché un rendez-vous ! Je les ai harcelés !

— Je te reconnais bien là, mon fils, dit-elle avec un sourire chargé de tristesse.

— Je sais ce que je veux ! Et puis, pour Paris, cela te changera, tu viendras me voir et je te ferai visiter la ville.

— Oui, mon chéri, mais on n'en est pas encore là...

— Tu verras, maman, tu seras fière de moi !

— Je le suis déjà, mon fils !

Il se leva de sa chaise et la serra fort dans ses bras. Il lui dit :

— Ce n'est pas parce que je veux construire mon avenir à Paris que je vais t'oublier. Tu es ma maman en or et je t'aime par-dessus tout.

— Moi aussi, mon amour, lui répondit-elle, les larmes aux yeux, touchée par ces quelques mots.

Adonis se redressa et lui lança :

— Ah, j'ai un service à te demander.

— Accordé, répondit-elle avec son cœur.

— Mardi, peux-tu nous conduire à la gare, Gabin et moi ? Le train est à six heures.

— Bien sûr, mon chéri.

Il déposa un bisou sur la joue de sa mère et partit dans sa chambre afin de préparer ses affaires. Emma resta assise devant sa tasse de café froid. Il partait dans deux jours. Elle n'arrivait pas à digérer ce départ. C'était brutal pour elle. Elle savait que sa vie allait changer et qu'elle n'arriverait plus à être joyeuse ; son bonheur allait la quitter. Comment pouvait-elle concevoir sa vie quotidienne sans lui ? Elle le voyait encore comme un enfant, mais il était devenu un homme maintenant. Emma réalisa qu'elle ne l'avait pas vu grandir. Elle se dit qu'elle aurait dû profiter davantage de son fils. Des larmes coulèrent le long de ses joues et elle culpabilisa. Peut-être que si elle avait eu plus d'argent, il ne serait pas parti si loin ! Ah, si elle avait pu lui offrir son permis de conduire et une voiture, tout aurait été si différent ! Elle lui avait pourtant proposé de prendre un crédit à cet effet, mais il avait refusé : il voulait se prendre en charge et subvenir seul à ses besoins.

Adonis rejoignit sa mère à midi afin de déguster son fameux bœuf aux carottes. Il n'arrêtait pas de mettre en avant l'opportunité de travailler dans ces grands restaurants. Le jeune homme était surexcité et attendait son départ avec impatience. Il se projetait même quelques années en avant et se voyait passer chef. Emma l'écouta sans broncher, le cœur lourd et l'appétit coupé. Il disparut

tout le reste de l'après-midi et appela son collègue Gabin pour mettre au point les derniers détails de leur départ. Emma, prétextant avoir besoin de se reposer, passa le reste de la journée au lit, à pleurer toutes les larmes de son corps.

2 EUGÉNIE

— Merci beaucoup, Monsieur le Directeur, je vous suis vraiment reconnaissante de bien vouloir l'inscrire dès la rentrée prochaine au collège !

Quand Eugénie raccrocha le combiné téléphonique de son bureau, elle était très satisfaite, mais éreintée. La conversation avait été harassante, voire houleuse, et avait duré fort longtemps pour convaincre ce nouveau directeur. Elle avait tout de même atteint son but. Ce Sylvain Brécourt était quelqu'un de reconnu dans le milieu hôtelier après quarante ans de carrière et se trouvait, pour la première fois, à la tête de cette prestigieuse école, mais cela ne justifiait pas qu'il soit si méprisant. Pour qui se prenait-il ? Cet homme ne savait-il pas qu'elle était une importante femme d'affaires ? Certes, son établissement formait des élites, et les notes de son fils étaient très insuffisantes ; mais personne ne résistait jamais à Eugénie, elle était trop coriace. Elle menait tout de front, d'une main de fer. La quarantaine passée, elle était longiligne, brune aux yeux clairs, avec un visage sec et anguleux. Elle sourit, s'essuya le front et passa instinctivement la main dans son chignon pour remettre deux épingles en place, avant de lisser son tailleur bleu marine en se levant. C'était une merveilleuse nouvelle. Son fils Charles, dix ans, allait pouvoir intégrer la prestigieuse école suisse où l'on formait le gratin de la société. Il allait recevoir le même enseignement qu'elle-même avait suivi il y avait des années de cela. Ce n'était pas pour rien qu'elle était devenue directrice d'une grande chaîne d'hôtels prestigieux.

Son visage se rembrunit quelques instants en pensant à son ex-mari Maxime ; elle espérait qu'il ne lui mettrait pas des bâtons dans les roues. Elle pensait être une bonne mère, et envoyer son fils en pension dans cette école lui garantirait un avenir parmi les grands leaders de ce monde. Seule une poignée de gens dirigeait le monde, et elle voulait absolument que son fils en fasse partie. Il aurait la

chance de pouvoir y recevoir un enseignement de renom international. Les demandes d'inscription affluaient chaque année du monde entier, mais il y avait peu d'élus en définitive. Seuls quelques enfants triés sur le volet parvenaient à obtenir leur inscription, à condition d'en avoir les moyens, et pour Eugénie, ce n'était pas un souci. Maintenant, elle allait devoir mener le combat pour convaincre le père de Charles, qui était très attaché à son fils. Elle était bien consciente que ce ne serait pas une mince affaire, car il ne supporterait pas de le savoir à des centaines de kilomètres de Pau, la ville où ils vivaient. Mais c'était pour son bien, pour son avenir, et il pourrait le voir pendant certaines vacances scolaires. Bien entendu, pas toutes les vacances... En effet, selon sa mère, il était préférable qu'il fasse également des séjours à l'étranger, pour apprendre à parler couramment plusieurs langues. Sans compter tous les cours en option qu'elle avait fait ajouter à son programme, comme apprendre à jouer d'un instrument de musique, étudier les œuvres d'art, pratiquer le golf... Il fallait qu'il possède une solide culture générale.

Elle se leva de son fauteuil en entendant la porte d'entrée claquer. C'était certainement Charles qui revenait de son école primaire. Elle avait hâte de lui annoncer la nouvelle. Elle descendit le long escalier en marbre et se dirigea vers la cuisine, où sa gouvernante devait probablement déjà lui préparer son goûter. Elle pénétra dans l'immense pièce ; son fils était installé devant un énorme gâteau au chocolat, qui dégageait un parfum délicat et ouvrait l'appétit du premier venu. Eugénie, qui faisait attention à sa ligne, évita d'y poser le regard. Elle se tenait droite comme un piquet, les mains posées sur sa jupe en soie.

— Bonjour Charles, vos cours se sont bien passés ?

Le vouvoiement était de rigueur dans cette famille bourgeoise aux ascendants aristocratiques.

Charles ressemblait physiquement à sa mère. Il était menu, et ses cheveux raides étaient coupés court. Contrairement à elle, il manquait cruellement de confiance en lui. Il était en revanche doté d'un grand sens de l'observation et d'une grande intelligence, mais il souffrait de problèmes d'attention, ce qui le handicapait beaucoup à l'école. Il n'arrivait pas à se concentrer et passait la majeure partie de sa journée à rêver, ce qui exaspérait son maître et les premiers de la classe. À l'école, il aurait aimé passer inaperçu ; à la maison, il rêvait secrètement que sa mère lui accorde plus d'attention. La nuit, depuis des années, il faisait régulièrement le même cauchemar, dans lequel il se voyait en train de se

noyer en mer ; il aurait alors voulu courir dans la chambre de sa mère pour se blottir dans ses bras et entendre ses mots rassurants. Mais il devait être constamment dans la retenue, car Eugénie n'appréciait pas les signes de faiblesse chez les hommes, et encore moins chez son fils. Il se contentait donc d'être un enfant obéissant avec celle qui lui avait donné la vie et qu'il ne voyait que par intermittence. Lorsqu'elle ne partait pas aux quatre coins du monde, elle passait ses journées enfermée dans son bureau avec interdiction de la déranger : « Les affaires, c'est les affaires ! » disait-elle.

Sa mère se tenait à présent en face de lui. Il était content de la voir, mais en même temps, il était mal à l'aise car il savait déjà quel tour allait prendre la conversation. Elle abordait toujours le même sujet, et cela le mettait chaque fois dans une position inconfortable.

Charles savait très bien que le principal centre d'intérêt de sa mère, c'était ses résultats scolaires. Alors, il passait son temps à étudier, mais malgré tous ses efforts, il restait un élève moyen. Son rêve était de devenir illustrateur de bandes dessinées, mais il n'avait jamais osé lui en parler, sachant qu'elle n'approuverait pas. C'était pour lui une grande passion : il adorait griffonner sur des feuilles blanches avec son crayon à papier et inventer des histoires. Il partageait ses croquis avec son père et sa gouvernante, qui le félicitaient et l'encourageaient. Pour sa mère, les arts comme le dessin étaient au mieux un passe-temps, mais certainement pas un vrai métier.

Eugénie se retourna pour s'adresser à son employée.

— Maria, pouvez-vous me servir une tasse de thé, s'il vous plaît ?

— Bien entendu, Madame, à quel parfum ?

— Au citron.

— C'est comme si c'était fait.

Maria était au service d'Eugénie depuis dix ans. Elle s'était occupée de Charles depuis sa naissance et était sa gouvernante attitrée. Elle aimait beaucoup ce garçon solitaire, qui souffrait énormément du manque d'attention de sa mère. Elle y était attachée comme s'il s'agissait de son propre enfant, même si elle en avait déjà quatre qui l'attendaient à la maison chaque soir. C'était une femme de corpulence un peu forte, car elle n'avait pas perdu tous les kilos de ses nombreuses grossesses rapprochées. Elle était brune, avec un teint mat et un joli

visage, jovial la plupart du temps.

— Charles, mon chéri, je tenais sans plus attendre à vous annoncer une merveilleuse nouvelle.

Son fils, qui était en train d'engloutir une part de gâteau, se demanda ce qu'elle entendait par « une merveilleuse nouvelle ». Il n'en avait aucune idée.

— Vous souvenez-vous de l'enseignement que j'ai eu la chance de recevoir à votre âge ?

Charles fournit un effort pour s'en rappeler, afin de ne pas décevoir sa mère. Un sourire éclaira son visage.

— Oui maman, vous avez étudié en Suisse.

— Oui, mon Charles ! Et bien, j'ai une merveilleuse nouvelle... Le directeur vient d'accepter de vous y inscrire. C'est une véritable aubaine, car il n'y a pas beaucoup de places. J'espère au moins que vous êtes content, car j'ai joué des pieds et des coudes pour qu'il vous accepte malgré vos notes médiocres.

Elle ne précisa pas que ce qui l'avait surtout convaincu, c'était un gros chèque, en plus des frais exorbitants à déboursier pour l'année scolaire. Le jeune garçon resta sans voix. Son regard se porta aussitôt sur Maria, qui ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel et de secouer la tête en guise de désapprobation, alors que sa patronne lui tournait le dos. Charles n'avait aucune envie de partir en Suisse pour poursuivre ses études, mais jamais il ne pourrait s'opposer à sa mère, il la craignait trop. Il avait déjà eu l'occasion de la voir entrer dans des colères noires quand quelqu'un osait remettre en question sa parole. Elle était trop sûre d'elle – l'argent permettait d'avoir une plus grande confiance en soi – et personne ne devait la contrarier. Comment lui faire comprendre qu'il était bien ici ? Tout d'abord, il y avait son père, qu'il voyait très souvent car il n'habitait pas très loin, et qui était son confident. Il avait besoin de lui. Ensuite, il y avait Maria, qui s'occupait très bien de lui, en particulier lorsque sa mère partait à l'autre bout du monde pour son travail, et la femme de ménage et cuisinière, Paula, qui lui faisait ses plats préférés. Toutes les deux le chouchoutaient. Il y avait aussi le chauffeur, Monsieur Édouard, qui représentait à ses yeux le grand-père qu'il n'avait jamais connu. Enfin, il se sentait bien dans l'école privée catholique où il était inscrit actuellement, malgré son manque d'amis. Charles était d'une timidité maladive, en plus d'être un

hypersensible. Il avait du mal à aller vers les autres enfants, qui le laissaient de côté. De plus, n'ayant pas la fibre maternelle et n'aimant pas vraiment les enfants, Eugénie n'avait jamais accepté que son fils invite des camarades de classe dans leur immense demeure. Elle tenait trop à son mobilier de luxe et à ses objets de valeur. Jamais elle n'aurait supporté que des enfants jouent chez elle. Alors, ses camarades n'invitaient jamais Charles, car ils savaient qu'ils ne pourraient pas venir, à leur tour, dans son hôtel particulier au cœur du très chic et cossu quartier Trespoy à Pau.

Eugénie jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ah ! Votre père va arriver, cela tombe bien, je dois lui annoncer la bonne nouvelle !

Elle se leva d'un bond et quitta la pièce sans se préoccuper davantage de lui.

Charles resta, comme à l'accoutumée, bien silencieux. Maria lui tapota l'épaule d'un geste affectueux ; elle était triste pour lui. Le jeune garçon baissa la tête, espérant au fond de lui que son père s'opposerait à son départ. Mais arriverait-il seulement à convaincre sa mère ? Et lui-même, que pouvait-il tenter ? Il n'avait que dix ans et sa mère ne lui demandait jamais son avis. Même quand elle l'emmenait faire les magasins, elle lui offrait tout ce qu'elle aimait, sans tenir compte de ses goûts. À sa décharge, elle ne passait pas assez de temps avec lui pour le savoir.

Charles était désemparé, et le dernier bout de gâteau ne passa que grâce au jus d'orange qu'il avala en même temps. Il n'avait plus faim.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit. Charles savait que c'était son père ; il aurait bien aimé courir pour lui ouvrir la porte, mais sa mère l'aurait grondé. Elle lui aurait lancé : « Charles, un peu de tenue, il faut se contrôler, nous ne sommes pas des sauvages, tout de même ! »

Il se leva et repoussa doucement sa chaise. Maria s'était précipitée pour ouvrir la porte ; elle savait à quel point Charles était heureux quand son père Maxime venait le chercher pour l'emmener faire un tour.

— Bonjour Maria, dit-il, comment allez-vous ?

— Très bien, merci Monsieur... Charles !

Maria n'eut pas besoin de l'appeler deux fois ; il arriva aussitôt et se jeta dans les bras de son père. Il se sentait bien, en sécurité. Sa gouvernante lui tendit son blouson pour qu'il puisse partir plus vite, quand une voix provenant de la bibliothèque, au rez-de-chaussée, coupa net son élan.

— Charles, le petit tour attendra, j'ai besoin de parler à votre père !

Ce dernier lut de la déception dans le regard de son fils. Maxime n'avait aucune envie d'aller la rejoindre, mais il valait mieux rester respectueux l'un envers l'autre pour éviter que le climat ne soit trop houleux, ce dont son fils pourrait pâtir.

— Écoute, mon grand, ce ne sera pas long, tu n'as qu'à commencer tes devoirs avec Maria dans le salon, et je viendrai aussitôt après notre conversation, d'accord ?

Charles baissa la tête et suivit à contrecœur la gouvernante. Il attendait ce rendez-vous avec impatience. Il s'installa devant un secrétaire et Maria tira une chaise à côté de lui pour l'aider à faire ses exercices de mathématiques. Son esprit était ailleurs et il ne comprenait pas le problème qu'il devait résoudre, malgré les longues explications de Maria. Heureusement, elle avait beaucoup de patience et comprenait sa peine.

Maxime rejoignit Eugénie dans l'immense bibliothèque qui aurait fait pâlir d'envie tous les amateurs de lecture, avec sa multitude de rayonnages en bois de cerisier. Elle était assise dans son fauteuil de velours rouge préféré, et elle invita son ex-mari à en faire autant. Sur le guéridon à côté d'elle, étaient posés des documents et un stylo. Il se demanda ce qu'elle allait bien pouvoir lui faire signer. Il s'installa aussitôt en la saluant du bout des lèvres, car chez elle, tout le révélsait. Comment avait-il pu tomber amoureux de cette porte de prison sans aucune fibre maternelle ?

— Eugénie !

— Maxime, répondit-elle avec un mouvement de tête très gracieux. Rentrons dans le vif du sujet. Je voulais vous parler de Charles, de son éducation, de l'école.

— Ah, il a encore de mauvaises notes ? Il est toujours dans la lune ? dit-il d'un ton sarcastique, car il s'en fichait éperdument.

Eugénie secoua la tête. Ce Maxime ne comprenait rien, car il n'avait pas reçu la même éducation qu'elle.

— Je voulais vous annoncer une bonne nouvelle. Charles est déjà au courant, reprit-elle sans relever son allusion.

— Il a reçu les félicitations de son maître ? demanda-t-il d'une voix moqueuse.

Eugénie lui décrocha le plus doux des sourires, et Maxime fronça les sourcils.

— Il vient d'être accepté dans le prestigieux établissement de Berne pour sa rentrée au collège. N'est-ce pas merveilleux ?

Le visage de Maxime s'empourpra sous le coup de la colère. Apparemment, la « merveilleuse nouvelle » n'avait pas eu l'effet escompté. Il se leva, furieux ; trop, c'était trop.

— Il est hors de question de vous... de te débarrasser de notre fils en l'envoyant en Suisse !

Maxime n'avait plus envie de prendre des gants avec elle. Elle venait de déterrer la hache de guerre.

— Si vous le prenez ainsi, je n'aurai pas d'autre solution que de faire appel à mon avocat.

— Je m'en fiche pas mal, de me retrouver devant un tribunal ! Veux-tu que je leur rappelle pourquoi tu as perdu ton droit de garde pendant deux ans ? S'il faut en arriver là, je te préviens, je n'hésiterai pas une seconde !

— Vous ne feriez pas cela à la mère de votre enfant, tout de même, c'est un ignoble chantage ! C'est de l'histoire ancienne, j'étais dans une mauvaise période, je me suis fait soigner et j'ai changé !

— On peut essayer de relancer le débat, si tu insistes...

— Vous êtes infâme... j'ai l'accord de Charles, dit-elle sans se démonter, en pinçant les lèvres.

— Je m'en doute bien, jamais il n'oserait te contredire tant il craint que tu ne l'aimes plus ! D'ailleurs, pour le peu d'attention que tu lui donnes...

— Comment osez-vous !

— J'ose comme un père qui aime son fils et qui se soucie de son bonheur avant son éducation. Et à ce que je sache, il est déjà dans le meilleur établissement privé de la ville, et il y restera jusqu'au lycée !

Maxime quitta précipitamment la pièce, le visage écarlate. Il rejoignit aussitôt son fils qui fixait la porte entrouverte en l'attendant. Il n'avait entendu que les cris de son père, car il n'était pas dans les habitudes de sa mère de hausser le ton. Elle était tout le temps dans le contrôle.

Maxime fonça vers lui d'un pas décidé et le serra fort dans ses bras.

— Je suis désolé, mais je ne veux pas que tu partes étudier là-bas. Qu'en penses-tu ?

— Merci papa, se contenta de répondre Charles, en sentant un poids se détacher de son cœur. Tu as tout compris.

Il était heureux, car son père avait tenu tête à sa mère. Il aurait tellement aimé vivre avec lui et sa nouvelle famille, même dans son minuscule appartement. Mais avec sa mère, ce n'était pas demain la veille.

3

EMMA

Il faisait un froid glacial ce matin-là quand Emma conduisit son fils et son collègue à la gare de Perpignan. Elle les observait dans le rétroviseur central ; ils étaient tous les deux excités comme des puces et parlaient comme des pipelettes, énumérant les meilleurs restaurants de cuisine gastronomique et les lieux à visiter dans la capitale. Ils voulaient voir la tour Eiffel, Montmartre, le Trocadéro, la Défense mais, surtout, la plus belle avenue du monde, les Champs-Élysées. C'était une première pour eux de se rendre à Paris, et ils en étaient ravis.

Emma regardait sans arrêt l'heure. Elle avait secrètement espéré que son fils aurait une panne d'oreiller ce matin-là, mais peine perdue ; il s'était levé très tôt, n'ayant pas pu fermer l'œil de la nuit. Elle regardait tristement les minutes qui défilaient, la rapprochant de plus en plus de son départ. Le manteau de la mélancolie venait de l'envelopper tout entière. En arrivant à la gare, elle voulut se garer dans le parking pour les accompagner sur le quai, mais au dernier moment, Adonis posa sa main sur son épaule.

— Non, pas la peine, dépose-nous ici.

Emma sentit une douleur irradier dans tous les membres de son corps. C'était fini, il allait partir dans quelques secondes. Ils sortirent tous les trois de la voiture et les jeunes hommes attrapèrent leurs énormes sacs à dos, qu'ils enfilèrent aussitôt. Ils avaient chacun à la main leur mallette de cuisine cadenassée, dans laquelle étaient rangés leurs couteaux. Indispensable pour un cuisinier. C'était son cadeau de Noël de l'an dernier. Emma avait pris un crédit pour pouvoir lui offrir le meilleur matériel sur le marché, et elle avait fait graver ses initiales sur chaque couteau. Elle était très fière du résultat, et le soir du réveillon, elle lui avait tendu la mallette en affirmant : « Un bon cuisinier doit avoir de bons

couteaux, l'un ne va pas sans l'autre. »

La voix de son fils la sortit brutalement de sa rêverie.

— Bon, ma petite maman, c'est l'heure !

Elle tira de sa poche une enveloppe avec quelques billets. C'étaient toutes ses économies, mais pour elle, il était inconcevable qu'il parte avec le peu d'argent qu'il avait gagné à son travail. La vie à Paris était tellement chère !

— Non, maman, je n'en veux pas, dit-il en repoussant sa main.

— S'il te plaît, prends-la pour moi, pour me faire plaisir.

Le jeune homme hésita mais préféra ne pas s'éterniser ; sa mère était tenace et le train ne l'attendrait pas.

— Merci maman, mais je te rembourserai.

— C'est ma contribution, tu vois, je te soutiens !

Ils se serrèrent fort dans les bras et elle se mit à trembler. Elle ne put s'empêcher de laisser couler un flot de larmes. À présent, c'était définitif, il partait pour construire sa vie et elle avait mal. Personne ne pouvait imaginer ce que ressentait une mère dont l'enfant commençait à voler de ses propres ailes. C'était si douloureux qu'elle en aurait hurlé, comme si on venait de lui arracher le cœur.

— Ne sois pas triste, maman, je t'aime, et on va se revoir bientôt.

Elle le lâcha, fouilla dans sa poche et attrapa un mouchoir. Elle s'essuya les yeux et se moucha.

— Oui, mon chéri, tu as raison.

Elle regarda son fils partir sans se retourner. Elle ne savait pas quand elle le reverrait, mais il lui manquait déjà !

4 EUGÉNIE

Eugénie ne décoléra pas durant les deux jours qui suivirent sa conversation avec son ancien mari. Elle était d'une humeur épouvantable. Les employés rasaient les murs, et son fils évitait de lui adresser la parole si cela n'était pas nécessaire. Elle appelait sans arrêt sa mère pour se plaindre et déverser sa colère. Madame Béatrice de Coupecourt était sa copie conforme. Elle n'avait pas connu son père et avait hérité du nom de sa mère, avec une particule puisque sa famille était noble.

— Je n'en attendais point davantage d'un homme non issu de notre société. Il est de la race des employés et non des dirigeants qui font tourner le monde.

— Oui, ma chère mère, j'aurais dû vous écouter. Il ne veut pas que son fils reçoive une meilleure éducation que lui. Peut-être est-il jaloux que Charles puisse réussir là où lui-même a échoué ?

— Un petit commercial en vins avec comme bagage un bac professionnel... il a eu de la chance que je fasse jouer mes relations pour qu'il puisse avoir du boulot. Il ne faut pas oublier qu'il n'aurait pas gravi les échelons et ne serait pas passé responsable sans mon coup de pouce. Je ne sais pas comment il aurait pu nourrir sa nouvelle famille. Quel petit ingrat, il nous est redevable, et voilà qu'il agit comme s'il avait son mot à dire ! J'ai bien envie de vous aider en embauchant un détective privé. Il trouvera bien quelque chose contre lui, qui pourrait vous servir pour l'attaquer devant les tribunaux.

Eugénie se remémora la conversation houleuse qu'elle avait eue avec lui. Il l'avait menacée de dévoiler au grand jour son secret. La situation, qui remontait à plus de neuf ans, avait poussé Maxime à demander le divorce. Elle avait souvent espéré qu'il reviendrait dans sa vie, mais elle savait très bien qu'il ne

pourrait jamais lui pardonner ce qu'elle avait fait. Dorénavant, c'était uniquement de son fils qu'il s'inquiétait. Elle le haïssait pour cela, car elle l'avait tant aimé ! À présent, Eugénie se sentait pieds et poings liés, car elle ne pouvait pas prendre le risque de le poursuivre. Pour elle, il était un mufle qui aurait dû lui être reconnaissant, et non le contraire.

— Ne vous inquiétez pas, mère, il me reste quelques mois pour le convaincre.

— Je l'espère, car je ne veux pas que mon unique petit-fils finisse comme son père. Il doit assurer notre descendance, c'est un noble, lui !

Eugénie décida de se rendre chez sa manucure afin de se détendre un peu. Elle ne prit pas la peine d'appeler pour prendre rendez-vous ; elle savait que celle-ci la recevrait quand même, car un gros pourboire avait toujours le pouvoir de convaincre les gens. Elle avait l'habitude de rentrer par la grande porte et de se faire servir.

Dans moins de trois semaines, elle partirait aux Maldives pour l'inauguration de son complexe hôtelier grand luxe. Alors, en rentrant de sa séance, elle contacta son coach sportif personnel pour qu'il vienne dès le lendemain matin à la première heure. Il fallait qu'elle garde la forme et le sport lui redonnait la pêche. Une journée marathon l'attendait. Elle devait passer plusieurs coups de fil à des gens influents pour les inviter au dîner d'inauguration : une cinquantaine de personnes triées sur le volet, avec un portefeuille adapté.

Eugénie n'avait qu'une hâte : partir le dimanche 12 avril, la veille de l'anniversaire de son fils, qu'elle avait visiblement encore oublié !

5 EMMA

Ce mercredi matin, les rayons du soleil filtraient à travers les persiennes. Emma, qui avait passé toute la nuit à cogiter, avait la migraine. Elle jeta un coup d'œil en direction de son réveil ; il était neuf heures. Aujourd'hui, c'était son jour de repos. Elle bâilla, se leva et ouvrit tous les volets de sa modeste maison de village. Elle eut un pincement au cœur en se retrouvant dans la chambre de son fils. Il n'était parti que depuis hier, mais son absence lui pesait déjà énormément. Adonis était bien arrivé en début d'après-midi et avait enchaîné deux rendez-vous avec les chefs cuisiniers du *Jules Vernes* et du *Pavillon Ledoyen*. Apparemment, il avait réussi à les convaincre de le laisser faire un essai avant de lui donner une réponse. Face à son assurance et à sa détermination, les chefs étoilés avaient accepté sans hésiter. Il était donc attendu pour le service du vendredi soir dans le premier restaurant qui affichait presque complet, et le samedi soir dans l'autre, qui suivait le même chemin. Adonis savait que ce ne serait pas une partie de plaisir et qu'il devrait serrer les dents, mais il voulait décrocher sa place dans ce cercle très fermé des cuisiniers œuvrant pour la gastronomie française.

Emma se préparait un café avec deux madeleines quand le téléphone fixe sonna.

Elle attrapa le combiné.

— Allô, dit-elle.

— Madame Emma Bontie ?

— Oui, c'est pour quoi ?

— Je suis la secrétaire de Maître Arnaud, notaire. Je voulais m'assurer que

vous étiez bien à votre domicile. Vous allez recevoir un courrier officiel ce matin, relatif au legs d'une somme d'argent dont vous êtes l'une des bénéficiaires. Comme c'est urgent, j'ai préféré vous prévenir personnellement.

— Ah oui, et beaucoup, j'espère ? dit Emma sur le ton de la plaisanterie, pensant à un canular.

— Normalement, je ne divulgue pas ce genre d'information par téléphone.

— Ah, d'accord, alors bonne journée !

— Non, attendez, ne raccrochez pas, ce n'est pas une plaisanterie, Madame.

— Dites-moi au moins si je suis millionnaire ?

Emma s'amuse de cette discussion, mais elle commençait à avoir très mal au crâne. Elle aurait dû prendre un cachet avant de répondre à sa collègue Virginie, qu'elle avait reconnue malgré son accent pointu.

— Non, Madame, désolée, je ne peux vraiment pas vous divulguer la somme car cela relève du secret professionnel. Je peux juste vous dire qu'il ne s'agit pas d'un montant exceptionnel, mais assez important quand même.

— Ah, je suis un peu déçue, plaisanta Emma. Je reçois le chèque ce matin ?

— Non, Madame, Maître Arnaud vous a convoquée avec quelqu'un d'autre pour venir récupérer cette somme, mais il faudra préalablement signer les papiers, et il est impératif de se présenter en personne.

Emma sourit. Virginie, sa collègue aide-soignante, était douée, mais on ne la lui faisait pas à elle, qui l'avait tout de suite reconnue. Elle aurait pu faire du théâtre. Quelle bonne comédienne !

— Et il se situe où, votre cabinet ?

— À Paris, pas loin des Champs-Élysées.

— Mais bien sûr, c'est justement là que se trouve mon fils. Tu n'as pas pu trouver mieux, hein ? Si je me souviens bien, je t'en ai parlé hier, pendant que je donnais à manger à Monsieur Vocto.

— Pardon, Madame ?

— Bon, cela suffit, je t'ai reconnue, Virginie, et arrête ton accent pointu de

Parigot, c'est plus joli quand même, l'accent chantant du sud.

— Plaît-il ?

— Allez, je vais prendre un cachet, car j'ai un mal de tête épouvantable. Je te dis à demain.

Emma raccrocha, juste au moment où on frappait à sa porte. En robe de chambre, elle ouvrit au facteur, qui lui tendit une lettre recommandée.

6 EUGÉNIE

Eugénie venait de terminer son heure de sport avec Alexandre, son coach attitré. Dans le sous-sol de sa luxueuse maison, toute une salle était aménagée pour qu'elle puisse faire du sport sans avoir à perdre son temps dans un club. Le jeune homme ne l'avait pas épargnée et lui avait fait enchaîner squats, pompes, gainages et autres exercices de torture. Après les étirements, elle monta à l'étage pour prendre une douche. Elle avait de l'énergie à revendre. Elle s'installait à son bureau quand son téléphone fixe sonna.

— Oui, dit-elle en décrochant.

— Madame Eugénie de Coupecourt ?

— Qui la demande ?

— Je suis la secrétaire de Maître Arnaud, notaire.

— Ce nom ne me dit rien, je connais tous les notaires à des kilomètres à la ronde.

— Vous en êtes certaine, Madame ? Il y en a une légion à Paris !

— Paris ? Non, juste un seul, quand j'ai fait l'acquisition d'un hôtel dans le septième arrondissement... Alors, que me voulez-vous ?

— Je voulais m'assurer que vous étiez bien à votre domicile, car vous allez recevoir ce matin un recommandé de Maître Arnaud, vous informant qu'une personne vient de vous léguer une importante somme d'argent. Il vous demande de venir signer les papiers, accompagnée d'une dame, qui est l'autre bénéficiaire de ce legs. Comme c'est plutôt urgent, j'ai préféré vous en avvertir de vive voix.

— Rien que cela. Donnez-moi le nom de la personne qui vient de me léguer de l'argent, ordonna-t-elle.

— Maître Arnaud ne m'a pas mise dans la confiance, désolée, Madame.

Eugénie était exaspérée ; d'habitude, c'était son assistante qui se chargeait de filtrer les appels, mais elle lui avait donné sa matinée. Elle n'avait pas de temps à perdre avec de telles balivernes.

— Écoutez bien, Madame, si c'est une plaisanterie, j'ai une ribambelle d'avocats à mon service qui n'attendent que mon coup de fil pour vous attaquer, c'est clair ?

— Mais enfin, Madame, je n'oserais pas, c'est la vérité. Le mieux serait que vous lisiez le courrier officiel, et je vous donnerai tous les détails quand vous me rappellerez.

— Très bien, nous allons procéder ainsi, et si c'est une farce, je...

— Oui, coupa la secrétaire, agacée, j'ai bien compris : vous lâcherez vos avocats.

Eugénie raccrocha et commença à établir la fameuse liste des personnes importantes qu'elle pourrait inviter pour l'inauguration de sa chaîne hôtelière de luxe aux Maldives. Elle chargerait également son assistante de contacter les influenceurs des principaux réseaux sociaux, qui pourraient filmer et faire de magnifiques photos de son établissement. Ils seraient invités en échange d'une belle publicité... et de quelques pots-de-vin. Elle sortit son Smartphone de son sac et vit Maria qui toquait contre sa porte ouverte.

— Madame, le facteur est en bas, il y a un recommandé pour vous.

— D'accord, Maria, je descends dans cinq minutes.

Ledit facteur eut le temps de boire trois cafés et de grignoter deux parts de gâteau avant qu'Eugénie veuille bien se donner la peine de descendre. Elle aimait se faire attendre et, par principe, elle était tout le temps en retard.

7
EMMA

Emma était surprise ; elle se demandait si c'était une coïncidence.

— Madame Emma Bontie ?

— Oui.

— J'ai un recommandé pour vous, mais il faudrait que je voie votre pièce d'identité.

— Bon, je vais la chercher.

Elle le laissa sur le pas de la porte et se dirigea vers la salle à manger. Son sac à main était posé sur la table. Elle fouilla dans son portefeuille pour en retirer sa carte d'identité.

Elle la présenta au facteur, qui l'examina avant de lui faire signer un volet détachable et de lui remettre la fameuse lettre. Il lui souhaita une bonne journée, mais elle ne l'écoutait déjà plus. Elle était intriguée : en haut de l'enveloppe, il y avait un tampon avec l'adresse de l'étude du notaire. La personne qu'elle avait confondue avec sa collègue avait donc dit vrai. Tout à coup, elle rougit, réalisant qu'elle s'était couverte de honte.

Emma ouvrit l'enveloppe et lut le courrier. Il s'agissait bien de Maître Arnaud, et son étude était située rue de la Boétie, dans le huitième arrondissement de Paris. Il était bien écrit noir sur blanc qu'une personne – dont il ne lui révélerait l'identité qu'une fois dans son bureau – lui avait légué une somme d'argent, à la condition qu'elle s'y rende avec une autre personne désignée. C'était la seule exigence !

Elle n'avait plus qu'à appeler la secrétaire, Madame Agnès, qui lui donnerait des renseignements supplémentaires.

Emma se mit à trembler d'émotion. Elle qui n'avait jamais eu d'argent, qui bouclait difficilement ses fins de mois et se trouvait régulièrement à découvert, allait recevoir une somme tombée du ciel. Elle n'avait pas de famille, alors même si elle voulait y croire, elle était très sceptique. Sa mère était morte jeune dans un accident, et son père s'était enfui en apprenant sa grossesse. Elle avait été élevée par sa grand-mère, qui lui avait permis de ne pas finir en foyer. Elle avait beau se creuser les méninges, elle ne voyait pas de qui pouvait bien provenir cet héritage. C'était impossible. Peut-être que le notaire l'avait confondue avec une personne homonyme ?

Et pourquoi maintenant et pas avant que son fils ne parte ? Elle aurait pu changer le cours des choses et le garder auprès d'elle...

Sans attendre, elle décida de rappeler Agnès, la secrétaire.

8 EUGÉNIE

Eugénie descendit, la bouche en cœur, et rejoignit le facteur qui venait souvent chez elle, tous les trois jours en moyenne, pour lui remettre du courrier recommandé. Il avait pris l'habitude de l'attendre à la cuisine en buvant du café. Il n'en était pas mécontent et il prenait plaisir à discuter avec la cuisinière.

Eugénie passa la porte de sa cuisine et salua le facteur, qui se leva aussitôt de sa chaise. Il lui tendit la lettre et elle jeta un coup d'œil au tampon sur le coin gauche. Il lui présenta ensuite un boîtier qu'elle signa électroniquement, d'une façon complètement détachée. Elle repartit immédiatement, sans un mot, curieuse de savoir ce que contenait le courrier.

Elle s'installa sur le canapé situé face à son bureau en chêne massif, déchira l'enveloppe et sortit la lettre. En deux temps trois mouvements, elle l'avait lue. C'était donc vrai : quelqu'un venait de lui léguer une grosse somme d'argent, à la condition unique de venir avec quelqu'un pour signer les papiers. Elle était perplexe ; pourquoi y aller avec quelqu'un ? S'agissait-il d'un chauffeur ? Eugénie se mit à réfléchir. C'était toujours agréable de recevoir de l'argent mais, à vrai dire, elle possédait déjà une grande fortune. Elle pensa alors à Maxime. Peut-être qu'elle pourrait léguer cette somme providentielle à son minable ex-mari pour qu'il signe l'autorisation de Charles ? Après tout, il venait tout juste de se marier et le couple allait avoir un bébé. Elle savait qu'il ne roulait pas sur l'or, car sa femme ne travaillait pas, et son salaire, bien que confortable, n'était pas mirobolant. Avec ce qu'il gagnait en un mois, Eugénie n'aurait pas tenu une semaine. Cet argent qui tombait du ciel, elle n'en avait pas vraiment besoin, même si elle adorait l'idée d'en avoir toujours plus. Il fallait trouver un moyen d'amorcer la négociation sans que Maxime se braque. Il possédait une vieille voiture ou plutôt une poubelle ambulante dont se servait sa femme, tandis que lui

utilisait son véhicule de fonction. Et puis, Eugénie savait aussi qu'il rêvait de quitter leur appartement pour faire construire une maison et qu'il économisait dans ce but. Il n'allait sûrement pas refuser cet argent, qui ne venait pas d'elle directement. Elle prit le téléphone et appela la secrétaire.

9

EMMA

— Allô, je suis Madame Emma Bontie, on s'est parlé ce matin par téléphone.

— Oui, Madame, j'attendais justement votre coup de fil.

Emma était rouge de honte ; heureusement que son interlocutrice ne pouvait pas la voir.

— Euh, Madame Agnès, je suis désolée, mais je vous ai prise pour ma collègue.

— Oui, je comprends, cette nouvelle a dû vous surprendre.

Emma était gênée mais reconnaissante devant l'ouverture d'esprit de cette femme.

— Je voulais savoir si vous ne vous étiez pas trompée en me confondant avec une autre personne qui aurait le même nom ?

— Non, vous vous doutez bien que le notaire a effectué des recherches avant de vous contacter.

Emma, bouche bée, ne savait plus quoi ajouter.

— Madame, je voulais vous dire que vous avez rendez-vous lundi à 11 h, à Toulouse, pour récupérer une voiture de location avec laquelle vous vous rendez jusqu'à notre cabinet. Tous les frais sont pris en charge : hôtel, restaurant, location de voiture et essence.

— Juste une question : pourquoi devrais-je me rendre à Toulouse pour récupérer cette voiture, alors que je ne vis pas loin de Perpignan ?

— Ce sont les directives, Madame, je n’y suis pour rien. Un taxi viendra vous prendre à huit heures précises à votre domicile et vous emmènera à Toulouse, devant l’hôpital de Purpan. Vous partirez à deux.

— Devant l’hôpital ? Mais je ne comprends pas. Et le train alors ? Pourquoi en voiture ? Il faut du temps pour se rendre à Paris !

— Je sais bien, mais c’est la demande de notre client.

— Je peux savoir de qui il s’agit ?

— Non, désolée, et de plus, je n’ai pas été mise dans la confidence.

— Et si mon employeur ne m’accorde pas quelques jours ? J’ai un travail !

— Prenez une semaine sans solde, elle sera prise en charge par notre cabinet.

— Vous avez réponse à tout !

— Une dernière chose : n’oubliez pas votre permis de conduire. Sans cela, vous ne pourrez pas prendre la route. Je vous souhaite une bonne journée et je vous dis à mercredi matin, 10 heures.

Et cette fois-ci, la secrétaire raccrocha, laissant Emma très dubitative !

10 EUGÉNIE

Eugénie dut attendre cinq sonneries avant que la secrétaire, Madame Agnès, ne réponde, ce qui l'irrita au plus haut point. Elle détestait attendre.

— Étude de Maître Arnaud.

— C'est Madame Eugénie de Coupecourt.

— Oui, Madame, je suppose que vous avez bien reçu la lettre.

— Venez-en au fait, dit-elle, agacée.

— Bien Madame. Lundi prochain, un chauffeur de taxi viendra vous chercher à votre domicile pour vous conduire à Toulouse et...

— Comment, à Toulouse ? Sur la lettre officielle, il est inscrit Paris, si je ne m'abuse.

— Tout à fait, mais s'il vous plaît, laissez-moi finir de vous expliquer, il n'y en a pas pour longtemps. Donc, un taxi vous conduira à Toulouse et de là, vous partirez en voiture avec une autre personne jusqu'à Paris.

— En voiture, pas question ! Vous savez que je peux prendre l'avion. C'est plus rapide et moins fatigant.

— Non, Madame, la personne qui vous lègue cet argent a posé certaines conditions, donc, pour faire court, ce n'est pas possible. Vous devez vous rendre à Toulouse et vous partirez avec cette autre personne. Maître Arnaud vous attend à 10 heures mercredi à son bureau. Passez une bonne journée, Madame de Coupecourt.

La secrétaire raccrocha au nez d'Eugénie, outrée. « En voilà des manières ! »

11 EMMA

Emma passa toute la fin de semaine à traîner des pieds. Elle travailla au ralenti dans la maison de retraite ; pourtant, elle aimait prendre soin des personnes âgées et appréciait la compagnie de ses collègues. Elle se sentait plonger dans une mélancolie profonde depuis que son fils l'avait quittée. Elle pensait aussi à l'argent qu'elle allait recevoir, même si elle avait un sacré doute concernant cet héritage. Mais au fond, tout cela était secondaire. Ce qu'elle aurait aimé, c'était ramener son fils et ne plus aller le chercher à son travail chaque soir l'empêchait de trouver le sommeil. L'envie de cuisiner l'avait quittée en même temps. Pour qui ? Pour elle ? À quoi bon ? Elle se sentait amoindrie et l'épuisement émotionnel la guettait. Elle passait son temps à surveiller son téléphone, espérant que son fils l'appelle ou lui envoie un texto. Emma était devenue complètement dépendante de son portable. Elle qui détestait les réseaux sociaux s'était abonnée au compte Instagram de son fils car, au moins, elle se tenait informée et voyait des photos de Paris. La seule chose qui l'empêchait de sombrer totalement, c'est qu'elle devait se rendre à la capitale pour rencontrer ce fameux notaire ; ainsi, elle pourrait faire une surprise à Adonis en lui rendant visite. Pour l'instant, elle ne voulait pas le déranger, car elle savait que ce soir, il devait faire un essai au *Pavillon Ledoyen*.

En fin d'après-midi, Emma ne put s'empêcher de lui envoyer un texto pour lui dire qu'elle pensait fort à lui et qu'elle l'aimait. Il lui répondit juste « merci », et elle en fut un peu déçue. Elle aurait dû le contacter bien avant, car il devait être angoissé. Elle se servit un verre de vin blanc, grignota quelques amuse-gueule et s'installa devant son ordinateur. La soirée risquait d'être longue ; elle n'irait pas se coucher tant que son fils ne lui aurait pas raconté son premier soir. Pour tuer le temps, elle effectua des recherches sur Internet sur ce fameux restaurant étoilé, qu'elle ne connaissait que de nom. Elle regarda aussi des photos et vidéos sur la

tour Eiffel, car elle trouvait la dame de fer magnifique. Elle irait la voir de plus près la semaine prochaine. Cette perspective lui redonna le sourire qu'elle avait perdu. Peut-être pourrait-elle attendre son fils au pied du monument, à la fin de son service, s'il travaillait là-bas ?

Emma sursauta. La mélodie de son téléphone portable la tira de son sommeil. Elle avait dû s'assoupir devant le reportage qui retraçait l'histoire de la tour Eiffel, construite lors de l'Exposition universelle de Paris en 1889. En ouvrant les yeux, la dernière information dont elle se souvint, c'était que l'inventeur, Gustave Eiffel, était né un 15 décembre, comme elle. Son cœur battait la chamade quand elle attrapa son portable. C'était son fils. Enfin ! Elle était heureuse, et un sentiment de bien-être l'envahit aussitôt, même s'il ne lui accordait que dix secondes.

— Allô, mon chéri ?

Pas de réponse. Elle fronça les sourcils.

— ?

Elle entendit juste des sanglots dans sa voix. Son fils pleurait et cela lui déchira le cœur.

— Adonis, mon ange, parle-moi !

Rien. Il n'arrivait pas à articuler une syllabe.

— Essaie de te calmer, respire, prends ton temps, j'ai toute la nuit.

Elle entendit son souffle et, au bout de trente secondes au moins, il put enfin s'exprimer.

— Ma... man, j'ai tout... fichu en l'air. Je suis nul !

Il pleurait à chaudes larmes maintenant. Emma ne put s'empêcher d'avoir les yeux humides à son tour. Elle pouvait ressentir sa souffrance. Elle se sentait si frustrée de ne pas pouvoir serrer son fils dans ses bras comme lorsqu'il était enfant. Certes, il avait grandi, mais c'était toujours son bébé.

— Écoute mon grand, quoi qu'il se soit passé, ce n'est pas grave. On ne réussit pas toujours du premier coup ; l'important, c'est d'avoir essayé malgré tout.

Adonis s'était calmé. La colère prit le dessus.

— Arrête maman, hurla-t-il, c'est un discours pour les perdants, ça !

Sa mère comprenait très bien le désarroi dans lequel il était plongé, car échouer dans un projet auquel on tient est terrible. Emma devait tout faire pour l'aider, alors elle changea de discours, avec des paroles plus convaincantes.

— Adonis, tu es un battant. Je crois en toi !

Son fils enchaîna aussitôt.

— Maman, j'ai tout gâché. Je n'arrivais pas à suivre la cadence, j'ai fait trop cuire des aliments, le second me mettait la pression... cela s'est mal passé !

Elle ne put s'empêcher de défendre son fils :

— Ils auraient pu être indulgents, quand même, tu ne faisais qu'un essai !

— On est dans le monde du travail et pas des Bisounours ! Il faut être opérationnel tout de suite pour prétendre travailler dans des restaurants étoilés. Ils forment l'élite des cuisiniers !

— Oui, soupira sa mère, je sais bien.

— Mais là, c'était une catastrophe, dit-il avec des trémolos dans la voix. Moi qui pensais que je pourrais travailler au *Pavillon Ledoyen*, quel idiot. Je suis un raté !

— Ne dis pas cela, tu es un très bon cuisinier.

— Oui, pour les fast-foods, je suis excellent, railla-t-il. Je rentre, maman ! Je vais appeler mon ancien patron pour voir s'il veut bien me reprendre.

Emma sentit aussitôt une joie immense l'envahir. Son fils chéri allait revenir. Pourtant, une petite voix qu'elle aurait aimé faire taire lui disait que s'il retournait chez son ancien employeur, il ne serait jamais heureux ; et elle voulait tant qu'il le soit. Il n'y a rien de pire que de renoncer à sa passion ; on s'en veut pour le restant de ses jours.

— Adonis, tout n'est pas perdu. Tu dois d'abord faire un essai dans deux autres restaurants. Ils ne travaillent peut-être pas de la même manière.

— Au *Jules Vernes*, c'est demain soir, mais après ce qui s'est passé, je ne veux

pas me ridiculiser davantage. Et au *Fouquet's*, ils ont annulé ce matin. Je pensais être prêt, mais pas du tout, quel idiot !

Emma prit une profonde respiration pour lui dire tout ce que son cœur refusait.

— Mon grand, tu as perdu une bataille, mais pas la guerre. Il est hors de question que tu renonces maintenant.

— Non, s'énerva-t-il, c'est ma vie, et je choisis ce que je veux faire ou non !

— Écoute, mon chéri, dit-elle d'une voix plus douce, la gastronomie française, c'est toute ta vie. Mets ton orgueil et ta déception de côté et vas-y. Je ne vais pas te dire que c'est facile, car cela ne l'est probablement pas, mais tu peux t'y préparer, au moins mentalement !

Adonis ne répondit pas et sa mère se demanda s'il n'allait pas raccrocher.

— En clair, maman ?

— Le plus dur, c'était l'essai de ce soir, car tu ne savais pas vraiment où tu mettais les pieds. Tu as été plongé dans le grand bain, toi qui sors tout juste d'un petit bassin. Maintenant, tu sais à quoi tu seras confronté à l'avenir si tu choisis de travailler pour ces grands restaurants. Ce n'est pas le fait d'avoir raté cet essai qui est important, mais de savoir si tu es fait pour cela. Serais-tu capable de travailler pendant le coup de feu du service, de tenir le rythme ? Te verrais-tu vraiment cuisinier dans ce genre d'établissement ?

Adonis ne disait toujours rien, il réfléchissait. Elle entendait le bruit de ses pas résonner sur le bitume.

— Tu ne dois pas te mentir à toi-même, car la réponse est au fond de toi.

Le jeune homme attendit quelques secondes et répondit honnêtement :

— Oui, maman, j'en suis tout à fait capable ! Je me sentais à ma place et si fier d'être là, jusqu'à ce que le service commence.... En fait, je n'ai pas su gérer mon stress, et cela m'a complètement paralysé.

— Alors Adonis, la vie te laisse une seconde chance, demain !

— Je ne suis pas sûr de...

— Écoute mon cœur, la nuit porte conseil. Fais le vide dans ta tête et écoute la

petite voix que tu as au fond de toi. Rentre et repose-toi. Surtout, ne fais pas une croix sur la vie dont tu rêves, car tu le regretteras dans quelques années, crois-moi sur parole. Promets-moi de ne prendre ta décision que demain, après avoir bien réfléchi, d'accord ?

— Oui, promis, merci maman, dit-il, complètement calmé, je t'aime fort !

— Je t'aime encore plus !

Emma raccrocha en souhaitant de tout son être et de tout son cœur qu'il continue sur sa lancée pour ne pas perdre son rêve, même si le sien était, à cet instant précis, qu'il revienne auprès d'elle.

12 EUGÉNIE

Eugénie passa le reste de la semaine à contacter d'innombrables personnes, avec son carnet d'adresses bien fourni. Elle avait organisé une petite soirée avec des notables de la ville. Pour l'occasion, elle avait réservé le plus grand traiteur de Pau, avec tout son personnel. Mais en attendant, elle acceptait sans rechigner toutes les invitations qui se présentaient, car certaines relations lui seraient indispensables à un moment donné. Il ne fallait rien laisser passer. Elle était éreintée en rentrant de l'inauguration d'un nouveau musée d'art moderne par le maire et des invités prestigieux. Elle n'avait pas trouvé les tableaux à son goût, et les petits fours du traiteur étaient infâmes. Pourtant, elle n'avait pas perdu son temps. Elle avait complimenté beaucoup de personnes, serré énormément de mains, fait des embrassades et pris des numéros à la pelle, sans oublier, bien évidemment, de tendre ses cartes de visite.

Il était presque vingt heures quand elle pénétra dans son salon avec une bonne bouteille. Elle la déposa sur la table basse et envoya valdinguer ses escarpins tout neufs qui lui avaient entamé les orteils malgré leur prix et la garantie qu'ils étaient « confortables comme des chaussons ». Elle prit un verre en cristal posé parmi d'autres sur un plateau en bout de table et s'installa confortablement dans son canapé de cuir blanc.

Eugénie sortit son Smartphone de son sac, le ralluma et découvrit que Maxime avait essayé de l'appeler une bonne vingtaine de fois. Il n'avait laissé aucun message ni SMS. Elle essaya de se remémorer où pouvait se trouver son fils en ce moment même, mais rien ne lui vint à l'esprit. « Nous sommes vendredi. Il est presque vingt heures. »

Elle décida d'appeler la gouvernante, qui le saurait certainement, puisque c'était son travail.

— Maria ? appela-t-elle en haussant à peine la voix.

La femme de ménage et cuisinière, Paula, qui passait juste devant le salon, allongea la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Madame, Maria est avec Charles, la renseigna-t-elle, ils ne devraient plus tarder à rentrer maintenant.

— Ah oui, il se trouve où, déjà ?

Paula n'était pas dupe ; sa patronne ne s'intéressait qu'à sa petite personne. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où était son fils. Au moins, elle n'était pas angoissée, comme le sont souvent les mères.

— À la compétition d'athlétisme de l'école pour tous les CM2, c'était cet après-midi, mais il me semble que Maria a mentionné qu'un buffet était prévu ensuite.

— Ah oui, cela me revient, dit-elle pour elle-même, je me demande alors pourquoi son père a essayé de me contacter ; il pensait peut-être que je l'aurais rejoint.

Paula disparut aussi vite qu'elle était venue.

Eugénie n'avait nullement envie d'appeler son ex-mari, mais il fallait faire bonne figure.

— Allô, Maxime ?

— Mais bon sang, Eugénie, où donc étais-tu passée ?

— Merci, je vais bien, et vous ?

— Ton fils t'a attendue tout l'après-midi, il s'est entraîné dur pour la course des cinq cents mètres. Il a été sélectionné pour disputer la finale et alors que...

Eugénie ne voulait pas lui avouer que la compétition lui était sortie de la tête.

— Désolée, mais je suis très demandée, j'ai une vie sociale, moi, dit-elle en lui coupant la parole. L'inauguration a commencé plus tard que prévu, et je n'ai pas pu me défiler. Je ne pouvais pas faire faux bond au maire et aux élus. De quoi j'aurais eu l'air, cela ne se fait pas !

— Tu aurais eu l'air d'une mère qui préfère assister à la compétition sportive

de son fils. J'ai bien pris mon après-midi pour être présent, c'était important pour lui !

— Bon, si c'est pour m'accabler de reproches, je raccroche.

— Tu ne t'inquiètes pas pour ton fils qui n'est pas encore rentré ? Il est presque vingt heures !

— Il y avait un buffet de prévu, non ? Il a dû rester avec des camarades de classe. Il ne va pas tarder, c'est Maria qui le ramène.

Maxime soupira ; il aurait pu rentrer à minuit, elle ne l'aurait même pas su.

— Pas tout de suite, il est avec nous aux urgences, ton fils. Il est tombé, sa cheville est complètement enflée, il a mal. Le médecin pense que c'est une grave entorse, mais on attend pour passer une radio.

— Bon, ça va, rien de grave alors.

— Pour que tu sois inquiète, il aurait fallu qu'il perde son pied... et encore !

Eugénie perdit son sang-froid et lui raccrocha au nez. Elle le regretta aussitôt amèrement, en pensant à la signature dont elle avait besoin pour envoyer son fils en pension. De plus, elle était agacée qu'il se permette de la tutoyer à chaque fois qu'ils avaient un différend. Elle se demandait pourquoi Maxime faisait toute une histoire de l'entorse de Charles, ce n'était rien. Comme elle, il serait certainement plus doué dans les affaires qu'en sport, qui ne lui apportait rien, à part se blesser.

13

EMMA

À six heures trente, à contrecœur, Emma dut se lever. C'était le week-end mais elle devait travailler. Elle n'avait, encore une fois, pas fermé l'œil de la nuit, et la fatigue la gagnait de jour en jour. Elle pensait encore à la tristesse et à la déception de son fils lorsqu'il avait raté son essai au *Pavillon Ledoyen*. Elle espérait que la nuit lui avait porté conseil et qu'il prendrait la sage décision de persévérer, car il y avait une chance sur deux qu'il réussisse.

Emma prit une douche et enfila une tenue confortable – un survêtement violet – pour partir travailler. Elle ouvrit les volets de sa vieille bâtisse en pierres apparentes, qu'elle louait depuis quinze ans déjà. Il faisait encore nuit ; le jour ne se lèverait pas avant huit heures. Elle serait déjà au travail. Elle ne supportait pas de laisser sa maison fermée, comme s'il n'y avait aucune vie à l'intérieur. D'habitude, son fils était en train de dormir dans la chambre attenante à la sienne. Son cœur se serra et elle chassa la pensée chargée de tristesse qui venait de la gagner.

Elle se fit couler un café et mit son portable en charge, car s'il l'appelait, elle voulait éviter qu'ils ne soient coupés. Debout, elle engloutit à la va-vite une brioche ainsi que son breuvage, qui lui laissa un goût amer dans la bouche.

Trente minutes plus tard, elle était dans sa voiture, en direction de la maison de retraite située à vingt kilomètres de son domicile. Durant le trajet, elle changea plusieurs fois de station de radio, évitant certaines chansons qui la renvoyaient à des moments passés avec son fils. C'était encore douloureux et elle préférait écouter les informations, aussi tristes soient-elles.

Elle ne savait pas quand Adonis allait l'appeler et s'il le ferait. Est-ce qu'il s'était suffisamment remis de son échec ? Avait-il retrouvé sa motivation ? Elle

aurait tant aimé l'appeler, mais il devait dormir ou avait peut-être besoin de réfléchir.

Emma se gara dans le parking de la maison de retraite Saint-Jacques. Dans un quart d'heure, elle devait aider les personnes âgées à prendre leur petit déjeuner dans leur chambre avant d'attaquer les toilettes matinales.

Elle se dirigea vers le portail en fer qui ouvrait sur le jardin et tapa le code d'entrée. Puis elle fila en direction des vestiaires pour se changer. Elle attrapa dans son placard une blouse blanche et un pantalon assorti, ainsi que des sabots en plastique. Elle attacha ses cheveux et glissa dans sa poche son accessoire indispensable : le portable.

La jeune femme ne vit pas passer la journée. Il était près de dix-sept heures quand elle prit sa deuxième pause après son déjeuner de midi. Elle avait aidé les résidents à déjeuner avant de pouvoir souffler un peu. Ses journées étaient longues ; elle commençait son service à 7 heures 30 et ne finissait qu'à 20 heures 30.

Durant ses pauses, Emma préférait rester dans le jardin de l'établissement plutôt que de s'enfermer avec ses collègues dans la salle prévue à cet effet. Elle avait vingt minutes devant elle et fixait inlassablement son portable. Son fils ne l'avait toujours pas rappelée et elle commençait à trouver le temps long. Elle ne savait pas s'il se présenterait au *Jules Vernes* mais, au fond d'elle, la maman qu'elle était le souhaitait. Elle aurait voulu l'appeler, mais elle hésitait. En marchant dans les allées du jardin, elle croisa une mamie au bras de son fils et son cœur se serra. Elle espérait que le sien serait toujours présent dans sa vie et qu'il ne l'oublierait pas après quelque temps loin d'elle. Elle se remit à penser au père d'Adonis, qu'elle avait tant aimé et qui était mort, une nuit, d'une rupture d'anévrisme, alors que son fils n'avait que deux mois. Elle avait fait une sévère dépression mais avait refusé de prendre des antidépresseurs pour pouvoir continuer à l'allaiter. C'est l'amour qu'elle lui vouait qui l'avait sauvée. Ce lien invisible les relierait toujours, quoi qu'il arrive.

Le vibreur de son téléphone la tira de ses rêveries. Enfin, son fils chéri ! Tout à coup, l'anxiété la gagna : et s'il voulait tout abandonner ? D'un côté, elle en serait heureuse et la vie reprendrait comme avant, mais d'un autre côté, il vivrait son retour à la case départ comme un échec, brisant ses rêves de réussite. Elle prit une profonde respiration pour calmer son angoisse.

— Allô, maman ?

Le ton de sa voix était enjoué. Elle se sentit rassurée.

— Oui, mon chéri, ça va ?

— Je n'en reviens pas : le second du *Pavillon Ledoyen* vient de m'appeler pour me proposer un nouvel essai !

— Alors, c'est que ce n'était pas aussi catastrophique que ce que tu m'as laissé entendre.

— Si, vraiment... mais le second et le chef ont mis ça sur le compte de mon stress et de mon inexpérience, alors ils veulent bien me laisser une seconde chance.

— Je suis bien contente pour toi ! Quand, quel jour ? demanda sa mère, soulagée.

— Ce soir !

Emma resta quelques secondes sans réaction.

— Mais ce soir, tu ne dois pas faire un essai au *Jules Vernes* ?

— Si, tout à fait.

— Alors, que décides-tu ?

— De décliner leur proposition.

— Je ne te suis plus, dit-elle en fronçant les sourcils.

— En fait, je les remercie car ils m'ont reboosté. Je compte bien réussir et me faire une place !

— Mais... commença Emma sans continuer sa phrase.

— Cela va marcher, cette fois-ci, je ne me laisserai plus gagner par la peur, lui répondit-il, sûr de lui. Comme tu me l'as suggéré, je peux me préparer mentalement, et c'est ce que j'ai fait. J'ai repassé des centaines de fois la scène dans ma tête. J'ai compris ce que j'avais raté et ce que je devais améliorer pendant le service... Crois-moi, maman, là, je suis motivé et tu me connais, rien ne me fera changer d'avis.

— Waouh ! ne put-elle s'empêcher de crier, je suis si fière de toi.

— Oui, maman, ce soir, c'est MON soir. Je te laisse, mon portable est déchargé. Bisous maman.

— Bisous mon cœur, je t'aime !

Emma laissa s'échapper, bien malgré elle, des larmes de bonheur. Maintenant, elle avait la certitude qu'il réussirait !

14 EUGÉNIE

Eugénie se leva ce samedi matin avec un mal de tête épouvantable dû aux nombreux verres d'alcool qu'elle avait ingurgités jusque tard dans la nuit.

Son fils n'était pas rentré, car son père avait décidé de le garder avec lui pour la nuit après sa sortie des urgences. Eugénie ronchonnait car elle n'avait pas aimé le ton condescendant avec lequel il s'était permis de lui parler, en oubliant le vouvoiement. Charles avait une entorse ; ce n'était pas la mer à boire, il y avait des accidents bien plus graves dans la vie ! À l'écouter, elle était insensible. Quelle indécence ! Elle s'en occupait très bien, de son Charles ; il ne manquait jamais de rien et elle le gâtait beaucoup, alors que son père ne pouvait pas en dire autant. Certes, au début de leur relation, elle avait bien fait comprendre à Maxime qu'elle ne voulait pas d'enfant car... elle ne les aimait pas vraiment. Au moins, elle ne lui avait jamais menti, et elle pensait qu'il l'aimait suffisamment pour la comprendre. Mais quand elle était tombée enceinte à cause d'une pilule oubliée pendant quelques jours et qu'elle avait envisagé d'avorter, il l'en avait dissuadée. Elle s'en voulait de l'avoir écouté. Elle avait gardé l'enfant pour de mauvaises raisons et, maintenant, elle en payait le prix fort. Elle était bien incapable de l'aimer, même s'il venait de sa chair. Alors, Eugénie avait essayé de s'attacher à lui, mais pas comme une mère à son enfant, plutôt par obligation. Elle s'était habituée à sa présence mais ne ressentait pas grand-chose pour lui. Cette attitude avait eu raison de son couple, car Maxime n'arrivait pas à supporter son indifférence à l'égard de son propre fils. Il était parti en demandant sa garde et elle avait fait une sévère dépression. Fort heureusement, elle avait été suivie par un éminent psychiatre et avait pu s'en remettre. Mais depuis ce jour-là, elle refusait de retomber amoureuse et préférait les affaires aux hommes. Elle avait compris que son comportement était lié à son enfance, car sa propre mère ne l'avait jamais aimée. Elle ne lui donnait aucune tendresse et était toujours très

dure avec celle qui était pourtant son unique enfant. Sa mère était froide comme un glaçon, toujours insatisfaite et très exigeante. La petite Eugénie n'avait jamais reçu le moindre câlin, la moindre marque d'affection ; seule sa nounou veillait sur elle. Elle avait grandi en pensant que cette situation était celle de toutes les familles. Elle s'en était néanmoins bien sortie. Elle avait fait de prestigieuses études, rencontré des gens issus de la haute société, et elle était devenue directrice d'une grande chaîne hôtelière de luxe. Elle s'entendait à merveille avec sa mère maintenant, alors que ce n'était pas le cas dans son enfance. Elle avait beaucoup d'argent et aurait même pu se permettre de vivre de ses rentes. Eugénie avait reproduit avec son fils unique le même schéma que sa mère avec elle, et elle lui offrirait une vie que beaucoup de gens rêveraient de mener. Il lui en serait reconnaissant en grandissant. Alors, comment Maxime pouvait-il lui reprocher de ne pas se soucier de Charles ?

Eugénie tira de sa table de nuit une boîte de médicaments pour lutter contre ce mal de tête persistant. Elle avala un cachet avec un verre d'eau de la carafe que Paula veillait toujours à remplir. Elle repoussa ses couvertures et alla dans la salle de bains située au bout de sa chambre. Elle prit une douche glacée pour se réveiller. Elle attrapa ensuite un pantalon de soie gris perle ainsi qu'une chemise blanche et enfila par-dessus un pull gris assorti, en cachemire. Elle ne prit pas la peine de se coiffer ; sa coiffeuse, qui était aussi maquilleuse, n'allait pas tarder à arriver pour lui faire un brushing, car elle devait assister à un déjeuner d'affaires. De plus, elle avait organisé une soirée très importante, regroupant tous les notables de la ville. Le *business* ne pouvait pas attendre et ne prenait jamais de repos. Son assistante la rejoindrait directement au restaurant.

Sa coiffeuse arriva avec un quart d'heure d'avance, ce qui arrangea Eugénie. Elle préférait qu'elle prenne plus de temps pour lui faire une beauté.

Une heure plus tard, Charles était de retour chez lui. Maxime embrassa son fils sur le pas de la porte.

— Bon week-end, mon chéri, et n'hésite pas à m'appeler si tu as mal, ou tout simplement pour me parler.

Charles se précipita dans ses bras chauds ; il aurait aimé que ce moment dure longtemps. Maxime ne voulait pas entrer ; il n'avait pas envie de se confronter à son ancienne femme.

— Je t'aime papa, lui répondit Charles.

— Moi aussi je t'aime.

Avant de rentrer, il se retourna et lui fit un dernier signe de la main.

Charles avait une attelle au pied, souple comme une chaussette, ce qui lui permettait de marcher sans trop de douleur. Il l'avait choisie lui-même, avec des motifs de bande dessinée lui rappelant ses propres illustrations. Certes, son entorse n'était pas très grave, mais il avait interdiction de reprendre le sport avant trois semaines. Il ne lui fallait que du repos. Sur le chemin du retour, il avait néanmoins tenu à cueillir quelques fleurs pour sa mère. Il pensait que cela lui ferait plaisir, et son père admira sa prévenance.

Le jeune garçon accrocha sa veste au portemanteau de l'entrée, enleva difficilement ses chaussures et enfila des chaussons plus confortables. Il monta ensuite à l'étage pour rejoindre sa mère. Il frappa à la porte et ouvrit. Elle était coiffée et maquillée. Elle était très belle, comme toujours.

— Bonjour maman, dit Charles, bonjour Madame.

— Bonjour Charles, répondit la coiffeuse en rangeant son matériel, je vois que vous avez apporté des fleurs à votre mère, que c'est gentil !

Elle lui sourit. Eugénie, qui s'admirait dans le miroir sur pied de sa chambre, ne lui jeta qu'un rapide coup d'œil.

— Alors Charles, comment me trouvez-vous ?

— Très belle, s'empressa-t-il de répondre.

Il lui tendit le bouquet de fleurs fraîchement coupées.

— Posez-les sur la petite table, voulez-vous.

Le jeune garçon s'exécuta aussitôt, avec une moue déçue ; il aurait voulu qu'elle les mette tout de suite dans un vase.

— Votre père est parti ? questionna-t-elle en rajustant le haut de son pull en cachemire.

— Oui maman.

— Ah, dommage, je voulais lui parler.

— Je peux le rappeler si vous voulez ?

— Non, ce n'est pas la peine, je voulais lui demander s'il pouvait vous garder ce soir. Je reçois du monde et vous risquez de vous ennuyer, enfermé dans votre chambre. Je l'appellerai en route si j'y pense.

Encore une fois, elle le mettait à l'écart, comme un objet encombrant...

Eugénie raccompagna la coiffeuse jusqu'à l'entrée. Cinq minutes plus tard, elle partait pour son déjeuner d'affaires. Ce qui blessa le plus Charles n'était pas tant le fait qu'elle avait laissé ses fleurs sur la table, mais qu'elle ne lui avait même pas demandé des nouvelles de sa cheville.

15 EMMA

Ce lundi matin, Emma avait fini de boucler sa valise. Elle avait travaillé la veille et avait pu poser une semaine de congés ; la directrice de l'établissement avait été très compréhensive au vu de ses états de service. Emma ne rechignait jamais pour remplacer ses collègues ou pour faire des heures supplémentaires, et la directrice ne l'avait pas oublié.

Emma avait passé une merveilleuse soirée. Son fils l'avait appelée, en larmes, mais des larmes de joie : il avait obtenu un contrat à durée déterminée d'un mois dans un premier temps. Elle en était tellement heureuse qu'elle avait pleuré avec lui. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'elle arriverait à Paris dans trois jours et qu'elle lui en ferait la surprise. Elle avait aussitôt effectué des recherches sur ce grand restaurant situé au deuxième étage de la tour Eiffel. Elle voulait savoir comment s'y rendre. Emma avait passé en revue son site Internet, dans les moindres détails. Surtout, elle savait que son fils rentrait chez lui en métro, et elle avait déjà repéré l'arrêt le plus proche du *Jules Vernes* : la station Bir-Hakeim, ligne 6. Elle l'attendrait près de la bouche du métro. Elle se sentait comme sur un petit nuage ; elle allait le revoir !

Emma était prête et faisait les cent pas dans sa salle à manger. Elle se surprit même à chanter et à esquisser quelques pas de danse, tant elle était heureuse. En passant devant le miroir de l'entrée, elle admira son reflet avec fierté, car elle s'était mise sur son trente-et-un : une robe fleurie sur un fond bleu turquoise, sa couleur préférée, dont le décolleté faisait ressortir son collier en argent représentant le symbole de l'infini. Elle adorait ce bijou, car il provenait de son fils chéri. Emma aimait porter des couleurs vives, car elles représentaient la vie, et elle avait horreur des couleurs sombres et tristes, qui lui donnaient le cafard. Sa robe lui faisait plutôt penser au printemps, ce qui lui redonnait la pêche. Cela

faisait bien deux ans qu'elle ne l'avait pas portée. Au début, elle s'était dit qu'elle serait peut-être un peu juste, mais elle l'avait enfilée sans problème ; elle n'avait apparemment pas pris de poids depuis la dernière fois. Emma n'avait pas de balance chez elle : seuls ses habits avaient le pouvoir de la catastropher ou de la rassurer. Elle jeta un rapide coup d'œil à ses cheveux. Malheureusement, sa coiffeuse était malade cette semaine, et elle n'avait donc pas pu se rendre à son salon avant son départ ; elle se dit que cela pourrait attendre son retour de Paris. Elle secoua la tête pour remettre en place ses cheveux mi-longs sur ses épaules. Une petite touche de rouge à lèvres pour parachever le tout, et elle se sentit fin prête. Il était presque neuf heures et elle n'avait qu'une hâte : fermer sa porte à double tour et s'en aller vers l'aventure...

16 EUGÉNIE

Eugénie se leva de fort mauvaise humeur. Elle avait encore des milliers de choses à faire avant de partir. Pourtant, elle avait passé tout son dimanche enfermée dans son bureau pour régler les derniers préparatifs avant son départ. Sa petite soirée de la veille s'était magnifiquement bien passée ; tous ses invités étaient ravis. C'était toujours le cas quand elle organisait un dîner. Elle ne laissait jamais rien au hasard. Les relations intéressantes, il fallait toujours les entretenir. Mais c'était épuisant !

Son fils avait passé la soirée chez son père, qui ne s'était pas fait prier pour venir le chercher. Elle espérait qu'il lui en serait reconnaissant. Grâce à elle, ils avaient pu passer du bon temps ensemble. Charles n'était rentré que dimanche soir. Elle l'avait juste entrevu, mais ce matin, elle s'était levée plus tôt pour lui dire au revoir.

Eugénie le rejoignit à la cuisine pendant que Paula lui servait son chocolat chaud avec des tartines. Elle ne prit pas la peine de l'embrasser ou de s'asseoir à côté de lui.

— Bonjour Charles.

— Bonjour maman.

— Comme vous le savez, je m'en vais quelques jours à Paris, et je compte sur vous pour continuer à travailler à l'école. Surtout pour remonter vos notes.

Charles la regarda d'un air triste ; encore une fois, sa mère ne lui parlait que de l'école, comme si elle n'avait que ce mot dans son vocabulaire. Il lui répondit sur un ton monocorde.

— Oui, vous pouvez compter sur moi. Je fais toujours le maximum pour avoir de bonnes notes.

— Oui, mais pas assez !

Charles ne répondit pas ; il n’y avait rien à dire. Elle aurait de toute façon le dernier mot.

— Bon, je vous laisse terminer votre petit déjeuner.

En partant, elle remarqua la chaussette aux motifs colorés de bande dessinée.

— Charles, qu’est-ce que c’est que cela, c’est à la mode de porter des chaussettes dépareillées ? J’espère que vous n’allez pas à l’école avec ? Bon, je vous rapporterai un petit souvenir de Paris.

Elle n’attendit pas sa réponse et partit se préparer, sous l’œil dépité de son fils.

Eugénie enfila un pantalon bleu marine avec une marinière en soie et une veste bleue assortie. Elle noua autour de son cou un foulard blanc et accrocha une paire de petits diamants à ses oreilles ; elle était fin prête.

Elle réunit tout son personnel et donna à chacun ses instructions avant de partir. Puis, Édouard, le chauffeur, descendit ses trois valises dans le hall d’entrée. Il n’y avait plus qu’à attendre le taxi, qui n’allait pas tarder à arriver.

17
EMMA

Emma entendit le klaxon d'une voiture dans la rue. Elle se précipita pour ouvrir la porte, sa valise et son sac à la main. Une Ford Kuga blanche venait de s'arrêter devant chez elle. Elle referma sa porte avec le sourire.

Le chauffeur, un homme d'une cinquantaine d'années, petit et trapu, sortit de sa voiture et ouvrit le coffre.

— Bonjour Madame.

— Bonjour Monsieur, alors, c'est vous qui allez me conduire à Toulouse ? dit-elle d'un ton enjoué.

— C'est bien cela, c'est Madame Agnès qui m'a appelé la semaine dernière.

Il lui prit sa valise des mains, la glissa dans le coffre puis lui ouvrit la portière arrière, comme un vrai gentleman. Emma fut surprise, car elle n'était pas habituée à se faire servir.

Le chauffeur était bavard, si bien que le trajet sur l'autoroute – qui dura près de deux heures trente – passa très vite.

Il longea l'entrée de l'hôpital de Purpan et se gara dans le premier parking.

« Je me demande bien pourquoi on m'a donné rendez-vous dans un hôpital, alors que Toulouse est une grande ville », se dit-elle en sortant du taxi.

Le chauffeur lui montra une voiture garée un peu plus loin. C'était une Peugeot 508 qu'elle trouva un peu trop grande, habituée qu'elle était à sa petite Clio.

— Voilà Madame, ma course est terminée. Je vous souhaite une bonne

journée.

— Merci et... attendez !

Elle commença à farfouiller dans son sac, à la recherche d'un pourboire à lui laisser, mais il arrêta son geste.

— Non merci, Madame, j'ai déjà été grassement payé pour cette course.

Il remonta dans sa voiture et partit, tandis qu'Emma se dirigeait vers la Peugeot. Elle espérait que quelqu'un viendrait bientôt, car elle commençait déjà à grelotter, avec ce petit vent frais qui lui fouettait le visage. Elle serra sa veste en laine pour se protéger.

Une dame qu'elle n'avait pas vue venir lui tendit la main.

— Madame Emma Bontie, je présume ?

Emma lui rendit sa poignée de main, plutôt rassurée.

— Vous présumez bien.

— Je suis Madame Loupa, de l'agence de location. Avez-vous votre carte d'identité et votre permis de conduire ?

— Oui, oui.

Emma attrapa, dans son sac à main en toile grise ornée d'étoiles bleu foncé, son portefeuille assorti. Elle venait de comprendre qu'elle devrait conduire elle-même cette voiture de location. Elle lui remit ses papiers.

— Très bien, veuillez signer ce formulaire pour la prise en charge de la voiture d'ici jusqu'à Boulogne-Billancourt.

— Mais, on ne doit pas aller à Paris ?

— Madame, vous avez toutes les instructions dans cette enveloppe. Désolée, mais je ne suis au courant de rien. Tout ce que je sais, c'est que mercredi matin, vous devez laisser la voiture dans la banlieue de Paris.

— Bon, bon, très bien, Madame.

Emma signa le papier sans même le lire.

— Merci Madame, le contrat de location et les papiers du véhicule sont dans

la boîte à gants. La personne qui vous accompagne ne devrait pas tarder à arriver. Je vous souhaite une bonne route !

Madame Loupa disparut aussi vite qu'elle était apparue. Emma se demanda si tout ceci était vraiment sérieux et si elle ne rêvait pas. Elle allait faire le trajet avec une personne inconnue jusqu'à la banlieue de Paris ? Mais au fond, peu lui importait ; ce qui l'animait, c'était l'opportunité de revoir son fils.

18 EUGÉNIE

Une sonnerie retentit. Paula jeta un coup d'œil sur l'écran du vidéophone et aperçut le chauffeur de taxi, un homme longiligne et chauve. Elle appuya sur le bouton de l'interphone pour lui dire que sa patronne arrivait. Elle ne lui précisa pas dans quel délai, car elle savait qu'Eugénie prendrait tout son temps.

Celle-ci était dans la bibliothèque et s'entretenait avec sa collaboratrice.

Paula frappa contre la porte entrouverte et Eugénie lui fit signe qu'elle arrivait.

Au bout de quinze minutes, le chauffeur sonna à nouveau.

— Votre patronne est prête ? Je n'ai pas toute la journée, moi !

— Monsieur, je l'ai prévenue, il faut patienter encore un peu, elle ne va pas tarder, dit-elle pour le rassurer.

— Oui, mais qu'elle n'oublie pas le pourboire alors, répondit-il avec un début d'impatience. Moi, j'ai été payé pour la course, pas pour l'attendre !

Paula soupira mais ne dit rien. Ce devait être un nouveau chauffeur, car en règle générale, les taxis qu'elle commandait arrivaient toujours en retard, la connaissant bien. Et même en retard, ils attendaient toujours.

Trente minutes plus tard, Édouard suivit sa patronne jusqu'au taxi. C'était une Mercedes noire de classe E, magnifiquement entretenue. On voyait bien que le chauffeur aimait sa voiture. Édouard ouvrit lui-même le coffre et rangea soigneusement les bagages de sa patronne.

L'homme jeta un coup d'œil à sa montre.

— Bonjour Madame, nous avons trente minutes de retard sur l'horaire d'arrivée.

— Et alors ? lui répondit-elle en le regardant de travers.

— C'était pour vous rendre service, pour que vous puissiez prévenir.

— Occupez-vous juste de me conduire à bon port, le reste, c'est mon affaire, lui lança-t-elle sèchement.

— Comme il vous plaira, Madame ! railla l'homme.

Elle attendait qu'il lui ouvre la portière, mais c'est Édouard qui le fit. Le chauffeur s'installa au volant.

Au bout de deux minutes à peine, elle prit son portable pour pouvoir continuer à travailler. Elle s'adressa au chauffeur :

— Pourriez-vous avoir l'amabilité de fermer la cloison entre nous deux ?

En soupirant, le chauffeur appuya sur un bouton pour faire sortir la vitre de séparation.

Eugénie pouvait à présent téléphoner en toute discrétion.

Ils mirent encore plus de temps que prévu, car il y avait un accident sur la rocade de Toulouse. Ils étaient presque à l'arrêt et le chauffeur pestait, car il avait d'autres courses à faire dans la journée. Eugénie n'était pas perturbée le moins du monde ; elle ne faisait pas attention à ce qui l'entourait, trop absorbée par sa conversation.

Avec une heure de retard, le chauffeur pénétra dans l'enceinte de l'hôpital de Purpan et la déposa au premier parking.

« Je suis sûr qu'elle va faire un séjour chez les dingues, cela ne m'étonnerait pas », pensa-t-il.

Il sortit en trombe de sa voiture, enleva tous les bagages de son coffre et lui ouvrit la porte, car elle attendait toujours à l'intérieur.

— J'espère que Madame a apprécié son trajet, ce n'était pas trop long ? demanda-t-il en se moquant d'elle.

Eugénie haussa les épaules et ne lui donna pas le moindre billet. Le chauffeur

grommela et repartit aussitôt.

Elle regarda autour d'elle et aperçut une petite dame rousse, à la robe bien fleurie, qui venait dans sa direction.

2^e PARTIE

19
LA RENCONTRE

— Bonjour, dit Emma en s’avançant.

— Vous êtes ? interrogea Eugénie, perplexe, en la regardant des pieds à la tête.

— Ah oui, désolée, Emma Bontie.

— Vous êtes mon chauffeur ?

— Non... enfin oui...

— C’est oui ou non ? s’impatiente Eugénie.

Emma trouva son attitude arrogante.

— Nous avons le choix, je peux conduire, ou vous, si vous préférez !

— Moi ? s’offusqua Eugénie, comment le pourrais-je, sans permis ?

— Ah bon, se désola Emma, compatissante, ma pauvre dame, ce ne doit pas être facile pour vous déplacer !

Emma était sincère dans ses paroles. Eugénie la regarda de haut.

— Pas besoin, j’ai un chauffeur, dit-elle sur un ton condescendant.

Emma prit sur elle et serra les dents.

— Oui, en effet, si vous avez un chauffeur, ce n’est pas un problème pour vous... Bon, partons, le notaire nous attend à 10 heures mercredi matin.

— Ah, vous aussi ? s’étonna Eugénie.

Elle ne savait pas comment elle allait pouvoir supporter cette nunuche pendant tout le trajet jusqu'à Paris.

— Oui, une personne m'a légué de l'argent, mais je n'ai aucune idée de qui il s'agit !

Eugénie comprit qu'elle était là pour les mêmes raisons qu'elle. Elle se demanda pourquoi elles étaient obligées de faire ce voyage ensemble en voiture, et pas séparément en avion. Elle aurait pu s'épargner la rencontre avec cette femme. Celle-ci n'étant pas son chauffeur, elle devait fournir un minimum d'efforts. Elle arbora un sourire commercial.

— Je suis très impolie, je ne me suis pas présentée. Je suis Eugénie de Coupecourt.

— Enchantée, Eugénie, je peux vous appeler par votre prénom ?

— Oui, tant que vous me vouvoyez. Et vous ? Je suis confuse, j'ai déjà oublié votre prénom.

— Emma. Et bien, Eugénie, il est temps de charger vos bagages et de se mettre en route.

Eugénie n'eut d'autre choix que de tirer elle-même deux de ses valises pendant qu'Emma s'occupait de la troisième. Elle ouvrit le coffre et les chargea sous l'œil détaché d'Eugénie, qui rajustait son chignon tiré à quatre épingles.

Celle-ci aurait préféré s'installer à l'arrière du véhicule et se faire conduire en silence, mais Emma n'était pas son chauffeur, et encore moins sa domestique. À regret, elle se résigna à s'installer à côté d'elle, espérant qu'elle ne serait pas trop bavarde ou qu'elle aurait au moins une discussion assez intéressante.

20

LE DÉPART

Emma n'avait pas perdu son temps en attendant Eugénie durant une heure sur le parking. Elle avait lu les consignes – ou du moins les directives – laissées par Maître Arnaud à leur attention. Il y était expliqué que le trajet ne devait pas se faire d'un bloc. Elles devaient impérativement s'arrêter dans deux villages bien précis pour se restaurer et passer la nuit. À présent, elle n'avait plus qu'à suivre le trajet indiqué par le GPS intégré. Emma pensa tout bonnement que c'était tout à l'honneur du notaire de penser à leur bien-être, mais elle aurait préféré arriver plus rapidement à Paris. Après tout, il avait tout réglé à l'avance. Elles n'avaient rien à payer, ce qui arrangeait bien Emma. Elle avait l'impression d'être en vacances et elle pensait à son fils.

Emma, tout en conduisant, jetait des regards furtifs à sa voisine. Elle avait envie de faire la causerie à cette dame mondaine, mais elle n'avait pas l'air commode. Il lui fallait d'abord tâter le terrain.

De son côté, Eugénie se demandait dans quoi elle venait de s'embarquer. Comment cette femme, qu'elle ne connaissait pas, pouvait-elle recevoir de l'argent de la même personne qu'elle ? Elle pensa à une erreur, mais il était trop tard pour faire demi-tour ; elle aurait dû décliner l'invitation bien avant. Et puis, cet argent, elle le destinait à son ex-mari, alors, cela valait bien un petit effort. Elle trouverait une excuse pour qu'il l'accepte, d'autant qu'il ne venait pas d'elle directement. Eugénie jeta un coup d'œil à sa voisine et jugea que ce legs devait être une bénédiction pour elle, à en juger par sa robe bon marché en polyester et sa veste en acrylique, sans parler de son sac à main en toile. Rien qu'en le regardant, on pouvait deviner ce qu'elle gagnait : une misère !

Au bout de quelques minutes de silence, Emma brisa la glace et lui indiqua les étapes où elles étaient censées s'arrêter. Eugénie s'offusqua.

— Nous devons nous rendre dans deux villages pour passer la nuit ?

— Oui !

— Quels sont leurs noms ?

— Tout d'abord, Aubusson, qui se trouve à trois heures de route par la nationale, et...

— Comment, par la nationale ? coupa Eugénie sans vergogne. On ne prend pas l'autoroute ?

— Non, je dois suivre le GPS. Ce sont les instructions. Il a été préprogrammé.

— Et bien ! On va mettre un temps indéfini, rouspéta Eugénie. Moi qui pensais que l'on serait à Paris bien avant.

— On pourra en profiter pour faire un peu connaissance, dit naïvement Emma en lorgnant vers elle.

Devant son regard noir, Emma se dit que ce n'était pas gagné. Il fallait qu'elle trouve un moyen de réchauffer l'atmosphère avant que cette femme, qu'elle comparait intérieurement à un glaçon, ne transforme la voiture en réfrigérateur ambulante.

Emma quitta Toulouse et s'engagea sur la nationale... Au bout de 15 kilomètres, elle se hasarda à lui reparler. Ce n'était pas évident, car Eugénie avait récupéré son ordinateur portable dans son sac en cuir et n'arrêtait pas de taper sur le clavier.

— Dites-moi, Eugénie, il vous sert à quoi, votre ordinateur ?

— C'est mon outil de travail.

— Ah, d'accord, vous faites quoi dans la vie, si ce n'est pas indiscret ? Moi, je suis aide-soignante dans une maison de retraite.

— Je suis la directrice générale de la chaîne hôtelière FGL.

— Ah, cela doit être intéressant, répondit Emma pour lui être agréable. Et elles signifient quoi, ces trois lettres ?

— Vous devez connaître, FGL : France Grand Luxe.

— Jamais entendu parler, lui répondit-elle spontanément, ce qui froissa quelque peu sa voisine.

— C'est sûr, c'est du grand luxe, ce sont des palaces, il faut pouvoir se le permettre, lui balança-t-elle à la figure.

Emma ne releva pas sa remarque.

21

LE TRAJET

Aux alentours de treize heures, Emma se gara sur une aire de pique-nique, au bord de la route. Elle avait un petit creux, et cela permettrait à Eugénie de lever un peu les yeux de son écran.

Quand la voiture s'arrêta, Eugénie redressa la tête.

— Vous n'avez pas faim ? demanda Emma.

— Si, un peu, mais je ne vois pas de restaurant ? dit-elle en se contorsionnant dans tous les sens.

Emma lui décrocha un joli sourire.

— Regardez sur la banquette arrière, ils ont pensé à tout, n'est-ce pas une gentille attention ?

Eugénie se retourna et aperçut un panier isotherme.

— Oui, oui, siffla-t-elle entre ses dents.

Emma sortit de la voiture, attrapa le panier et se dirigea vers une table en bois. Elle aimait les pique-niques, et encore plus quand ils étaient improvisés.

— Allez, venez, Eugénie, cela va vous faire du bien de prendre l'air.

Eugénie déposa à regret sa tablette et la rejoignit. Elle n'aimait pas le côté mère protectrice que dégageait Emma. Elle fit la moue en découvrant le banc sale et la table un peu grasse, mais elle n'avait guère le choix. Elle détestait pique-niquer, mais elle dut se résigner. Elle attrapa des serviettes en papier qu'Emma avait posées sur la table et les étendit sur le banc. Elle s'installa en face d'Emma et étala deux autres serviettes sur la table, pour faire office de sets

de table. Elle prit ensuite la salade en barquette que lui tendait Emma, en faisant la moue, et refusa d'emblée le reste. Pas question pour elle d'avaler un sandwich au saucisson, des chips ou du pâté. Elle accepta toutefois de terminer son modeste repas avec une pomme.

— Vous avez des enfants ? demanda Emma, qui voulait amorcer la conversation sur son fils.

— Un garçon de dix ans.

— Vous en avez de la chance, moi, mon garçon, il vient d'avoir dix-huit ans. J'aimerais bien qu'il ait encore dix ans pour rester avec moi, dit Emma, un brin nostalgique.

— Quelle idée, votre garçon doit faire sa vie. Et il occupe quelle fonction ?

— Il est cuisinier, et il est excellent ! Et votre fils, il doit être en CM2, s'il a dix ans. Il s'appelle comment ?

— Charles.

— Il doit être triste de votre absence.

— Pas du tout, il a l'habitude. Je travaille aux quatre coins du globe.

— Ah oui, mais quand même, une maman reste une maman, dit-elle naïvement.

Eugénie n'avait aucune envie de poursuivre cette conversation sur les enfants, et Emma se sentit frustrée. La femme d'affaires aurait préféré parler de sujets intéressants : la bourse, la politique, les arts, les voyages, l'éducation. Elle préféra en rester là et prétendit qu'elle avait du travail en retard pour couper court à ces bavardages bien futiles.

22
AUBUSSON

Dans l'après-midi, elles arrivèrent dans le joli village touristique d'Aubusson. Aucune des deux femmes ne l'avait visité auparavant, et Emma était ravie de le découvrir.

La jeune femme trouva facilement l'adresse du bistrot qui faisait office d'hôtel. Elle se gara sur une petite place un peu plus loin et proposa à Eugénie de l'attendre dans la voiture pendant qu'elle irait les enregistrer.

— Oui, dit Eugénie, très bonne idée.

Emma trouva ce petit village pittoresque. Le temps était au beau fixe, et il était agréable de sentir le soleil sur sa peau. Elle croisa beaucoup de touristes. L'hôtel en pierre blanche était situé sur la droite, juste avant un magnifique pont de pierre, dont le nom était inscrit sur une plaque : « le pont de la Terrade ». Elle ne put s'empêcher de le parcourir ; il marquait l'entrée de la vieille ville. Puis, elle se présenta à la réception de l'hôtel et une dame très souriante lui remit les clés des deux chambres. Elle lui indiqua que le bistrot était ouvert à partir de dix-neuf heures et que leur table était déjà réservée. Emma était d'humeur joyeuse, tout ici était magnifique. Elle se sentait comme une petite fille émerveillée en période de Noël. Elle rejoignit Eugénie, qui s'impatientait déjà.

— Nous pouvons monter nos valises, j'ai les clés des chambres.

— Comment, et le bagagiste alors ?

— C'est un petit hôtel, il n'y en a pas ! Je vais vous aider.

Eugénie sortit de la voiture, raide comme un piquet, le visage complètement fermé. Elle ne fréquentait jamais les modestes hôtels de campagne et elle avait

l'habitude de se faire servir.

Emma préféra faire comme si de rien n'était. Elle refusait que quoi que ce soit entame sa bonne humeur. Elle sortit du coffre tous les bagages et tira la grosse valise d'Eugénie. Elle se demanda si elle avait emporté toute sa garde-robe. Elle suggéra à Eugénie de laisser les deux autres bagages dans le coffre, mais elle s'y opposa, craignant que la voiture, qui resterait toute la nuit sur la place publique, n'attire des voleurs. Emma ne fit aucun commentaire.

Le chemin qui menait à la réception de l'hôtel était jonché de pavés. Eugénie faillit, à plusieurs reprises, se tordre la cheville ou casser ses talons aiguilles. Emma gloussait discrètement ; ce n'était vraiment pas un endroit pour marcher avec de telles chaussures. Elles étaient dans la vieille ville, qui avait gardé son cachet authentique. Eugénie maugréait. Des hôtels, il y en avait partout sur le trajet, mais celui-là, elle le maudissait à cause de son emplacement. Les rues étaient escarpées et étroites. Eugénie aperçut le pont et suivit Emma, qui tourna à droite juste avant. Enfin, son supplice allait cesser, car elle avait les pieds en feu.

Emma poussa la porte et fit un petit signe à la réceptionniste qui l'avait accueillie tout à l'heure ; elle lui adressa un large sourire.

Eugénie, habituée aux complexes hôteliers, chercha des yeux l'ascenseur.

— C'est au deuxième étage, l'escalier est par là, annonça Emma.

— Comment ? Vous ne pensez pas que je vais monter mes trois énormes bagages jusque-là !

— Si, rétorqua Emma, est-ce que vous voyez un bagagiste ici ?

Eugénie aimait qu'on la serve. Pour elle, il n'y avait que deux catégories de personnes dans la vie : les dirigeants et les dirigés.

— Laissez-moi faire, je prends la situation en main !

Eugénie aperçut alors un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui se dirigeait vers la porte de service.

— Vous, là ! ordonna-t-elle.

Surpris, il se retourna et dévisagea les deux quadragénaires.

— Oui, vous, cela vous dirait de vous faire de l'argent facile ?

Il la regarda, plus sceptique que curieux. Il passa sa main dans ses cheveux blonds, comme s'il prenait un peu de temps avant de lui répondre. Il baissa la voix pour que la réceptionniste ne puisse pas l'entendre.

— C'est pour quoi faire, et combien ? Ce n'est pas mon délire, les cougars, mais pour faire un strip-tease, on peut négocier.

Eugénie fut offusquée par sa réponse. Comment pouvait-il suggérer des choses pareilles ? Emma, de son côté, ne put s'empêcher d'éclater de rire. Finalement, c'était une comique, cette Eugénie ! Emma attendait sa réponse avec une impatience non dissimulée.

— Mais enfin, jeune homme, je pourrais être votre mère !

— Et alors ? L'un n'empêche pas l'autre ! Alors, ce boulot ? Mon patron m'attend...

— C'était pour monter nos bagages dans nos chambres.

— C'est tout ? Vous êtes sûre ?

Eugénie faisait une drôle de tête et Emma riait à présent à gorge déployée.

— Je plaisante, se moqua le jeune homme, quatre bagages, donc deux allers-retours... allez, cinquante euros ! Vous comprenez, l'escalier est ancien, très raide.

— Mais c'est du vol ! s'exclama Emma. Non, Eugénie, je vais les porter.

Le jeune homme ne bougea pas d'un pouce en voyant Eugénie sortir de son sac à main deux billets qu'elle lui tendit.

— Tenez, jeune homme, trente euros, et c'est grassement payé. Emma va vous indiquer la chambre.

Satisfait, il glissa aussitôt l'argent dans sa poche.

— Et si vous avez encore besoin de moi, je suis Tommy, commis aux cuisines.

Eugénie le prit au mot et lui répondit tout naturellement :

— Demain à 11 heures. Il faudra les porter jusqu'à notre voiture.

— D'accord, Votre Majesté, répondit Tommy, mais ce sera plus cher !

— Combien ? soupira Eugénie.

— Cinquante euros, se risqua-t-il à demander.

Emma se contenta de les regarder, la bouche grande ouverte.

— Quarante euros, et c'est de l'argent facile !

— Marché conclu.

Tommy attrapa deux valises et suivit Emma dans les escaliers, tandis qu'Eugénie se dirigeait vers le bar de l'établissement pour boire un thé. Elle avait trop mal aux pieds pour monter jusqu'à sa chambre.

23

LA BALADE

Dix minutes plus tard, Emma rejoignait Eugénie, installée avec son thé à l'entrée du restaurant, désert à cette heure-là. Elle était au téléphone, les yeux rivés sur son ordinateur. Elle n'y vit que des chiffres et en conclut donc qu'elle travaillait. Elle attendit quelques minutes, laissant Eugénie terminer sa conversation.

— Je vais devoir vous interrompre, Henry. Ne raccrochez pas, cher ami, je fais vite. Oui, c'est pour quoi ?

Eugénie avait repris son attitude méprisante de cheffe d'entreprise. Emma lui lança :

— Tenez, vos clés ; je veux juste savoir si vous venez visiter ce charmant petit village avec moi.

— Vous plaisantez, j'espère ? Je ne suis pas ici pour faire du tourisme. Je suis la directrice d'une des plus grandes chaînes d'hôtellerie de luxe, alors je travaille de jour comme de nuit s'il le faut. Et puis, mes pieds refusent de me porter. Je pense monter dans la chambre juste pour me changer avant le dîner. Cet escalier va être un vrai supplice.

Emma s'était changée entre-temps. Elle avait enfilé un survêtement blanc et des tennis, bien décidée à arpenter la ville de long en large. Néanmoins, elle ne put s'empêcher de penser : « Mieux vaut être seule que mal accompagnée ».

Finalement, durant l'heure qui suivit, elle apprit beaucoup de choses sur ce petit village. Elle s'était d'abord rendue à l'office du tourisme. L'employée lui avait expliqué un peu l'histoire du village et lui avait conseillé de visiter la cité internationale de la tapisserie. Emma était conquise ; elle fit le tour des lieux

culte, du musée, et acheta quelques souvenirs pour son fils. Vraiment, ce village était magnifique ; Eugénie ne savait pas ce qu'elle perdait.

Emma savait profiter de la vie quand elle en avait l'occasion. Elle n'avait jamais eu la chance de partir en vacances, faute de moyens. Elle savourait donc chaque instant.

À dix-huit heures quinze, elle regagna sa chambre et prit un bain pour se détendre.

Il y avait toutes sortes de perles de bain à disposition, et elle choisit celles qui sentaient la lavande. C'est la première fois qu'elle se sentait aussi bien. Plus que deux jours et elle reverrait son fils chéri. Elle imaginait la tête qu'il ferait en la voyant devant la bouche de métro. Et puis, elle allait visiter Paris ; la Dame de fer l'attirait particulièrement. Elle espérait pouvoir y rester quelques jours, mais elle attendait le rendez-vous avec le notaire pour en décider. Dans l'intervalle, elle avait envoyé quelques SMS à son fils, mais elle ne l'avait pas appelé car elle craignait de se trahir. Apparemment, il était content et fier de travailler dans les cuisines d'un chef étoilé, Monsieur Noireau.

Quant à Eugénie, elle passa tout son temps au téléphone pour préparer l'inauguration de son dernier hôtel aux Maldives la semaine suivante. Tout devait être réglé dans les moindres détails. Elle appela Maria pour avoir des nouvelles de son fils. Puis, elle regagna sa chambre vers dix-neuf heures, à contrecœur, car le restaurant recevait ses tout premiers clients. Eugénie demanda qu'on lui monte un plateau-repas ; elle n'avait pas envie de perdre son temps en discussions frivoles avec Emma. Mais à la réception, on lui répondit que l'hôtel ne proposait pas ce service. Dépitée, elle se dit finalement qu'écouter cette femme débiter ses futilités pourrait la détendre un peu. Au moins, avec ce genre de personne, il n'y avait pas besoin de se creuser la cervelle.

Elle prit un bain et revêtit une robe étroite, noire avec de la dentelle au niveau du col et des bras. C'était chic et classique. Heureusement, elle avait emporté des chaussures à petits talons bien confortables. Elle rejoignit Emma, qui l'attendait dans le hall.

Celle-ci s'était changée aussi et avait troqué son survêtement contre une robe à pois noire et blanche. Elle patientait dans un fauteuil. Eugénie avait déjà trente minutes de retard ! Elles s'étaient donné rendez-vous à dix-neuf heures trente, mais comme à son habitude, Eugénie se faisait attendre. Emma fixait son

portable avec l'envie d'appeler son fils, mais à cette heure-ci, il était en plein service. Elle aurait bien appelé des amis pour passer le temps, mais il était un peu tard pour les déranger ; ils devaient être en train de dîner. Alors, elle prit un magazine sur la table basse et s'amusa à lire les potins des gens célèbres.

Eugénie la rejoignit enfin à vingt heures précises. Emma la regarda arriver et la trouva sublime dans cette robe de créateur, même si, pour elle, le noir était la couleur des enterrements. Cette femme avait une aisance et une classe naturelles. Elle était très belle, mince et toujours tirée à quatre épingles. Emma regrettait cependant que ses cheveux, qui semblaient soyeux, soient toujours attachés, sans que jamais une mèche rebelle ne s'en échappe. Son attitude était bien trop stricte et sévère, tout dans la retenue !

Eugénie, pour sa part, trouva que la robe à pois d'Emma la grossissait. Elle pensait que seule une femme mince – plus qu'Emma, en tout cas – pouvait se permettre de porter ce type de robe. Enfin, c'était tout de même mieux que son survêtement ou sa robe de jardinière... Et puis, il fallait être magnanime ; ce n'était pas sa faute si personne ne lui avait appris l'élégance. Elle n'était ni dans ses gênes, ni dans son éducation. Elle jeta un coup d'œil au magazine qu'Emma venait de reposer et leva les yeux au ciel. Quelle lecture instructive !

Emma se leva d'un bond pour accueillir la nouvelle venue ; elle avait l'estomac dans les talons.

— Vous êtes magnifique, Eugénie ! lui lança-t-elle spontanément.

Celle-ci la remercia d'un signe de tête, sans avoir la délicatesse de lui retourner le compliment.

Toutes deux se dirigèrent vers le restaurant, Eugénie devant et Emma derrière.

LE RESTAURANT

Elles s'installèrent dans la véranda à l'éclairage tamisé. La salle du restaurant était peinte dans des tons feutrés, marron et beige. De sa place, Emma jouissait d'une vue plongeante sur le pont de pierre éclairé dans la nuit. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer ce point de vue. Cet endroit avait du cachet ; elle ne se lassait pas d'observer tout ce qui se passait autour d'elle. Il n'y avait pas beaucoup de monde pour l'instant, juste elle-même, Eugénie et deux couples qui se regardaient dans le blanc des yeux. Cette dernière se demandait si le dîner allait être long et ennuyeux. Elle voulait bien fournir un effort, mais s'il s'éternisait trop, elle prétexterait une migraine carabinée pour s'échapper.

Emma souriait à Eugénie ; elle voulait qu'elles passent toutes les deux un agréable moment. Après tout, si le destin avait fait en sorte qu'elles se rencontrent, pourquoi ne pas essayer de mieux se connaître ?

— Vous avez l'air d'être contente. Avez-vous eu une bonne nouvelle ? commença Eugénie d'un ton suspicieux.

— Disons que j'ai envie de profiter de l'instant présent, et surtout, je vais revoir mon fils bientôt.

— Ah oui, votre fils cuisinier ? fit Eugénie, qui se demandait si celui-ci serait l'unique sujet de conversation.

— Oui, il est à Paris.

Eugénie fit signe au serveur, qui arriva immédiatement.

— Mesdames, je vous apporte un cocktail maison si vous le souhaitez.

— Non, deux verres de votre meilleur champagne, mais vite, je vous prie !

Le serveur s'empressa de préparer leur apéritif.

Eugénie se dit qu'en buvant, elle arriverait peut-être à supporter le discours d'Emma.

— Vous disiez ? Votre fils vit à Paris ?

— Oui, depuis peu, et...

Elle se tut car le serveur déposait deux coupes sur leur table. Avant qu'il ne reparte, Eugénie lui demanda :

— Deux autres !

Elle venait de boire d'un trait le breuvage pétillant. Emma la regarda avec des yeux ronds, sans comprendre.

— Non, apportez-nous plutôt la bouteille !

Après avoir bu trois verres d'affilée et commandé une deuxième bouteille, Eugénie sourit pour la première fois à Emma, qui continua sans répit de lui parler de son fils. Les nombreux verres descendus avaient détendu la femme d'affaires.

On avait perdu Eugénie, elle avait déjà décroché.

Elle commanda, pour accompagner le repas, un excellent cru de bordeaux, qu'elle dégusta seule, Emma ayant cessé de boire après trois verres de champagne. Après la salade composée, Eugénie ne savait plus vraiment ce qu'elles avaient mangé. Emma riait aux éclats en écoutant ses plaisanteries, qui n'en étaient pas vraiment. L'alcool lui avait délié la langue, elle devenait très bavarde. Emma observait cette femme qui se tenait devant elle, méconnaissable.

— Vous êtes mariée, Eugénie ? demanda soudain Emma.

— Non, je ne veux pas d'un homme qui pourrait entraver ma carrière. Je ne veux pas de boulet.

Eugénie, en se saoulant volontairement pour ne pas avoir à supporter une discussion banale, s'était prise inconsciemment à son propre piège. Elle se mit à raconter sa vie à Emma. Ce que cette dernière en pensa, elle préféra le garder pour elle, même si cela lui faisait mal au fond de son cœur. Pauvre Charles ! Pour elle, les secrets ne se dévoilaient pas sur la place publique.

À minuit, on leur demanda gentiment de quitter le restaurant, car les employés attendaient pour ranger.

— Allez Emma, cherchons un bar, allons boire un dernier verre.

— Mais enfin, Eugénie, vous avez déjà bien trop bu.

— Espèce de rabat-joie ! Moi, j’y vais.

Eugénie sortit en titubant dans la rue et Emma préféra rester auprès d’elle.

Elles passaient sur le pont quand Eugénie interpella deux jeunes garçons.

— Eh, la jeunesse, y’a un bar dans le coin ?

Un des deux gloussa.

— Je crois qu’elle a son compte, celle-là.

— Si vous nous emmenez, je vous paie à boire.

Emma réagit.

— Eugénie, non, on rentre.

Un des hommes lui lança :

— Et oh... la dame Eugénie veut nous payer un coup, on y va. Le bar est à cent mètres et il ferme dans deux heures, on a le temps ! Hein, Eugénie ?

Eugénie, qui ne tenait pas sur ses jambes, s’accrochait à Emma.

— Ouais les gars, je vous suis, j’ai une de ces soifs !

— Bien dit ! cria l’un des deux hommes.

Malgré les protestations d’Emma qui essayait de la raisonner, elle voulut les suivre. Quelques mètres plus loin, sans prévenir, Eugénie se plia en deux et se mit à vomir tout le contenu de son estomac.

Les hommes reculèrent en faisant la grimace. Eugénie ne se sentait pas bien. En tentant de se raccrocher à quelque chose, elle perdit l’équilibre et atterrit les quatre fers en l’air dans son vomi. Son chignon se défit, laissant échapper ses longs cheveux ondulés. Les hommes partirent sans demander leur reste, bien trop dégoûtés pour l’accompagner.

Emma la redressa tant bien que mal et la porta à bout de bras vers l'hôtel.

— Allez Eugénie, aidez-moi, avancez donc, je n'en peux plus de vous tirer.

Elle n'eut comme réponse qu'un éclat de rire joyeux.

Emma était à bout de force. Les rares passants qu'elles croisaient se détournaient d'elles et se bouchaient le nez en les invectivant.

— Encore des ivrognes, vous n'avez pas honte de boire autant !

Emma ne dit rien mais n'en pensa pas moins. Elle se consola en imaginant la tête qu'aurait Eugénie demain matin, quand elle lui raconterait leur mésaventure. Mais le plus urgent, c'était de la ramener rapidement dans sa chambre.

UN DINER TROP ARROSÉ

Emma n'en pouvait plus quand elle arriva devant l'hôtel. Eugénie avait encore été malade durant le trajet, et Emma ne voyait pas d'autre solution que de rester dans le hall jusqu'à ce qu'elle émerge ; elle ne pourrait pas la porter jusqu'au second étage ! Elle était rouge de honte. Elle-même avait bu, certes, mais pas au point de s'en rendre malade. Quand elle avait croisé les passants dans la rue, personne n'avait vu son embarras car il faisait noir, mais là, à l'hôtel, c'était différent. Elle espéra qu'il n'y avait pas de caméras et, surtout, qu'elles ne verraient personne.

Emma avait beaucoup appris sur la personnalité d'Eugénie durant le dîner. Maintenant, elle comprenait ses attitudes et, finalement, elle la plaignait presque. Cette femme vindicative, qui semblait être la plus égoïste de la terre, ne l'était pas en réalité. Elle s'était fermée à toute émotion car elle n'avait jamais reçu d'amour de sa propre mère. Toute sa vie, elle avait forgé son caractère dans un seul but : réussir coûte que coûte. Un tempérament de battante, intransigeante et perfectionniste. Elle avait pris des coups dans la vie, mais elle s'était toujours relevée sans se plaindre. Emma en ressentit une forme d'admiration...

Elle décida de ne pas parler des confidences d'Eugénie, faites sous le coup de l'alcool. Ce serait trop gênant pour cette femme d'affaires, qui était constamment dans le contrôle. Elle ne comprenait pas pourquoi elle avait bu autant ce soir, mais le mal était fait.

Des pas résonnèrent derrière elles. Emma, affolée, se retourna précipitamment. Tommy, le commis de cuisine qui les avait aidées ce matin, venait de faire son apparition dans le hall afin de récupérer une pochette qu'il avait laissée derrière le comptoir.

— Et bien dites donc, dit-il en regardant Eugénie, ça joue les bourgeoises le jour et les pochardes le soir.

Emma s'emporta. De quel droit ce gamin se permettait-il de les juger ?

— Je vous botterais bien les fesses pour avoir parlé ainsi. Eugénie n'est pas bien, rendez-vous utile et aidez-moi à la porter jusqu'à sa chambre, au lieu de débiter n'importe quoi !

— Oh non, elle pue trop ! lança-t-il spontanément en s'approchant d'elles.

— Je sais, mais ce n'est pas une raison pour la laisser tomber.

— Je ne vous connais même pas et je ne vous dois rien !... Combien ?

— Quoi, vous osez me demander de l'argent pour m'aider ?

— Ce n'est pas moi qui bois comme un trou et qui ne tiens pas l'alcool. Et puis, si vous voulez que les clients la trouvent au petit déjeuner... car à mon avis, elle en a au moins pour une bonne journée à découvrir...

— Comment ?

Emma le regarda, choquée. Il était hors de question qu'on la trouve dans cet état-là. Eugénie était une grande femme d'affaires influente, et si quelqu'un la reconnaissait, ce serait désastreux pour son image...

— D'accord, combien ?

— Au moins cent euros, c'est dur de supporter sa puanteur. En plus, elle est couverte de vomi, il y a des restes du dîner collés dans ses cheveux.

Emma, qui n'y avait pas prêté attention jusque-là, mis à part son odeur répugnante, eut un haut-le-cœur. Elle porta sa main à sa bouche.

— Alors ? Décidez-vous, parce que si vous vomissez aussi, je décampe.

— O.K. pour cent euros. Venez, aidez-moi.

Il attendait l'argent, alors elle n'eut pas d'autre choix que de fouiller dans le sac d'Eugénie, car le sien était resté dans sa chambre. De toute façon, elle n'avait pas cette somme en espèces. Emma fut gênée d'ouvrir le portefeuille d'Eugénie ; c'était comme si elle la volait. Il y avait une grosse liasse de billets et elle prit les cent euros demandés. Elle les lui tendit, de plus en plus mal à

l'aise. Il enleva sa veste et son pull et resta en tee-shirt ; il le tira pour cacher son nez.

— Mais que faites-vous ?

— Vous ne croyez pas que je vais salir mes vêtements, non ? Le tee-shirt finira à la poubelle, en espérant qu'elle ne vomira plus.

À eux deux, ils parvinrent à la monter jusqu'à sa chambre ; elle était à moitié endormie. À deux reprises, Emma faillit la faire tomber mais, fort heureusement, Tommy la rattrapa de justesse. Monter deux étages ne leur avait jamais paru aussi long. Enfin, au bord de l'épuisement, ils portèrent Eugénie jusque dans la baignoire. Il lui lança :

— Bon, à demain, à 11 heures.

— Oui, oui, dit-elle en ouvrant le robinet et en dirigeant la pomme de douche vers le visage d'Eugénie.

26
LE DEPART

Il était presque dix heures quand on frappa à la porte de la chambre d'Eugénie. Elle ouvrit péniblement les yeux. Elle avait la bouche pâteuse et un mal de crâne épouvantable. Elle ne se souvenait pas de grand-chose, à part qu'elle avait rêvé qu'Emma essayait de la noyer. Plus rien. Le trou noir. Elle s'assit au bord du lit en se tenant la tête, se sentant comme dans un brouillard.

— Alors, bien dormi ? demanda Emma en pénétrant dans sa chambre et en ouvrant les rideaux d'un coup sec.

— J'ai un mal de crâne épouvantable, dit-elle en cachant ses yeux dans ses mains.

— Cela ne m'étonne pas, après tout ce que vous avez bu.

— Je n'en ai aucun souvenir.

Emma lui demanda de venir prendre le petit déjeuner avec elle, mais Eugénie voulait juste se recoucher.

— Non, pas question de vous rendormir. Nous partons à 11 h, vous vous rappelez au moins ? Alors préparez vite vos affaires, moi, je descends prendre un café.

Emma la retrouva trois quarts d'heure plus tard dans la même position, couchée dans son lit. Une boîte de cachets pour les maux de tête trônait sur sa table de chevet.

Emma tenait déjà sa valise entre ses mains, mais elle dut rassembler elle-même toutes les affaires d'Eugénie. Jamais elle n'avait touché de si belles étoffes, des vêtements de créateurs. Elle lui mit de côté un pantalon marron et un

chemisier de couleur crème et rempaqueta tout le reste. Puis, elle secoua Eugénie, qui se sentait vraiment mal. Celle-ci enfila sa tenue comme une automate. Elle n'eut même pas la force de se faire un chignon ; elle attacha simplement ses cheveux en queue de cheval, ce qui la rendit plus humaine, d'apparence seulement. Elle était vaseuse et son mal de tête était persistant. Emma prit toutes ses valises et les rassembla au centre de la chambre. Il était presque onze heures et Tommy allait bientôt arriver pour porter leurs bagages, à moins qu'il n'ait changé d'avis. Avant, Emma avait toutefois une chose importante à faire. Elle prit son courage à deux mains et avoua à Eugénie qu'elle avait pris cent euros dans son porte-monnaie, parce qu'elle avait oublié son sac dans sa chambre et qu'elle avait besoin de liquide immédiatement. Emma s'en excusa ; elle avait honte et allait la rembourser au plus vite.

— Vous êtes pauvre au point d'être obligée de me voler ? lança Eugénie sans trop comprendre pourquoi elle lui avait pris cette somme et pourquoi elle le lui disait.

— Ce n'est pas tout à fait cela, mais c'est trop long à expliquer... je le ferai quand vous irez mieux.

— Bon, là, je n'ai pas envie de discuter... mais moi, les voleurs, je les fais jeter en prison d'habitude. Interdiction d'approcher mon sac ! Je ferais bien de vérifier si tout y est !

Eugénie serra son sac contre elle et Emma, pour la première fois, eut envie de pleurer de honte. Jamais personne ne l'avait traitée de voleuse et rabaissée de la sorte. Elle avait fait cela pour l'aider, mais là, elle n'avait plus envie de lui parler.

À onze heures, Tommy frappa à la porte.

— Ah, bonjour Eugénie, on dirait que vous allez mieux qu'hier !

Elle lui lança un regard de travers. De quel droit l'appelait-il par son prénom ? Elle voulait juste partir d'ici, et vite.

— Contentez-vous de descendre nos bagages et de les amener à la voiture.

— Mais bien sûr, dit-il en lui tendant la main.

— Ah oui, c'était combien déjà ?

— Quatre-vingts euros !

Emma savait pertinemment qu'il demandait plus que ce qui était convenu, mais elle ne voulait pas s'en mêler. Les mots « voleuse » et « prison » lui restaient en travers de la gorge. Elle n'avait peut-être pas beaucoup d'argent, mais au moins, elle était honnête et travailleuse.

Pendant qu'elle fouillait dans son sac, Tommy sortit son portable et se plaça à côté d'elle, devant le lit défait. Sans attendre, il fit un selfie avec Eugénie qui lui tendait les billets.

— Mais à quoi jouez-vous, jeune homme ? gronda-t-elle.

— C'est pour voir si mon nouveau portable fonctionne bien, et non, je vous rassure, la photo n'a pas marché, dit-il d'un ton vraiment triste.

On lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

— Allons-y ! dit-il en se tournant vers Emma, avant d'ajouter tout bas :

— Alors, votre copine a apprécié la douche froide ?

Emma le rabroua du regard et il lui sourit, bien content de sa blague, qui n'était pas du goût de la jeune femme.

Emma le suivit jusqu'à la voiture pendant qu'Eugénie, interpellée par la réceptionniste, réglait les trois bouteilles non payées lors du dîner. Elle ne s'en rappelait que vaguement et dut payer la note salée sans rechigner. Avant de partir, l'employée de réception lui tendit un sac avec des sandwiches, boissons et desserts pour le trajet.

En sortant de l'hôtel, Eugénie appela discrètement quelqu'un.

— Allô, dit une voix.

— Oui, c'est moi !

— Que voulez-vous que je fasse pour vous ?

— Faites-moi des recherches sur une certaine Emma Bontie. Je vais l'interroger discrètement et je vous enverrai tout ce que je sais sur elle. Je vais prévenir mon avocat.

27
EN ROUTE

Elles reprirent la route dans une ambiance glaciale.

Emma n'ouvrait pas la bouche, tandis qu'Eugénie tapait sur son ordinateur.

— C'est quoi, le nom du prochain village ? demanda-t-elle gentiment.

Emma lui jeta un regard plein de suspicion.

— La Charité-sur-Loire.

— J'espère qu'il est aussi charmant que celui qu'on a visité.

Emma avait envie de lui balancer qu'elle n'avait rien vu du tout et qu'à part sa tablette et son portable, pas grand-chose ne l'avait intéressée.

— Dites-moi, Emma, faisons un peu connaissance, parlez-moi de vous, je veux tout savoir : où vous êtes née, où vous avez grandi, où vous habitez...

Emma était loin d'être stupide ; elle avait l'impression de passer un entretien d'embauche. Pas une seule question sur ses goûts, sur ce qu'elle aimait. Alors, elle se dit qu'il était temps qu'elle s'amuse un peu elle aussi.

— Je suis née à Toulouse, dit-elle alors que c'était faux, et j'habite près de Perpignan, dans un village du nom de...

Emma retrouva sa gaieté habituelle, en répondant tout ce qui lui passait par la tête. Puis, Eugénie s'excusa et se remit sur son ordinateur.

Au bout de deux heures, Emma se gara sur une place de parking entre une boulangerie et un kiosque à journaux. Eugénie ne voulut pas quitter la voiture et prit un autre cachet, laissant sa conductrice engloutir son sandwich tout en

faisant quelques pas aux alentours.

Emma devait se rendre dans le deuxième village, mais elle n'avait qu'une hâte maintenant : arriver à Paris, rencontrer le notaire et fuir cette mondaine qu'elle ne supportait plus. Pourtant, cette femme avait des failles ; elle savait à présent qu'au fond, elle n'avait pas un cœur de pierre, mais elle était si insupportable au quotidien !

Alors qu'elle regagnait la voiture, elle vit deux personnes d'une vingtaine d'années, qui gloussaient en consultant, sur leur portable, un célèbre réseau social. Une jeune fille lisait à voix haute : « La directrice de la plus grande chaîne hôtelière de luxe du monde se lâche ! » Emma eut un pressentiment ; elle s'éloigna et tapa aussitôt, sur son portable, le nom d'Eugénie. Elle fut choquée de reconnaître la photo que Tommy avait prise dans la chambre d'hôtel, avec comme décor un lit défait, et Eugénie qui lui tendait les billets. Ses cheveux étaient emmêlés et elle avait de gros cernes sous ses yeux clairs. Évidemment, cela prêtait à confusion. Ce garçon aimait l'argent facile et Eugénie venait d'en faire les frais. Il n'avait pas perdu de temps pour alimenter son réseau, car cette photo avait déjà été partagée par des milliers d'abonnés. Elle ne serait pas étonnée que, dès le lendemain, Eugénie fasse la une des journaux à scandale. Après tout, c'était une dirigeante célèbre dans le milieu de l'hôtellerie de luxe.

Emma se demanda comment annoncer cela à cette pète-sec. Elle n'en eut pas besoin car en arrivant à la voiture, à travers la vitre, elle vit Eugénie, blanche comme un linge. Elle avait sa réponse. Elle réfléchit un instant avant de remonter dans l'habitacle, ne sachant pas quoi lui dire. Elle se sentait très mal à l'aise pour elle, comme si elle partageait sa peine bien malgré elle. Si une personne était triste, elle l'était aussi ; si quelqu'un pleurait, elle ne pouvait s'empêcher d'en faire autant. Emma était une hypersensible, et ce n'était pas toujours facile à vivre.

Eugénie avait appris la nouvelle par son avocat, qu'elle avait appelé pendant l'absence d'Emma. Il pensait qu'elle le sollicitait pour attaquer le réseau social et le jeune homme en diffamation. Eugénie faillit se trouver mal en comprenant que la rumeur se répandait comme une traînée de poudre. Elle chercha des informations sur la Toile et constata qu'elle avait reçu des centaines de messages insultants, une déferlante de haine sans précédent.

Eugénie était au plus mal. Elle vit arriver une Emma bien plus hésitante que

d'habitude. Elle croisa son regard compatissant et comprit tout de suite qu'elle était déjà au courant. Eugénie ne supportait pas ce genre de personne, qu'elle qualifiait de faible. Si jamais elle s'amusa à la plaindre, elle prendrait *illico* un taxi pour se rendre à Paris ; le notaire la comprendrait.

Emma se remit au volant sans rien dire, sentant sur elle le regard froid d'Eugénie, comme si elle voulait la pétrifier sur place. Elle reprit la route. Eugénie passa son temps soit à réfléchir, soit à taper furieusement sur son clavier. Elle n'appela personne. Emma pensa qu'elle avait dû couper le son de son téléphone, car elle ne l'entendit pas sonner une seule fois.

Elles arrivèrent dans le village de La Charité-sur-Loire dans l'après-midi. Emma se gara dans le parking de l'hôtel. Eugénie, qui n'avait pas ouvert la bouche de tout le trajet, sortit de la voiture et attrapa elle-même une des trois valises. Elle se tourna vers sa compagne de route :

— Je n'en prends qu'une.

Emma referma le coffre et elles se présentèrent à la réception ; une jeune femme d'une vingtaine d'années les salua.

— Bonjour, deux chambres ont été réservées aux noms d'Eugénie de Coupecourt et d'Emma Bontie.

En entendant le premier nom, elle releva la tête par réflexe, ce qui agaça fortement Eugénie. Celle-ci la fusilla du regard et la jeune fille se replongea aussitôt dans son écran. Tout le monde connaissait maintenant son nom et son visage, à cause de la fameuse photo et de sa légende très croustillante. Elle n'avait jamais été aussi célèbre ; mais cette nouvelle réputation était catastrophique.

La réceptionniste leur tendit une clé à chacune.

— Les deux chambres sont les seules au bout du couloir en face de vous. Le dîner est servi à partir de dix-neuf heures. Bon séjour, Mesdames.

Emma la remercia chaleureusement. Eugénie était déjà dans le couloir. Elle était d'une humeur exécrable et sa migraine lui martelait la tête. Elle s'arrêta devant l'une des chambres, entra, referma sa porte à double tour et s'allongea sur le lit pour faire un long somme. Ce qu'elle vivait actuellement n'était sûrement qu'un cauchemar dont elle allait se réveiller.

Emma ouvrit sa porte et entra dans une petite chambre au décor raffiné, avec un joli bouquet de fleurs qui embaumait la pièce. Elle posa sa valise sur le couvre-lit marron à l'étoffe moelleuse. Elle retira ses vêtements et enfila un pantalon en tissu, un tee-shirt et un pull évasé ainsi que des tennis et un petit blouson en toile fine, et décida de sortir faire un tour. Elle préférait qu'Eugénie digère la nouvelle. En repassant par l'accueil, Emma demanda à la réceptionniste comment rejoindre le cœur du village.

Elle flâna sous le soleil qui était toujours au rendez-vous. Plus qu'une soirée à tenir, et demain, elle serait à Paris ! À cette pensée, elle retrouva sa bonne humeur instantanément. Elle n'avait pas voulu lire la légende accompagnant cette photo. Elle estimait que cela ne la regardait pas et qu'Eugénie, en femme d'affaires puissante, était capable de la faire retirer au plus vite. Elle ne s'inquiétait pas pour elle.

Ce que voulait Emma, c'était revoir son fils !

LES JOURNALISTES

Quand Emma regagna l'hôtel, elle eut une étrange surprise, une de celles qui vous tombait dessus sans l'avoir vue arriver. Il y avait une dizaine de journalistes, le micro à la main, qui semblaient attendre et qui conversaient avec des photographes. Elle avança, surprise, et alors qu'elle passait à côté d'eux, un homme fit un bond vers elle, comme s'il venait de se faire piquer par une abeille.

— Madame Bontie, vous accompagnez Madame Eugénie de Coupecourt, n'est-ce pas ? Avez-vous un commentaire à faire concernant le fait qu'elle paie un gigolo pour se distraire ?

— Comment ? s'écria Emma, c'est faux, les choses ne se sont pas du tout passées comme cela. J'y étais quand il a fait ce selfie.

— Vous voulez dire que vous aussi ? Que vous y étiez toutes les deux ?

— Non... oui... enfin arrêtez, vous m'embrouillez l'esprit.

Emma prit soudainement conscience de ce qui se passait dans la tête des gens et partit en courant dans sa chambre. Elle se rongea les ongles, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années. Elle était horrifiée. Comment pouvaient-ils penser qu'elle était la petite amie de cette femme qui venait de la jeter dans la boue ? Elle qui n'aimait pas faire de vagues... Tout cela parce que sa compagne de voyage achetait tout et tout le monde. Mais comment le jeune homme pouvait-il connaître son nom ? La réceptionniste avait dû le lui donner contre un pot-de-vin. Emma tapa de nouveau le nom d'Eugénie sur son portable. Effectivement, elle était connue et reconnue dans le milieu de l'hôtellerie de luxe. Son compte sur un célèbre réseau social faisait état de 4,8 millions d'abonnés. La jeune femme n'en revenait pas. En parcourant son compte, elle vit de splendides photos d'hôtels dans des endroits magnifiques. Emma était au plus mal ; elle

avait honte. Pourquoi avait-elle répondu à ce journaliste ? Son moral était en berne, il lui tardait d'être à demain pour revoir son fils. Ses yeux s'embuèrent. Il n'y avait que lui pour rallumer la petite étincelle dans ses yeux.

Comme si l'univers avait entendu ses vœux, le téléphone vibra dans sa main : c'était Adonis !

Quand Eugénie émergea de son sommeil, elle se sentait mieux. Elle pensa que la vie avait repris son cours normal. Mais en se penchant à la fenêtre, elle constata avec horreur que des journalistes étaient massés en bas. Elle ne comprit pas tout de suite la raison de leur présence, mais elle se rappela l'article et rabattit d'un coup sec les doubles rideaux pour se cacher. Il fallait qu'elle dise à Emma de ne pas sortir et de se faire toute petite.

Elle frappa à sa porte qui était entrouverte. Elle la vit en train de sangloter et de suffoquer, son portable à ses pieds.

— Oh mon Dieu, Emma, que vous est-il donc arrivé ? Quelqu'un est décédé ?

Emma redressa la tête, se leva comme une furie et hurla :

— Comment avez-vous osé payer ce garçon alors que vous auriez pu porter vos bagages ? Vous êtes une princesse qui se fait servir, et jamais vous ne pensez aux autres !

— Cessez de me parler sur ce ton, je ne suis pas...

— Quoi ? continua Emma, vous êtes sans cœur, vous n'aimez personne, vous achetez tout le monde. À cause de vous, mon fils ne veut plus me parler !

— Je reviendrai quand vous serez calmée !

— Dégagez de ma chambre et de ma vie, cria Emma au bord de la crise de nerfs, des gens comme vous ne devraient pas exister !

Emma voulait lui faire le plus mal possible. Son fils avait assisté en direct à cette interview juste avant d'attaquer son service avec les autres commis. Pour la première fois de sa vie, il avait eu honte de sa mère et le lui avait fait savoir. Surtout, il se sentait trahi, car elle ne lui avait pas parlé de cette escapade alors qu'elle n'avait jamais eu le moindre secret pour lui. Il était blessé et déçu. Emma, anéantie, n'était pas prête à pardonner à Eugénie, même si elle n'en était

pas complètement responsable.

Emma passa la soirée au lit, sans manger ni voir personne. Elle voulait juste rentrer chez elle et n'avait même plus envie de rencontrer ce notaire. Elle venait de perdre l'amour et la confiance de son fils, et peut-être aussi son travail. Cette personne qui lui offrait de l'argent venait-elle de détruire sa vie involontairement ?

Eugénie, choquée, regagna sa chambre. Son téléphone n'arrêtait pas de vibrer. Elle s'était mise dans une situation où personne ne pourrait l'aider. Elle téléphona à son avocat, bien décidée à poursuivre ce jeune homme en diffamation. Son détective privé la rappela ; elle l'avait totalement oublié.

— Madame, je vous envoie par mail ce que j'ai pu recueillir sur cette femme. Tous les renseignements que vous m'avez donnés étaient faux.

— Ah, très bien, vous êtes efficace, ai-je des raisons de me méfier ?

— Vous pouvez lui donner le bon Dieu sans confession, c'est une sainte, cette femme. Bonne continuation, Madame, et vous savez où me trouver !

Il raccrocha. Eugénie n'avait plus de doute sur Emma, mais elle n'avait pas du tout apprécié sa façon de lui parler.

Le téléphone vibra à nouveau. Sa mère ! Elle ne décrocha pas ; pas question de partir dans des explications alambiquées. Puis, ce fut au tour de Maxime. Elle hésita. Il était le seul qui ne trichait pas avec elle. Il avait tenté de l'appeler plusieurs fois, et il insistait. Il aurait pu lui laisser des messages méchants, voire blessants, mais il n'en avait rien fait. Il voulait certainement avoir sa version de l'histoire. Elle prit une profonde respiration et décrocha.

— Enfin, Eugénie, je commençais à m'inquiéter. Comment allez-vous ?

Elle avait envie de lui balancer quelque chose d'acérbe, par exemple, qu'il ne prenait jamais de ses nouvelles d'ordinaire mais seulement de son fils. Cependant, elle se ravisa car il l'avait vouvoyée ; c'était bien la preuve qu'il s'en faisait pour elle.

— Je vais bien, Maxime.

— Je suppose que c'était un coup monté et que quelqu'un vous a tendu un piège ?

— Disons, répondit-elle en voulant être honnête, que je lui ai bien donné cet argent de mon plein gré.

— Mais c'est vrai alors, ce qu'on raconte ?

— Maxime, vous me posez la question ? s'étonna-t-elle.

— À vrai dire, je vous connais bien, Eugénie, et vous avez trop de principes et d'honneur. Jamais la mère de mon fils ne se serait abaissée à de telles pratiques.

Eugénie, pour la première fois depuis bien des années, eut les yeux embués.

— Merci Maxime... je lui ai donné de l'argent pour qu'il porte nos bagages jusqu'à la voiture.

Elle sentit néanmoins que son ex-mari était rassuré.

— Là, je vous reconnais, et je sais que vous dites la vérité ! En plus, ils viennent de l'interroger en direct de la chambre d'hôtel.

— Comment, siffla-t-elle entre ses dents, ce vaurien ne perd rien pour attendre, je vais engager des poursuites pour diffamation, qu'a-t-il encore inventé ?

— Et bien, il a raconté à un journaliste que vous aviez énormément bu et qu'il vous avait ramenée dans votre chambre avec votre copine la rouquine, qu'il avait passé la nuit avec vous deux et que vous l'aviez payé pour ses services. Qu'il était choqué et s'était senti pris au piège. Qu'il avait honte mais voulait que tout le monde sache quelle femme vous étiez !

— Oh non, quel affront, il va me le payer, celui-là, marmonna-t-elle. Et Charles, est-il au courant ?

Maxime venait de retrouver la maman de son fils qu'il avait tant aimée, et non la cheffe d'entreprise froide et calculatrice. Elle se souciait de Charles.

— Eugénie, je lui ai parlé et pour l'instant, je préfère qu'il prenne des cours à la maison jusqu'à ce que tout cela se calme.

— Merci Maxime !

— Je serai toujours là pour vous, Eugénie, malgré nos différends !

Il raccrocha. Elle était émue. Maxime était de son côté et elle lui en était

vraiment reconnaissante. Maintenant, il fallait recoller les morceaux avec Emma et savoir si le jeune homme avait raison en disant qu'il les avait raccompagnées car elle était trop ivre pour monter les escaliers. Il avait sali son honneur ainsi que celui d'Emma, il était temps de réparer cet affront ! On n'entachait pas la réputation d'une femme d'affaires sans en payer les conséquences, et il n'allait pas tarder à le savoir !

29

RÉCONCILIATION

Eugénie frappa de nouveau à la porte d'Emma. Rien. Elle retenta. Pas un bruit. Elle essaya d'ouvrir la porte mais elle était fermée à clé. Elle croisa une femme de ménage avec son chariot.

— Madame, mon amie s'est endormie. Nous devons nous rendre au restaurant, pourriez-vous m'ouvrir avec votre pass ?

La jeune femme sortit de sa poche une clé et, sans un mot, l'introduisit dans la serrure.

Eugénie entra et aperçut Emma, immobile sur le lit, la tête dans son oreiller.

— Emma, dit-elle en la secouant doucement, j'aimerais vous parler.

— Allez-vous-en ! Prenez un taxi !

Eugénie insista.

— Madame Emma Bontie, il faut qu'on parle. Vous pouvez dire ce que vous voulez, je ne partirai que lorsque j'aurai les réponses à mes questions.

Emma redressa la tête. Ses yeux étaient tuméfiés ; elle avait dû pleurer pendant des heures. Eugénie ressentit de la tristesse, elle qui ne s'apitoyait jamais sur les gens.

— Tiens, vous vous souvenez de mon nom de famille ? C'est un exploit !

— Dites-moi, Emma, j'étais ivre au point de demander à ce gamin de me raccompagner dans ma chambre ?

Emma s'assit en tailleur ; elle allait en prendre plein son grade.

— Je ne sais pas, à vous de voir. Vous avez ingurgité presque deux bouteilles de champagne, avec mon aide évidemment, et une de vin rouge. C'est dans vos habitudes ?

Eugénie la regarda avec étonnement.

— Vous êtes sûre ? Tant que cela ? Je n'en ai gardé aucun souvenir.

Emma se fit alors un malin plaisir de tout lui raconter.

— Oui, vous étiez ivre. Après le repas, j'ai dû vous suivre jusqu'au pont, où vous avez proposé à de jeunes garçons de leur offrir à boire.

— Comment ? dit Eugénie, affolée.

— Tranquillisez-vous, nous n'y sommes pas allées.

Eugénie reprit sa respiration et Emma enfonça le clou :

— En fait, vous avez vomi et ils sont partis, dégoûtés.

Son visage se décomposa et Emma se sentit un peu mieux.

— Et puis, des passants nous ont insultées, et dans le hall de l'hôtel, j'ai croisé Tommy. Il m'a aidée à vous porter dans votre chambre, car je n'y arrivais pas toute seule.

— Je suppose que les cent euros que vous avez pris dans mon portefeuille, c'était pour lui ?

— Oui, dit simplement Emma.

Eugénie fit les cent pas dans la chambre. Elle ne s'excusa pas d'avoir à tort traité Emma de voleuse. Elle resta un moment sans dire un mot ; des petites rides striaient son front. Emma la regarda marcher de droite à gauche, comme dans un match de tennis. Eugénie s'arrêta net et lui dit d'un ton sournois :

— Cela vous dirait, une petite conférence de presse improvisée ?

— C'est-à-dire ? fit Emma, tellement anxieuse que des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

Eugénie retrouva son tempérament de battante et ordonna :

— Faites-vous belle, il est temps de parler à ces fichus journalistes. Je reviens

vous chercher dans vingt minutes, alors bougez-vous !

Elle regarda l'heure ; il était presque neuf heures et personne n'était venu les chercher pour dîner.

Eugénie revêtit une robe vaporeuse gris perle de Nina Ricci, remit en place son chignon et retoucha légèrement son maquillage. Elle se para d'un somptueux collier en or blanc, assorti à ses boucles d'oreilles, passa à son poignet sa montre Cartier, enfila ses chaussures à talons aiguilles et s'engagea dans le hall de l'hôtel. Sur la droite, il y avait encore quelques journalistes qui faisaient le pied de grue. Elle sortit dans la rue et leur décrocha son plus beau sourire, sous une pluie de photos.

— Madame de Coupecourt, est-il vrai que vous payez des jeunes pour vous divertir dans des hôtels de campagne, bien cachés à l'abri des regards, avec votre compagne rousse ?

— Messieurs, Messieurs, voyons, il ne faut pas tout prendre pour argent comptant. Rejoignez-nous dans la salle de restaurant, il fait un froid de canard ce soir. Je vous raconte tout, promis !

Les journalistes levèrent aussitôt le camp et Eugénie eut juste le temps de dire à Emma de la rejoindre. Elle joua, comme à son habitude, à la grande dame et se présenta devant le maître d'hôtel en exigeant un endroit tranquille pour papoter avec ses soi-disant amis les journalistes.

Les clients qui étaient déjà à table s'arrêtèrent de manger pour ne pas en perdre une miette. La directrice d'une grande chaîne d'hôtels de luxe allait faire un discours en direct et passer à la télé.

Un couple arrêta le serveur au passage.

— On ne pourrait pas avoir une table plus près ? On ne va rien entendre. C'est Madame Eugénie de Coupecourt, quand même !

Il leur répondit calmement :

— Je suis sûr que vous pourrez la suivre en live sur votre Smartphone, Monsieur.

Ils le remercièrent et se penchèrent tous les deux sur leur portable, aussitôt imités par d'autres couples.

Eugénie était au centre de toutes les attentions, non seulement dans le restaurant, mais aussi dans beaucoup de foyers. Elle avait toujours aimé qu'on la regarde, qu'on l'admire. Sa famille était prestigieuse, et il était hors de question que son nom soit traîné ainsi dans la boue.

— Prenez place, Messieurs, je vous offre à boire, dit-elle en appelant le serveur. Pour moi, ce sera de l'eau pétillante.

Les journalistes étaient ravis ; elle venait de les mettre dans sa poche. Elle se montra adorable, plaisanta avec eux et retourna la situation en sa faveur en quelques minutes. Elle fit passer le jeune Tommy pour un maître chanteur qui en voulait à sa fortune.

Emma arriva, très intimidée, dix minutes plus tard. Elle se fraya un chemin au milieu de la horde de journalistes et de curieux qui s'étaient invités au spectacle.

— Venez, ma chère Emma. Messieurs, je vous présente une merveilleuse amie et mon ange gardien. Et non, au risque de vous décevoir, je préfère la gent masculine.

Tout le monde était hilare. Emma fut émue par tous ses compliments. Elle n'était peut-être pas sincère, mais indéniablement, elle venait de se rattraper. Ce qui fit le plus plaisir à Emma, c'est qu'à la fin de l'interview, son fils lui envoya un SMS : « Excuse-moi, maman, je t'aime. »

EN ROUTE POUR PARIS

Après ce petit événement, Eugénie changea d'attitude avec Emma. Elles avaient repris la route pour arriver tôt à Boulogne-Billancourt. Elle lui parla normalement et, surtout, remisa dans son sac sa précieuse tablette et son portable. Pour la première fois, elle s'intéressa à ses goûts, à ses opinions. Emma, au début réticente, sentit vraiment qu'Eugénie était prête à changer. La jeune femme se mit à lui parler sans réserve, mais sa conversation était seulement centrée sur l'homme de sa vie, son fils.

Eugénie ne la méprisait plus en raison de son appartenance à la classe moyenne inférieure. Jusqu'à présent, elle pensait que les gens qui n'avaient pas fait de grandes études n'avaient rien à dire. Toutes ses connaissances, de près ou de loin, faisaient partie du gratin, d'un cercle très fermé. Avant de s'adresser à quelqu'un, elle devait connaître tout son CV. Les gens comme Emma n'étaient destinés qu'à servir les autres, car tel était le sort du « petit peuple ». Sa vision de la société était simple : il y avait deux clans opposés, qu'un voile invisible empêchait de se côtoyer. Mais depuis leur fâcheuse mésaventure, elle avait évolué sur ce point. Elle portait un tout autre regard sur le monde qui l'entourait...

Emma arriva rue Heinrich, comme l'indiquait son GPS. Elle se gara devant l'EHPAD¹ Saint-Benoît, qui donnait sur la route. Il était dix heures vingt quand elle regarda l'heure sur son portable. Cinq minutes plus tard, un taxi arriva et se gara à côté d'elles.

— Vous êtes Madame de Coupecourt ? Ah oui, c'est bien vous, je vous reconnais. Je vous ai vue hier à la télé !

Elle ne lui répondit pas, faisant semblant de n'avoir rien entendu. Le

chauffeur, d'une humeur joyeuse, ne s'en offusqua pas. Il sifflota en ouvrant son coffre, attrapa tous les bagages et, avant qu'elles prennent place, se tourna à nouveau vers Eugénie.

— Dites, Madame, vous êtes d'accord pour faire un selfie ? Ce n'est pas tous les jours qu'une femme aussi célèbre que vous monte dans ma voiture. Cela alimenterait mon compte.

Emma sourit. Eugénie était la maîtresse absolue de son image ; il allait en prendre pour son grade, cet innocent.

— Comment ? dit Eugénie avec hauteur, je ne suis pas une bête de foire. Contentez-vous de nous emmener à bon port !

Le chauffeur ne dit rien, mais il n'était pas content. Pour qui se prenait cette pimêche pour refuser une simple photo ?

Après un trajet silencieux, il se gara rue de la Boétie, devant la plaque portant le nom du notaire. Il ne descendit pas pour leur ouvrir la portière et leur lança, toujours vexé par l'attitude d'Eugénie :

— Le coffre est ouvert.

Elle allait lui balancer une réplique cinglante, mais Emma lui fit « non » de la tête. Finalement, elle se ravisa, se montrant plus intelligente que lui.

— Je vous souhaite une très belle journée, lui dit-elle d'un ton narquois.

Emma sortit la première et attrapa tous les bagages qu'elle posa sur le trottoir. Puis, elles se dirigèrent vers la porte en bois vert et appuyèrent sur l'interphone.

C'était la fin de leur aventure. À l'issue de ce rendez-vous, chacune allait retrouver sa vie d'avant, vaquer à ses occupations.

Eugénie allait s'envoler vers une île paradisiaque afin d'inaugurer son hôtel. Finalement, elle était assez fière d'elle, car après ce déballage médiatique en direct de l'hôtel, son compte avait explosé. Elle avait reçu des centaines de messages de soutien, car les gens avaient compris qu'on l'avait piégée pour de l'argent. Elle s'était montrée si charmante durant l'interview que le public l'avait trouvée humaine et accessible. Elle avait redoré son blason. Elle ne regrettait donc pas le moins du monde ce coup médiatique bien involontaire. Elle s'était aussi rapprochée d'Emma, de son ex-mari et même de sa mère, qui l'avait

félicitée pour cette extraordinaire publicité, pensant qu'elle avait tout organisé. Elle était un peu vexée quand même que sa fille ne l'ait pas mise au préalable dans la confidence.

Emma avait hâte d'en finir, de recevoir l'argent et de retrouver son fils, qui travaillait à quelques kilomètres du bureau du notaire. Elle avait envie de courir pour prendre le métro. Son prochain retour dans sa maison vide la déprimait déjà. Elle aurait préféré habiter près de lui, mais les loyers en Île-de-France étaient inabordables, et la mer lui manquerait trop. Pour contrer la solitude, elle se dit que peut-être, elle pourrait revoir Eugénie et rencontrer son fils, même si elle n'avait que peu d'espoir à ce sujet. On ne mélangeait pas les torchons et les serviettes. Elle n'oserait jamais le lui demander. Leurs routes se sépareraient certainement après le rendez-vous, et Eugénie l'oublierait aussitôt.

Emma entendit le clic de déverrouillage et poussa l'énorme porte en bois. Elles cherchèrent à l'entrée, près des boîtes aux lettres, une indication pour se rendre dans le bureau du notaire.

Une porte s'ouvrit et une dame, probablement la gardienne de l'immeuble, sortit de sa loge.

— C'est pour quoi ?

— Nous cherchons Maître Arnaud, dit Emma aussitôt.

Eugénie sentit sur elle le regard insistant et curieux de la concierge, et elle eut très envie de la remettre à sa place. Les réactions du « petit peuple » commençaient sérieusement à l'agacer. La prochaine fois, elle porterait une perruque et des lunettes de soleil !

— Au fond de la cour, porte de droite, vous verrez sa plaque, répondit la gardienne avec un accent prononcé.

— Merci, dit Emma.

Elle frappa à la porte et pénétra dans le hall de l'étude notariale. Il y avait une horloge suspendue au-dessus du bureau de la secrétaire, qui releva la tête. Elles étaient pile à l'heure. C'était une première pour Eugénie comme pour Emma qui, pour sa part, arrivait toujours un quart d'heure à l'avance lors de chaque rendez-vous.

— Mesdames, dit la secrétaire en se levant, je suis Agnès. Vous avez fait bon voyage ? Vous désirez quelque chose à boire ? Café, thé ?

— Non merci, mais c'est gentil, répondit poliment Emma.

Eugénie fit « non » de la tête et s'installa sur une chaise sans en demander la permission.

— Très bien, Mesdames, dans ce cas, je vais prévenir Maître Arnaud, il vous attend.

31
LA LETTRE

— Prenez place, Mesdames, dit Maître Arnaud, je sais que cette histoire est un peu rocambolesque, mais je vous remercie d’avoir joué le jeu. La personne qui vous a légué de l’argent, je l’ai reçue dans mon cabinet il y a un mois de cela. Elle m’a laissé une lettre avec des consignes. Je vais vous la lire et vous en remettrai une copie.

— « *Mesdames Eugénie et Emma,*

Je m’appelle Marguerite, mon nom ne vous dira rien car nous ne nous connaissons pas. Je vais aller à l’essentiel car je vais mourir dans quelques semaines. J’ai pris la décision de partager ce qu’il reste de ma fortune avec dix personnes qui, à un moment donné de ma vie, m’ont aidée spontanément, avec gentillesse et bienveillance, sans rien attendre en retour. Il faut dire que je suis devenue rentière par mon mariage avec un riche industriel, mais ma vie n’a pas toujours été rose. J’ai connu la misère et les privations en étant plus jeune. Je n’ai pas eu la chance d’avoir un enfant, du moins, il est mort-né. »

Le notaire regarda Emma ; des larmes coulaient le long de ses joues.

— Vous voulez faire une pause, Madame ?

— Non, de toute façon, c’est dans ma nature, je suis trop sensible.

Eugénie ne dit rien mais prit dans son sac un mouchoir en tissu brodé avec ses initiales, qu’elle lui tendit.

— Je reprends... « *Je vais vous raconter une petite histoire. J’avais à peine dix-huit ans quand je suis tombée enceinte de l’amour de ma vie. Il était tout pour moi. J’étais si heureuse ; j’allais pouvoir vivre avec lui, et mes parents ne*

pourraient pas m'en empêcher, ni personne d'ailleurs, car pour moi, l'amour était plus fort que tout. J'étais si jeune et naïve. Le père de mon enfant, qui était marié, n'en voulait pas et il a exigé que j'avorte. »

Emma n'arrêtait pas de renifler et de verser des larmes de crocodile. Eugénie s'impatientait en lui faisant les gros yeux.

— *« J'avais trop de peine et ma vie n'avait plus aucun sens. Alors un soir, tard, j'ai enjambé un pont pour en finir. »*

— Oh non, c'est affreux ! lança spontanément Emma.

— *« J'étais sur le point de me jeter dans le vide quand j'ai entendu les pas d'une personne qui venait vers moi en me criant de ne pas le faire. Il m'a tirée de force vers l'arrière et est resté à me parler durant des heures. Il a réussi à me convaincre de ne pas commettre l'irréparable, et je l'ai suivi dans son minuscule appartement. Il m'a surveillée toute la nuit, de peur que je réitère mon geste. Cet homme, c'était mon ange gardien. Il est resté avec moi cinq jours durant, et il a perdu son travail. Il m'a sauvé la vie et, grâce à lui, j'ai eu la force de me confier à mes parents. J'ai eu cet enfant que j'aimais, mais malheureusement, il est mort à la naissance. Je n'ai jamais pu remercier ce bienfaiteur à sa juste valeur, mais je me suis rappelé qu'il avait deux filles. Il m'avait lui aussi raconté son passé. Toute sa vie, il avait été malheureux car il n'avait pas pu profiter de ses enfants. Pour son aînée, ce sont les parents de la mère qui lui ont intenté un procès avec interdiction de l'approcher, et pour la cadette, la mère s'était volatilisée dans la nature, et il ne sut jamais ce qu'elle était devenue. »*

Les deux femmes blémirent en même temps et se regardèrent. C'était de leur père qu'il s'agissait. Cette dame, Marguerite, voulait leur léguer son argent en récompense de l'attitude humaine et désintéressée de leur père. Elles étaient donc demi-sœurs.

— *« Pour en revenir à votre père, car il s'agit bien de lui, vous l'aurez compris, j'ai fait de longues recherches. Vous vous êtes certainement demandé pourquoi je vous ai fait partir ensemble et pourquoi je vous ai fait vous arrêter à plusieurs endroits. À Toulouse, car il était né à l'hôpital Purpan. À Aubusson, vous avez certainement traversé le pont de la Terrade, où j'ai failli sauter et où j'ai fait sa connaissance. Il habitait à deux pas de là, dans le vieux quartier, mais l'endroit a été démoli depuis. Et dans le petit village de La Charité-sur-Loire, vous avez certainement dîné et dormi dans la pension de famille que tenaient ses*

parents. Exactement à l'endroit où il a grandi. Par ce voyage, je voulais vous faire partager des bribes de sa vie, de votre histoire ! »

Emma pleurait toujours. Non seulement elle venait d'apprendre que son père l'avait toujours aimée, que c'était un homme exceptionnel dont elle pouvait être fière, mais en plus, elle avait hérité d'une sœur, même si toutes deux étaient très différentes.

Eugénie encaissa la nouvelle avec amertume. Ses grands-parents l'avaient donc empêchée de connaître son père. Peut-être que sa mère en avait tellement souffert qu'elle était devenue malheureuse. Il fallait qu'elle lui parle sans attendre. À chaque fois qu'elle lui avait demandé des explications, elle avait répondu vaguement. Pourtant, elle avait engagé le meilleur détective privé pour le retrouver, mais il n'avait abouti à rien de concret. En y réfléchissant bien à présent, il travaillait aussi pour sa mère ; elle comprenait pourquoi il n'avait « rien trouvé ». Que de mystères autour de ce père inconnu ! Elle venait également d'hériter d'une sœur, mais elle avait du mal à se faire à cette idée, car elle était trop différente d'elle. Eugénie sentait que quelque chose clochait !

Quant à Emma, elle était bien trop chamboulée pour ajouter quoi que ce soit.

32
L'HÉRITAGE

Le notaire s'arrêta de lire pour tendre une boîte de mouchoirs à Emma. Elle était décomposée !

— Il ne reste que deux phrases, Mesdames. Donc, je reprends... « *Pour le remercier, je vous lègue à chacune la somme de cinq cent mille euros. Faites-en bon usage et, une dernière chose, soyez fières de votre père !* »

Emma n'arrivait plus à contrôler ses sanglots ni à décrocher un seul mot.

— Voilà, cette dame est décédée il y a deux semaines. Je voulais vous dire que cette somme était initialement destinée à votre père et...

— Le pauvre, il n'en a pas profité !

Emma était triste ; l'argent ne pourrait jamais remplacer son père. Elle venait d'apprendre son existence et sa mort en même temps.

— Il n'en veut pas, surtout ! répondit-il au présent.

— Mais alors, cela veut dire que... ?

— Qu'il est vivant, oui !

Emma sentit son cœur exploser. Son père était vivant ! Cela voulait dire qu'elle allait pouvoir le rencontrer, le connaître enfin. Elle n'était plus orpheline.

Eugénie eut un choc. Elle avait passé sa vie sans homme dans son entourage. Avait-elle envie de le connaître ? Elle se posait des questions. Emma demanda :

— Et mon... euh... notre père, il est où ?

— Il est à l'EHPAD de Boulogne-Billancourt.

— Là où nous avons pris un taxi ?

— Oui, exactement là !

— Je veux le voir, le connaître ! ordonna Emma.

— Oui, mais avant, je dois vous prévenir que votre père a la maladie d'Alzheimer, c'est pourquoi, son médecin a demandé son placement en EHPAD. Je l'ai rencontré il y a quelques mois, pendant l'un de ses moments de lucidité, avec Madame Marguerite et en présence de son médecin, qui servait de témoin. Il a refusé cet argent, disant qu'il n'en avait jamais eu et qu'à la fin de sa vie, la seule chose qu'il voulait, c'était qu'elle retrouve ses filles pour le leur donner. Et c'est ce qui s'est passé, car cette dame si digne n'avait qu'une parole. Madame Marguerite a embauché un détective privé pour vous retrouver, et j'ai pu ensuite établir son testament. Et le plus surprenant dans cette histoire, c'est qu'elle avait un cancer incurable et qu'elle a tenu le coup jusqu'à ce que tous les papiers soient en ordre. Elle est morte soulagée, deux jours après !

Emma ne pleurait plus ; elle n'avait plus de larmes. Elle était trop bouleversée par toutes ces révélations. Il lui faudrait du temps pour les encaisser. Ce qu'elle avait surtout retenu, c'est qu'elle avait un père qui était toujours en vie ; malade, mais en vie. Elle pourrait enfin mettre un visage sur un nom. Son père, cet inconnu, était un héros avec un cœur gros comme le monde. Une question la taraudait toutefois : pourquoi sa grand-mère lui avait-elle toujours dit que son père s'était sauvé quand il avait appris que sa mère portait le fruit de leurs amours ? Elle ne le saurait jamais, car toute sa famille était morte avec ce secret. Mais au moins, elle était maintenant certaine qu'il l'avait aimée. Si elle s'était toujours sentie mal dans sa peau, c'est parce qu'elle pensait que son père n'avait pas voulu d'elle. Emma savait dorénavant que c'était faux, une méprise de plus. Les secrets de famille blessent toujours et peuvent détruire la vie des gens. Elle aurait préféré savoir la vérité plutôt que de souffrir injustement. Les enfants payent toujours les actes de leurs parents.

Eugénie venait de découvrir en son père un homme altruiste, mais elle ne le comprenait pas. Comment avait-il pu refuser cet argent qu'on lui offrait alors qu'il ne possédait rien ? C'était impensable. Comment vivre sans argent, en se privant, en restant dans la pauvreté ? Il aurait pu aussi l'accepter et choisir une maison de retraite de luxe, pour finir sa vie en étant chouchouté. À en croire cette Marguerite, son père faisait partie des gens modestes, sans ambition, sans volonté de s'en sortir. Elle ne comprenait pas comment sa mère avait pu tomber amoureuse d'un tel homme. Elle aurait une petite conversation avec elle en rentrant. Il ne lui ressemblait pas, mais elle retrouvait en lui des traits de la personnalité d'Emma, qui était quelque'un de désintéressé et d'humain avant tout. Eugénie se demandait s'il était vraiment son géniteur, car ils étaient le jour et la

nuit. Pour l'instant, elle devait cacher soigneusement ses états d'âme à sa soi-disant demi-sœur.

— Vous avez des questions ? demanda soudainement le notaire pour rompre le silence qui devenait pesant.

Avant qu'elles ne se remettent totalement de leurs émotions, il leur fit signer des papiers et les laissa ensuite continuer leur petite vie, qui venait quelque peu d'être chamboulée.

Emma sortit la première. Elle ne savait pas comment réagir face à Eugénie. Elle lui demanda simplement :

— Vous savez où se trouve le métro le plus proche pour me rendre à la tour Eiffel ?

— Aucune idée, je ne prends jamais les transports en commun.

— Tant pis, je me débrouillerai. Je vous dis au revoir, Eugénie, ajouta-t-elle, encore sous le choc de cette révélation. Je suis contente de vous avoir rencontrée, et bonne inauguration pour votre palace aux Maldives.

Eugénie la regarda quelques secondes avant de réagir. Elle avait envie de filer à Orly pour prendre le premier vol, mais d'un autre côté, elle avait apprécié la compagnie de cette femme qui ne ressemblait en rien à ses amis. Avec elle, Eugénie avait l'impression d'être un peu plus humaine, de ne pas être obligée de faire semblant, d'être dans le paraître.

— Dites, Emma, on pourrait partager un taxi ? dit Eugénie.

— Oui, pourquoi pas, répondit Emma avec un sourire qui illumina son visage aux traits tirés.

— En fait, j'ai un petit deux-pièces dans le 16^e arrondissement, qui me sert de pied-à-terre quand je viens une fois par mois pour mes affaires. C'est sans prétention, il n'est pas très grand, mais si le cœur vous en dit, on pourrait aller se reposer un peu ?

— Oui, génial, dit Emma qui se retint de la prendre dans ses bras. Je pourrai y laisser mes bagages le temps de rendre visite à mon fils ?

— Mais bien sûr ! Eugénie lui sourit sincèrement pour la première fois.

Celle-ci héla de la main le premier taxi qui se présenta et donna l'adresse au chauffeur.

Dans la voiture, Emma ne put s'empêcher de poser la question qui la tourmentait :

— Eugénie, vous pensez que vous irez lui rendre visite à l'EHPAD ?

Elle n'osa pas prononcer le mot « père ». C'était bien trop tôt !

— Chaque chose en son temps, répondit Eugénie pour clore la conversation.

Emma comprit le message et se tut. Elle n'avait jamais vu Paris et elle profita du trajet pour admirer la ville. Il lui tardait d'être à ce soir pour attendre son fils au pied de la Dame de fer. Elle espérait qu'il serait heureux de la retrouver !

Elles arrivèrent avenue Victor Hugo, devant un immeuble en pierres de taille, cossu et très chic. Eugénie tapa le digicode et elles montèrent au deuxième étage... avec ascenseur cette fois !

BELLE TENUE EXIGÉE

L'appartement était clair, soigné et très bien rangé. Aucune poussière n'était visible. Emma se douta que quelqu'un devait venir régulièrement faire le ménage.

— Faites comme chez vous, Emma, avez-vous faim ?

— Oui, un peu, merci.

— Très bien, j'appelle mon traiteur ; repas chinois, cela vous convient ?

— Oui, oui, très bien.

Pendant qu'Eugénie passait la commande, Emma regarda par la fenêtre. Elle qui était habituée à la campagne avait sous les yeux un ballet incessant de voitures et de passants qui s'activaient, comme s'ils étaient tous pressés.

Eugénie s'était installée à son bureau, au fond de la pièce, et tapait sur son clavier. La femme d'affaires en elle était de retour, même si elle ne la quittait jamais vraiment.

La sonnerie retentit et Emma ouvrit la porte à un serveur. Il tendit la main pour sa course et elle se dirigea vers son sac par automatisme. Eugénie se leva et attrapa des billets qu'elle avait visiblement déjà préparés.

— Laissez, Emma, c'est moi qui invite.

Eugénie régla la commande en disant au serveur de garder la monnaie.

Elles s'installèrent sur des fauteuils, face à une table en verre aux pieds et aux rebords sculptés. Eugénie déboucha une bonne bouteille de vin rosé.

Emma se régala d'une salade de crevettes et de nouilles chinoises avec du canard laqué.

— Bon, dit Eugénie sérieusement, je vous propose de passer la soirée ensemble avant que je reparte demain, car j'ai une réunion très importante. J'ai trouvé un vol à 14 heures.

— Ah, c'est gentil, mais j'aimerais alors vous inviter.

— Je ne voudrais pas vous paraître impolie, mais c'est moi qui vous ai proposé de rester, donc, c'est moi qui régale, dit-elle sèchement.

Emma rougit. Elle lui avait répondu, une fois de plus, sans aucun tact ni diplomatie.

— J'aimerais vous emmener dîner dans un restaurant dont le chef est un de mes grands amis. J'ai essayé de le débaucher à plusieurs reprises pour qu'il vienne travailler dans un de mes palaces, mais rien à faire. Alors, je me contente de goûter à sa délicieuse cuisine quand je viens à Paris. Mais, il y a un petit hic !

— Comment ?

— Je ne voudrais pas vous froisser encore une fois, mais... comment dire ? Vos tenues...

— Vous voulez dire que mes vêtements sont moches ?

— Je n'irai pas jusque-là. Vous avez votre style bien à vous, très coloré, mais je ne suis pas sûre que cela convienne dans ce type d'établissement. Je miserais plus sur quelque chose de sobre.

Emma la regarda sans comprendre.

— Je voulais savoir si vous accepteriez que je vous offre une toilette.

— Mais enfin, je peux me l'acheter moi-même !

— Je m'habille avenue Montaigne et, sans vouloir vous offenser, vous n'avez pas encore les moyens de vous offrir des robes de couturier.

Emma s'emporta.

— Quand je pourrai me les offrir... jamais je ne porterai ce genre de robe car ce n'est pas moi. Je ne suis pas un clown que l'on déguise. Si vous avez honte,

ne sortez pas avec moi. Est-ce que c'est clair ?

— Oui... oui, mais faites-moi plaisir, je souhaite vous offrir une jolie tenue que vous choisirez, d'accord ? Dans l'avenue, il y a une petite boutique à quelques mètres, cela vous conviendrait-il ?

Emma la regarda de travers, ne sachant quoi penser.

— D'accord, mais je choisis !

Eugénie se leva de son fauteuil et lui dit :

— Comme vous voulez... allons-y !

Emma ne put s'empêcher de ramasser les emballages vides sur la table basse et de les jeter dans la poubelle pendant qu'Eugénie se préparait.

Elle la suivit jusqu'à la boutique, et elle fut surprise en passant la porte. Elle était pratiquement vide, avec des miroirs partout. Les vêtements étaient rassemblés sur deux pans de murs, avec beaucoup d'espace entre eux. Au milieu, il y avait un grand sofa beige et deux fauteuils. Elle n'aimait pas ce genre d'endroit, trop guindé pour elle. Elle se demanda quel plaisir on pouvait ressentir si l'on ne touchait pas les vêtements.

— Mesdames, dit une vendeuse à l'allure sophistiquée, vêtue d'un tailleur rose pâle, avec un long collier de perles fines et nacrées qui descendait sur son bustier. Puis-je vous aider ?

Elle arborait un sourire tout à fait commercial.

— Nous avons un dîner ce soir, et je souhaite une robe de cocktail pour mon amie, sobre et chic.

La vendeuse se précipita sur l'un des deux portants et saisit sans hésiter trois robes noires. Emma fit la moue, car elle avait horreur du noir.

— Très jolies, dit Eugénie qui se comportait comme la patronne. Emma, passez ces trois robes, et je vous laisse ensuite choisir.

Eugénie avait une conception toute personnelle de cette expression. Au fond, Emma n'avait pas vraiment son mot à dire. Elle jeta un coup d'œil aux étiquettes et faillit tomber à la renverse. Le prix correspondait à un mois de son salaire. Elle voulut refuser ce cadeau, mais Eugénie rappela la vendeuse.

— Pendant que mon amie se change, pouvez-vous rajouter une étole en soie, une pochette et des chaussures assorties ?

Eugénie poussa Emma dans la cabine d’essayage en donnant des ordres à la vendeuse, comme à son habitude. Elle décida d’acheter la tenue proposée.

Emma se contempla dans la glace. Elle ne put s’empêcher d’avoir la larme à l’œil. Elle était très élégante en noir, avec cette robe longue au corsage serré, brodée de perles et à la taille ajustée. Elle était méconnaissable. Ses cheveux roux n’en ressortaient que mieux.

Eugénie tira le rideau sans lui demander la permission.

— Et bien, voilà une femme du monde. Allons, dépêchez-vous, ma coiffeuse arrive dans quinze minutes. Ce soir, vous serez une vraie Parisienne pour aller dîner.

— Merci Eugénie, mais pourquoi faites-vous tout cela ? dit Emma, très émue.

— Pour ne pas avoir honte quand je sors avec vous, on vous prend pour ma domestique !

— Non, Eugénie, la vraie raison ?

— C’est en partie vrai... je vous emmène dans un restaurant gastronomique étoilé, et il faut être chic.

— Et... puis-je au moins savoir où nous allons ?

— Au *Jules Vernes*, il paraît qu’ils y forment de grands cuisiniers !

34
RETRouvailles

Depuis qu'elle savait qu'elle allait manger au restaurant où travaillait son fils, Emma sautillait partout comme un enfant. Elle était heureuse. Elle ressemblait à une princesse avec sa belle robe, sa coiffure et son maquillage, qui l'avaient transformée. Elle était nerveuse et regardait sans arrêt son portable, comptant les minutes avec impatience. Eugénie avait mis beaucoup trop de temps, selon elle, pour se préparer. Elle l'aurait bien volontiers poussée vers la sortie.

Eugénie avait réservé une table pour vingt heures avec le meilleur emplacement possible : une vue sur le Trocadéro. Elles avaient pris un taxi, qui les avait déposées au pied de la tour Eiffel. Emma était impressionnée et produisait sans cesse des onomatopées.

— Un peu de tenue, voyons, Emma, on croirait une provinciale qui débarque à Paris.

— Mais je le suis, et j'en suis fière. J'ai bien le droit de m'émerveiller devant cette magnifique tour Eiffel.

Eugénie soupira et la devança. Un homme les accueillit et elles prirent l'ascenseur réservé au restaurant.

Un maître d'hôtel guindé s'avança vers elles.

— Madame de Coupecourt, quel plaisir de vous revoir. Je vous ai réservé votre table préférée. Veuillez me suivre, Mesdames.

— Merci Robert, c'est parfait, comme toujours, dit-elle en glissant discrètement un billet dans sa main gantée.

L'endroit était époustouflant. Emma se sentit toute petite, très impressionnée. Elles traversèrent deux pièces avant d'être installées à une table avec une vue imprenable sur le Trocadéro illuminé et la Seine qui scintillait. La jeune femme admira le cadre raffiné et chic, avec un décor graphique aux teintes argentées, qui reprenait bien les tons de la Dame de fer.

Emma regarda la carte ; aucun prix n'était affiché.

— Emma, vous me laissez choisir pour vous ?

— Oui, Eugénie, vous avez plus l'habitude que moi.

— Très bien.

Un serveur arriva avec des coupes de champagne, suivi par le maître d'hôtel.

— Vous désirez commander ?

— Oui, comme d'habitude, Dorian, nous prendrons le menu dégustation, sept plats, avec un Château-Margaux.

— Très bien, je vous apporte tout cela rapidement.

— Mais, s'étonna Emma, vous connaissez tout le personnel ?

— Oui, pratiquement, il faut dire que je suis une bonne cliente qui laisse de très gros pourboires. Mais surtout, dans ce milieu, tout le monde se côtoie. Quand vous aurez goûté à la langouste préparée en ravioli à la crème fumée, vous m'en direz des nouvelles.

Emma n'avait jamais dégusté de plats aussi goûteux et si bien présentés. Pour elle, c'était son fils qui avait tout fait. Alors qu'elles attendaient le soufflé au chocolat pour le dessert, le chef, avec son col tricolore de MOF², vint les saluer. Il baisa leurs mains comme un gentleman. Emma n'en revenait pas.

— Alors, Mesdames, est-ce que le dîner vous a plu ?

— Mon cher Paul, c'était exquis, comme à chaque fois, dit Eugénie en minaudant.

— Oui, très bon, répondit spontanément Emma, excellent !

— Dites, mon cher ami, pourriez-vous faire appeler Adonis, c'est l'un de vos

cuisiniers.

— Vous connaissez Adonis ? s'étonna-t-il.

Emma sentit son cœur s'accélérer ; elle allait revoir son fils.

— Oui, c'est une connaissance, répondit-elle vaguement.

— Très bien, je vais saluer les autres clients et je le fais appeler.

— Merci, très cher !

Le chef dit un mot au maître d'hôtel et continua sa tournée des tables.

Emma s'essuya plusieurs fois à sa serviette, car ses mains étaient moites.

— Vous croyez qu'il va être content de me voir ? dit-elle, hésitante.

— Arrêtez vos sornettes et reprenez-vous ! Vous m'avez bassinée avec votre fils pendant tout le trajet, je le connais sur le bout des doigts, alors savourez ce moment !

Emma le vit arriver sur sa droite ; il était en tenue de cuisinier, avec sa toque sur la tête. Elle le trouva si beau, d'ailleurs, c'était toujours le plus beau garçon du monde. Le maître d'hôtel lui désigna leur table. Adonis ne comprenait pas, mais quand il vit sa mère, il resta quelques secondes bouche bée, puis son visage s'éclaira.

— Maman, c'est bien toi !

Emma lui sourit à s'en décrocher la mâchoire, sans oser se lever pour se jeter dans ses bras. Elle ne voulait pas lui faire honte. Il se pencha et ils se serrèrent fort dans les bras durant quelques instants.

Adonis regarda Eugénie.

— Bonjour Madame, je suis...

— Je sais, votre mère ne me parle que de vous. Vous m'excuserez, je vais me repoudrer le nez. Prenez ma place, jeune homme.

Elle se leva et Emma lui en fut reconnaissante. Adonis s'installa aussitôt face à sa mère.

— Maman, je n'en reviens pas que tu sois là. Tu es très belle, je ne t'aurais

pas reconnue avec cette robe et cette coiffure. Tu as changé.

— Et toi, ça va, mon chéri ?

— Ce n'est pas facile tous les jours, mais je m'accroche. Comment connais-tu Madame de Coupecourt ?

— Et toi ?

— Et bien, tout le monde en parle, et encore plus avec cette histoire dans les médias. C'est la directrice du plus grand groupe hôtelier de luxe, tu te rends compte ? On m'a dit qu'elle détenait des parts dans ce restaurant. J'ai été étonné de te voir avec elle...

Emma faisait une drôle de tête.

— Excuse-moi, ma petite maman chérie, je suis tellement surpris de te retrouver ici. Après-demain, c'est mon jour de congé, j'aimerais passer la journée avec toi et te faire visiter Paris. Tu ne seras pas repartie au moins ?

— Euh, si... je vais devoir repartir, lui répondit-elle sur un ton triste.

Eugénie les rejoignit et, en entendant leur conversation, elle ne put s'empêcher d'intervenir.

— Emma, vous pouvez rester autant de temps que vous voulez dans mon appartement. Ce n'est pas parce que je dois prendre l'avion demain que je vous mets à la porte.

— Oh, merci Eugénie !

Une lueur venait de s'illuminer dans ses yeux clairs.

Adonis déposa un baiser sur la joue de sa mère et repartit en cuisine.

— Et soyez tranquille, ma chère Emma, je viens de croiser mon vieil ami le directeur, et d'après ses dires, il compte bien engager votre fils. Et non, pour une fois, je n'ai pas eu besoin de mettre la main à mon porte-monnaie ! Vous aviez raison, il a vraiment du talent !

35

VISITE SURPRISE

Eugénie était sur le point de franchir la porte de son appartement parisien quand Emma se jeta spontanément dans ses bras pour la remercier. Eugénie, surprise, se crispa et ne bougea pas d'un pouce. Ce genre de geste ne lui était pas familier, et d'ailleurs, elle ne donnait la permission à personne de s'aventurer dans son espace vital. Elle prétextait qu'elle allait rater l'avion pour qu'Emma la relâche enfin. Celle-ci était très chaleureuse et aimait le contact tactile avec les gens.

— Oh, excusez-moi, Eugénie, je ne vous ai pas mise mal à l'aise j'espère ?

— Non, non, dit-elle en reculant comme un robot, ne vous excusez pas, c'est dans votre tempérament, vous êtes si spontanée. Simplement, prévenez-moi la prochaine fois, je n'ai pas envie de faire une attaque !

Une fois Eugénie partie, Emma pensa à son père. Il se mit à hanter son esprit jour et nuit. Il fallait qu'elle le voie, c'était plus fort qu'elle. Alors, elle se décida. Elle enfila une robe jaune et pensa à Eugénie en riant tout bas ; heureusement qu'elle ne la voyait pas. Cette couleur lui donnait le moral ; elle lui faisait penser au soleil qui réchauffait le cœur et l'esprit. Emma avait envie d'envoyer un selfie à Eugénie, qui lui avait laissé son numéro de portable, comme un privilège. Mais elle ne savait pas vraiment si elle le prendrait au deuxième degré.

Elle ferma la porte et parcourut quelques mètres avant de trouver un distributeur de billets.

Emma ne savait pas quel métro emprunter pour aller à la maison de retraite ; elle décida donc de prendre un taxi. Elle arrêta un passant pour lui demander où se trouvait la station la plus proche et s'y précipita comme si sa vie en dépendait.

Elle n'attendit pas longtemps avant qu'un chauffeur ne la prenne en charge. Il n'arrêtait pas de lui faire des compliments sur sa jolie robe ; au moins, il avait bon goût, pensait Emma.

En chemin, elle lut et relut tous les textos que son fils lui avait envoyés après le service. Adonis avait été très gentil avec elle ; il semblait sincèrement heureux de la revoir. Elle eut un pincement au cœur en pensant qu'à son retour, elle se retrouverait seule dans sa maison vide.

La voiture s'arrêta devant la maison de retraite. Emma en sortit, le cœur serré par l'anxiété. Elle s'essuya les mains contre sa robe, remonta cinquante fois la bandoulière de son sac à main et s'agrippa à sa veste en laine. Elle resta un moment devant la porte d'entrée, sans oser l'ouvrir. Son père, qu'elle n'avait jamais vu, était là, à quelques mètres d'elle. Elle se raisonna pour ne pas laisser la peur prendre le dessus sur l'amour qu'elle avait pour lui sans pourtant le connaître.

Elle respira un bon coup et poussa la porte, déterminée.

Elle croisa une infirmière et demanda à voir Jean Fautier. Celle-ci l'emmena directement dans le bureau de la directrice de l'établissement.

— Madame, vous êtes donc la fille de Monsieur Fautier ? Il y a quelques mois, une certaine Marguerite est venue me voir. Elle avait bien connu votre père et m'a dit qu'il avait deux filles. Je ne connais pas leurs noms. Avez-vous un document qui prouverait votre affiliation ?

— Non Madame, répondit Emma, angoissée, je n'ai su qu'hier que j'avais un père, il ne m'a pas reconnue à la naissance. Je désire le voir quand même !

— Madame, cela ne va pas être possible ! Mettez-vous à ma place, je gère un établissement avec plus de deux cents résidents, et votre père est dans le secteur protégé. Qui peut garantir sa sécurité ? Il n'y a absolument rien qui me prouve que c'est effectivement votre père. Après tout, je ne vous connais pas !

Emma commença à sentir des larmes lui brouiller la vue. La directrice venait de lui interdire de l'approcher, comme si elle était une criminelle. Elle qui attendait ce moment depuis qu'elle avait appris qu'il était vivant... Un enfant a du mal à se construire sans connaître ses parents. C'était son cas. Et son père était là, dans cet endroit, peut-être pour peu de temps ; elle ne pouvait même pas le voir ni le serrer dans ses bras.

— Je suis désolée, Madame, mais je dois protéger mes résidents, dit la directrice en se levant.

Emma ne bougea pas d'un pouce ; elle n'avait pas la force de se relever. Tout son corps avait mal et elle avait envie de hurler. Elle éclata en sanglots. Personne ne pouvait comprendre ce qu'elle ressentait. Elle n'était plus une orpheline car son père était en vie, mais pour combien de temps encore ? Et puis, pour établir le lien de filiation, il fallait faire un test de paternité, prendre un avocat, passer devant le juge. Ces démarches prendraient du temps. Emma n'avait pas envie d'infliger cette épreuve à son père malade ; ce serait inhumain. Elle commença à suffoquer, à tel point que la directrice prit peur.

— Madame, calmez-vous, venez vous allonger sur le canapé. Je vais appeler une infirmière.

— Non, non... s'il vous plaît, je veux voir mon père, dit-elle en agrippant son bras, même de loin, vous resterez avec moi.

La directrice la regarda.

— Bon, calmez-vous, je vais voir ce que je peux faire.

— Oh, merci !

— C'est bien la première fois que quelqu'un se met dans un tel état pour voir un membre de sa famille.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle en respirant profondément, moi, j'en ai toujours rêvé !

Emma mit une bonne quinzaine de minutes à retrouver son état normal. Elle venait de subir un grand choc. Elle se leva avec peine ; sa tête n'arrêtait pas de tourner. La directrice semblait à nouveau hésiter, mais elle ne voulait pas que la jeune femme fasse un autre malaise.

Elle lui demanda de la suivre et se dirigea vers le fond de la maison de retraite. Il y avait une porte en verre avec un digicode. Une affiche sur la porte indiquait : « Attention à bien fermer la porte derrière vous ». Elles traversèrent un long couloir transparent, qui passait par l'extérieur. Il était rattaché à un autre bâtiment. L'établissement était sombre, vieux et si triste qu'Emma eut un pincement au cœur. Des personnes âgées déambulaient devant elles, une mamie

voulait lui donner la main. Beaucoup se trouvaient dans des fauteuils roulants, et plus elle avançait, plus elle ressentait la détresse de certains résidents. Plusieurs criaient, d'autres avaient le regard figé.

La directrice chercha son père du regard. Elle se dirigea vers une petite pièce où deux hommes regardaient la télévision sans la voir. L'un d'eux s'était assoupi, tandis que l'autre était plongé dans ses pensées. La directrice prit la main du monsieur rêveur, sous l'œil attentif d'Emma, qui venait de se figer comme une statue.

— Monsieur Fautier, vous avez de la visite.

3^e PARTIE

36
EMMA

L'homme se tourna vers elle lentement, comme si le temps venait de ralentir. Il lui souriait comme s'il était content de la voir.

Intimidée, Emma s'installa à ses côtés et lui prit la main sans savoir quoi lui dire.

Elle avait évidemment une montagne de questions à lui poser, mais il n'était plus en mesure de lui répondre. Il lui souriait toujours, sans la quitter des yeux.

— Béatrice !

La directrice interrogea Emma du regard. Cette dernière sentait des larmes couler sur ses joues bien malgré elle.

— C'était ma mère ! dit Emma.

— Je dois m'entretenir avec une infirmière, je vous laisse, mais si vous voulez lui faire plaisir, il aime marcher, alors faites-lui faire un tour dans le jardin.

Emma lui était plus que reconnaissante. Elle le prit dans ses bras et il sembla apprécier son geste. Il n'arrêtait pas de l'appeler Béatrice. Elle lui parla de tout et de rien ; il paraissait heureux malgré cette terrible maladie qui lui effaçait la mémoire.

Ils marchèrent un petit moment et elle demanda à voir sa chambre. Elle y trouva quelques photos, dont une de sa mère. Il ne possédait pas grand-chose en fait, le strict minimum. Sa chambre était bien vide, comme si sa vie tout entière pouvait entrer dans une boîte à chaussures. Il était seul, mais elle était là dorénavant !

Emma ne put s'empêcher de prendre une centaine de photos, au cas où elle ne le reverrait plus. Et puis, une idée fulgurante lui traversa l'esprit.

Elle le raccompagna dans la salle commune, l'embrassa très fort et lui promit de veiller sur lui désormais.

Emma retourna vers le bureau de la directrice, frappa à la porte et s'installa en face d'elle.

— Tout d'abord, Madame, je tiens à vous remercier.

— Il faut dire que votre comportement a parlé à votre place.

Emma avala sa salive et se lança.

— Je suis aide-soignante et j'aimerais vous soumettre ma candidature.

La directrice resta abasourdie quelques secondes.

— Vous savez que je ne peux pas embaucher quelqu'un sous prétexte qu'il veut s'occuper d'un membre de sa famille...

— Ce n'est pas mon père, vous me l'avez bien dit. Je n'ai aucun papier qui le prouve, donc, je peux travailler dans votre établissement. Je ne suis pas obligée de m'occuper de lui, vous pouvez me mettre dans le secteur ouvert, mais au moins, je pourrai le voir durant mes pauses.

— Mais enfin, je n'ai pas d'emplois vacants.

— Madame, je suis aide-soignante et je peux vous dire qu'en France, on en manque cruellement dans les maisons de retraite. Je ne ferai que des remplacements. Je vous demande juste de pouvoir exercer mon métier auprès de lui.

— Vous savez, ce n'est pas si simple que cela !

— Écoutez, je vous envoie mon *curriculum vitae* par mail et je vous donne les coordonnées de mon employeur, ainsi, vous pourrez lui poser des questions. Actuellement, je vis dans le 16^e arrondissement, ce n'est pas trop loin de Boulogne-Billancourt. Et s'il le faut, je deviendrai bénévole.

— Vous avez réponse à tout, Madame !

— J'ai quarante-trois ans à rattraper !

Elle remercia à nouveau la directrice et lui dit qu'elle attendrait sa réponse le temps qu'il faudrait. Elle était déterminée.

Emma rentra à l'appartement. Elle venait de tourner une page de sa vie. Le plus surprenant, c'est que l'argent qu'elle allait recevoir lui permettrait de prendre soin de son père. Comme si Marguerite, de là-haut, lui avait tendu la perche. Elle avait beaucoup de gratitude pour cette femme, qu'elle aurait tellement aimé connaître. Emma se dit qu'elle irait dans la première église pour allumer un cierge en remerciement. Elle était décidée à trouver un logement près de la maison de retraite de son père et à y rester jusqu'à ce qu'il meure. Adonis ne serait pas loin non plus. Maintenant, il fallait qu'elle quitte son emploi et qu'elle informe son propriétaire de ses projets. Cela faisait beaucoup de changements, mais les deux hommes de sa vie étaient ici ! Emma venait de retrouver un sens à son existence !

Elle prit une douche, se changea et laissa à Eugénie un message vocal pour tout lui expliquer. Elle n'osait pas la déranger. Après tout, c'était sa demi-sœur et elle lui devait la vérité. Elle espérait juste qu'elle lui prêterait l'appartement le temps qu'elle trouve une location.

37
EUGÉNIE

Lorsqu'elle arriva à Pau, Eugénie était éreintée. Elle avait passé son temps de vol à cogiter, sans même ouvrir son ordinateur. Elle pensait à sa rencontre avec Emma, qu'elle méprisait au début et qui s'était finalement révélée être quelqu'un de bien plus sincère que la plupart des gens qu'elle côtoyait au quotidien. Elle était d'une naïveté déconcertante, sans parler de sa sensibilité exacerbée. Peu de gens étaient compatissants et humains comme elle. C'était à se demander de quelle planète elle venait, car elle était hors de ce temps. Et puis, il y avait ce père qui lui tombait du ciel, et qui n'avait rien à voir avec elle. Du moins, avec lui, elle ne voyait pas à quoi elle aurait pu s'identifier. Il était trop désintéressé, faible, soumis, voire trop gentil, à l'opposé de toute sa famille.

Eugénie avait annulé son rendez-vous, car elle voulait à tout prix savoir qui était ce Jean Fautier. Une petite visite à sa mère s'imposait !

Le taxi la déposa non loin du château d'Henri IV, dans la plus belle avenue de Pau, celle du boulevard des Pyrénées. Eugénie avait vécu à Biarritz, et après ses études, elle avait dirigé le *Palace*, l'hôtel en bordure de plage le plus prisé de cette ville côtière. Puis, elle avait rencontré ce petit commercial en vins de Jurançon et en était tombée follement amoureuse. Elle l'avait suivi, au grand désespoir de sa mère. Celle-ci, en vieillissant, avait déménagé à Pau, au dernier étage d'un immeuble de standing avec une vue imprenable sur la chaîne des Pyrénées. Eugénie aimait beaucoup l'emplacement, et elle restait des heures sur la terrasse, à travailler sur son ordinateur, car le panorama exceptionnel lui redonnait à la fois force et plénitude.

Eugénie demanda au chauffeur, réticent, de lui monter ses bagages. Elle sortit de sa poche une liasse de billets, qui finit de le convaincre. Elle retrouva sa mère qui papotait avec sa voisine de balcon.

Rose de Coupecourt fut agréablement surprise de la voir débarquer à l'improviste.

— Et bien, ma chère Eugénie, pour une surprise, c'est une surprise.

— J'ai à vous parler, mère !

— Très bien, allons dans le petit salon, on y sera bien. Vous voulez boire un thé peut-être ?

— Non merci !

Rose se demandait vraiment ce que sa fille avait à lui dire. Elle lui parlerait probablement du scandale médiatique qui avait joué en sa faveur. Elle avait hâte d'en connaître tous les détails.

Elle la fit entrer dans son magnifique salon, tout en marbre blanc. Les fauteuils et le canapé étaient immaculés. Elles prirent place autour de la table basse.

Eugénie se dit qu'il était temps de savoir enfin toute la vérité. Elle regarda sa mère droit dans les yeux et lui raconta d'une traite son petit voyage avec Emma, la rencontre avec le notaire et la surprise concernant son père.

Au fur et à mesure du récit, Rose se décomposa. Eugénie ne lui laissa pas un temps de parole. Il fallait qu'elle lui raconte tout d'un bloc, et surtout, elle voulait vraiment avoir le fin mot de cette histoire.

— Oh mon Dieu, ne cessait de répéter Rose en écoutant le récit de sa fille.

Eugénie avait fini ; elle se tourna vers sa mère et attendit enfin l'explication.

— Tout d'abord, ma fille, ce que je vais vous dire est vraiment douloureux pour moi. Je l'avais chassé de ma mémoire.

Eugénie la fixa avec bienveillance.

— Je ne veux pas vous juger, je veux juste savoir, et je vous promets que l'on n'en parlera plus jamais ensuite.

Rose hocha la tête, mal à l'aise, mais elle avait toujours su qu'un jour ou l'autre, ce moment arriverait.

— Tout d'abord, Jean Fautier était mon meilleur ami, je l'avais rencontré

pendant les vacances scolaires. Il ne fréquentait pas mon école, ni même mes amis. Ses parents tenaient une pension de famille où de jeunes étudiants du monde entier descendaient le temps de leurs études. C'est en fréquentant un étudiant espagnol que j'ai connu Jean, nous avions le même âge. Il ne partait jamais en vacances car il aidait sa famille. Il était si gentil, il était comme un frère pour moi. J'étais étudiante à l'école hôtelière de Lausanne, en dernière année, et je suis partie pendant les grandes vacances pour travailler dans un grand hôtel en tant que réceptionniste. Et c'est là que je suis tombée amoureuse du jeune directeur. Je croyais au prince charmant, qu'est-ce que j'étais naïve ! Quand j'ai été enceinte, il s'est fait muter dans un autre pays, car il ne voulait pas de cet enfant. Sa carrière avant tout, me répétait-il sans cesse. J'avais honte, et je n'ai rien dit à mes parents. Mais je me suis confiée à Jean, qui a voulu m'aider. Je pense qu'il m'aimait, c'est la seule explication possible. Il a dit à mes parents qu'il était le père et qu'il assumerait cet enfant !

Eugénie venait de comprendre que son père représentait juste une aventure de vacances. Un homme qui ne pensait qu'à réussir et qui avait séduit sa mère pour mieux profiter de sa naïveté. Elle pensa alors au sacrifice du meilleur ami, qui avait choisi d'assumer un rôle de père, sans rien attendre en retour. Emma était bien sa digne fille, il n'y avait plus de doute là-dessus. Sa mère poursuivit :

— Jean a été présent durant toute ma grossesse, il m'a soutenue comme un frère. Mes parents ont refusé qu'il reconnaisse l'enfant et l'ont menacé avec sa famille, en leur faisant du chantage. À l'époque, j'ai essayé de le défendre, mais il était trop tard, le mal était fait. Ils ont dû tout vendre car père était un politicien reconnu, et il a fait jouer ses relations. Jean vous a côtoyée seulement durant quelques semaines, mais pour lui, vous étiez sa fille... Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles jusqu'à... aujourd'hui.

— Je comprends mieux ! se contenta de répondre Eugénie, dubitative. Alors, puis-je savoir qui est mon géniteur ?

Rose baissa la tête. Tous ces aveux étaient douloureux pour elle. C'était comme si elle replongeait plus de quarante ans en arrière. Peut-être arriverait-elle à guérir de cette culpabilité qui continuait à la ronger. Quoi que l'on fasse dans la vie, le passé nous revient toujours en pleine face. Cet homme, ce directeur d'hôtel, lui avait brisé le cœur, et elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Et Jean, qui avait sacrifié une partie de sa vie pour lui venir en aide, avait-il su lui pardonner ? C'était un véritable ami et elle ne méritait pas cette amitié. Rose

ne l'avait jamais recherché, car elle avait trop honte.

Maintenant, Eugénie devait savoir qui était cet homme égoïste !

Sa mère baissa la tête et lui glissa tout bas :

— C'est Sylvain Brécourt.

— Comment, c'est le nouveau directeur de l'école hôtelière suisse où j'ai inscrit mon fils ? s'écria Eugénie.

38
EMMA

Il était environ quatorze heures quand Emma raccrocha le téléphone. Elle était un peu déçue, car Eugénie venait de lui raconter les aveux de sa mère. Elles n'étaient pas demi-sœurs ! Cependant, elle restait fière de son père, car toute sa vie, il avait agi gentiment et de façon totalement désintéressée. Comme elle, en fait ! Eugénie l'avait complètement bouleversée en lui disant qu'elle refusait l'héritage et qu'elle voulait le lui donner. Jamais elle ne pourrait accepter l'argent d'un homme qui s'était sacrifié pour aider sa mère. Emma avait rejeté cette proposition malgré l'insistance d'Eugénie. C'était la décision de son père, elle devait la respecter.

À quinze heures, Emma sortit de l'appartement et prit un taxi. La directrice de l'EHPAD venait de lui donner sa réponse. Elle l'embauchait ! La jeune femme était aux anges ! D'une part, elle pourrait rendre visite à son père et, d'autre part, elle habiterait près de son fils. Elle attendait juste de recevoir l'argent pour pouvoir louer un appartement à Boulogne-Billancourt. Eugénie avait été très compréhensive en lui prêtant son logement durant quelque temps.

Elle s'engouffra avec émotion dans la maison de retraite et se dirigea vers le bureau de la directrice. Elle frappa à la porte et celle-ci l'accueillit.

— Bonjour Madame, dit précipitamment Emma, je suis si heureuse de venir travailler dans votre établissement.

— Oui, je veux bien vous croire, répondit la directrice en souriant, prenez place, Madame Bontie.

Les deux femmes s'installèrent.

— Tout d'abord, j'ai appelé la directrice de la maison de retraite dans laquelle

vous travaillez, et elle ne m'a dit que du bien de vous.

— Comme elle est gentille !

— Donc, vous commencerez dans un mois, pour vous laisser le temps de mettre vos affaires en ordre ! Des questions ?

— Oh merci, Madame ! Non, pas de question. Il me tarde juste de commencer. Maintenant, je peux aller rendre visite à mon père ?

— Pas tout de suite, j'ai autre chose à vous dire.

Emma écarquilla les yeux, se demandant bien ce que la directrice allait lui annoncer.

— Avant que vous n'arriviez, Madame Eugénie de Coupecourt m'a appelée.

— Ah oui ? interrogea Emma.

— Elle m'a avoué que vous étiez sa seule parente.

— Oui, c'est exact, mais cela ne change rien au fait que je suis là devant vous et que je veux passer le plus de temps possible avec mon père.

— En fait, votre père dépend de l'aide sociale, car il n'a pas les moyens de payer intégralement son séjour ici.

— Ah, d'accord, pas de problème, je vais régler la différence. Je lui dois bien cela. J'ai reçu un héritage à sa place, alors la moindre des choses, c'est de l'aider. C'est mon père, et je veux le soutenir pendant le peu de temps qu'il lui reste. Vous comprenez ?

La directrice se leva et fit le tour de son bureau. Elle rajusta sa chemise mauve et s'installa à côté d'Emma.

— Je retrouve chez vous le côté très humain de votre père, avec ce besoin d'aider les autres. Même sans avoir les papiers officiels, vous avez les mêmes traits de caractère.

Emma ne comprenait pas où elle voulait en venir.

— D'une part, vous n'avez pas à régler quoi que ce soit, il continuera à recevoir l'aide sociale, car je n'ai aucun papier qui atteste que vous êtes sa fille. Et d'autre part, Madame de Coupecourt va faire un don de 250 000 euros à la

maison de retraite pour pouvoir mieux aider ses pensionnaires.

Des larmes coulèrent sur les joues d'Emma. Eugénie était généreuse et humaine. Elle avait essayé de lui céder son héritage, mais elle n'en avait pas voulu ; alors, elle avait choisi d'en donner une partie pour améliorer les conditions de vie des patients de cette institution.

— Je n'en savais rien. Elle ne m'a rien dit. Je suis si émue.

— Je voulais vous le dire, car c'est un geste fort. Nous sommes un établissement avec peu de moyens, et nous devons réaliser des travaux. Je vous en suis très reconnaissante à l'une comme à l'autre.

Emma s'essuya les joues et renifla.

— Madame, je n'y suis pour rien.

— Oh si ! Ce sont les hasards des rencontres qui bouleversent nos vies. Votre père, qui a été toute sa vie dans l'ombre, vient de changer beaucoup de choses, et vous, vous ne serez plus les mêmes. Vous auriez pu toutes les deux recevoir vos héritages et continuer vos vies. Mais non, vous avez choisi de venir travailler ici pour être auprès de lui et des autres personnes âgées, et Madame de Coupecourt a choisi de faire un don pour l'aider aussi. Vous êtes humaines toutes les deux, chacune à votre manière.

— Oh merci, Madame, pour vos paroles !

Emma se moucha bruyamment.

— Maintenant, allez rendre visite à votre père !

39

EUGÉNIE

Eugénie de Coupecourt était venue, pour la première fois, récupérer son fils à la sortie de l'école. Elle ne l'avait pas revu depuis son départ à Paris. Sa petite virée avec Emma et toutes les choses qu'elle avait apprises l'avaient fait réfléchir. En fin de compte, la personne la plus importante dans sa vie, c'était son fils ! Le temps passait et elle ne l'avait pas vu grandir. C'était son ex-mari et ses employés qui l'avaient élevé. Elle ne connaissait rien de lui, ni ses goûts, ni ses rêves. Elle ne voulait pas reproduire le même schéma que sa mère, et c'est pourtant ce qu'elle avait toujours fait. Son soi-disant géniteur, ce nouveau directeur de l'école hôtelière, avait certainement su qui elle était en entendant son nom. Pourtant, il n'avait pas essayé de lui parler, et il avait été désagréable et arrogant. De plus, sa mère avait tellement souffert qu'elle s'était réfugiée corps et âme dans son travail. Elle n'avait pas accepté cette enfant, car elle lui rappelait cet homme qui l'avait rejetée. Elle avait délaissé sa fille unique et avait été dure toute sa vie avec elle. Jamais un mot gentil, jamais de consolation, jamais de marque d'affection. Eugénie avait reçu un électrochoc et elle voulait changer ! Cette Emma, qu'elle considérait comme une victime, une personne faible qui pleurait pour un oui ou un non, lui avait d'abord semblé détestable. Elle était trop dans l'excès ! Mais finalement, cette femme était profondément humaine ; elle aurait tout sacrifié pour son fils qu'elle aimait. Elle ne jouait pas, elle était sincère. Eugénie n'était pas une bonne mère et elle voulait se rattraper.

À dix-sept heures et deux minutes, les enfants franchirent la porte de l'école. Charles avançait seul, d'un pas nonchalant. Il regardait le sol. Les enfants le bousculaient au passage, mais il ne réagissait pas. Eugénie le regarda autrement. Il avait l'air d'un petit garçon triste et seul, sans camarades de classe pour chahuter à ses côtés. Elle n'avait pas compris ni entendu son mal-être. Il s'affichait en pleine lumière, et pour la première fois depuis son enfance, une

larme brilla dans ses yeux. Heureusement, ses lunettes de soleil cachaient son regard. Charles ne la vit pas tout de suite, car il cherchait des yeux son chauffeur. Et puis, il aperçut sa mère qui lui souriait. Et son visage s'illumina. Pour la première fois, elle lui tendit les bras et il s'y engouffra. Tous ses camarades pouvaient bien se moquer de lui, il s'en fichait. Charles ressentait la chaleur et l'amour de sa mère. Il était si heureux que pour lui, le temps s'était arrêté !

— Alors mon chéri, cela vous dirait de manger une glace ?

Il lui prit la main en souriant. Eugénie avait compris que Charles réclamait juste un peu de temps et d'attention. Elle lui parla de tout sauf de ses notes car, jusqu'à présent, c'était son seul sujet de préoccupation. Pourtant, Charles était anxieux. Il ne reconnaissait pas sa mère. Allait-elle lui annoncer qu'il partait pour cette nouvelle école en Suisse ? Il préféra ne rien dire et profiter de l'instant présent avant que tout ne redevienne comme avant.

Après le goûter, Eugénie décida d'aller rendre une petite visite à Maxime. Elle ne savait pas vraiment où il vivait avec sa nouvelle épouse.

— Charles, nous allons prendre un taxi, il faut que je parle à votre père. Vous donnerez l'adresse au chauffeur.

Le jeune garçon se raidit et devint distant. Il pensa que cette gentillesse avait un lien avec cette maudite école. Il était hors de question pour lui de partir ; cette fois-ci, il était prêt à s'enfuir.

Eugénie appela un taxi et Charles lui indiqua tristement l'adresse. Elle était dubitative. Il avait l'air tellement heureux de la voir à la sortie des cours, mais maintenant, il restait silencieux et repoussait sa main tendue. Elle ne se sentait pas bien, un mal invisible envahissait son cœur. C'était nouveau pour elle. Peut-être qu'il ne l'aimait pas au fond, car elle avait toujours été distante avec lui.

Trente minutes plus tard, le chauffeur se gara devant un vieil immeuble. Charles passa devant et ils montèrent cinq étages sans ascenseur. L'endroit était vétuste mais pas désagréable. Eugénie pesta à chaque palier. Les marches étaient raides et elle se demandait comment on pouvait grimper tous ces escaliers plusieurs fois par jour. Elle pensait au futur bébé ; cela n'allait pas être facile sans ascenseur.

Charles frappa à la porte. Maxime était rentré de son travail depuis une bonne demi-heure.

— Eugénie ? s'étonna Maxime, tout en serrant son fils dans ses bras.

— J'ai à vous parler !

Le visage de Charles se rembrunit, ce qui n'échappa pas à son père.

— Cela ne pouvait pas attendre. Je pars bientôt pour l'inauguration de mon nouvel hôtel, je n'ai donc pas beaucoup de temps.

Maxime soupira. Que voulait-elle encore ? Il espérait qu'il ne s'agissait pas de l'école de Charles. Il avait assez de soucis comme cela. Il faisait des heures supplémentaires et travaillait presque tous les week-ends pour faire gonfler sa fiche de paie, ce qui le rendait irascible. Sa femme était alitée à l'hôpital car elle avait failli perdre son bébé, et il avait envie de déménager et de changer de vie. Bref, il était au bout du rouleau, alors il n'avait pas envie d'entendre les jérémiades de son ex-femme. Il n'avait qu'un seul désir : se coucher tôt, car quand il dormait, il pouvait tout oublier.

Maxime les conduisit au salon pendant qu'Eugénie détaillait ce petit appartement très modeste et encombré. Charles s'apprêta à quitter la pièce pour les laisser parler tous les deux.

— Non, restez, Charles, ordonna Eugénie.

Le père et le fils se regardèrent avec étonnement.

— Maxime, tout d'abord, je voulais vous remercier pour vos paroles après cette histoire médiatique. Vous ne m'avez pas jugée et vous m'avez réconfortée comme si vous étiez un ami.

— Eugénie, vous êtes la mère de mon fils, je serai toujours là pour vous malgré tout !

Charles regarda ses parents. C'était la première fois qu'ils se parlaient avec chaleur et gentillesse.

— Merci Maxime. D'abord, j'ai pris une décision. Charles restera dans son école jusqu'à la fin du lycée, et on verra ce qu'il choisira de faire plus tard.

Aussitôt, Charles se jeta spontanément dans les bras de sa mère. Enfin, elle avait compris. Il voulait rester avec ses deux parents, même s'ils étaient séparés.

— Je voulais aussi vous demander de changer la date des prochaines vacances

scolaires. Je souhaite emmener Charles en Californie, car je sais qu'il veut visiter les studios d'Hollywood.

— Oui ! s'écria le petit garçon, j'aimerais tellement y aller !

— Bien sûr, Eugénie, vous savez très bien que pour Charles, je ferais n'importe quoi, du moment qu'il est heureux.

— Merci Maxime.

Son ex-mari ne la reconnaissait pas. Eugénie avait changé. Mais que s'était-il donc passé ? C'était de cette femme-là qu'il était tombé amoureux, et non pas de cette personne aigrie, autoritaire et vindicative qu'elle était devenue.

— Charles, dites au revoir à votre père. Pouvez-vous m'attendre dans le couloir près de la porte d'entrée ? Je dois lui dire encore quelques mots.

Maxime embrassa son fils et le regarda s'éloigner en fronçant les sourcils ; qu'allait-elle encore lui demander ?

— Je voudrais vous dire... une chose que j'ai sur la conscience depuis neuf ans. Vous avez sauvé *in extremis* Charles de la noyade alors que je lui donnais son bain. Vous auriez pu me dénoncer et me faire enfermer. Et je ne vous ai jamais remercié, bien au contraire. Je vous ai haï de m'avoir quittée à cause de cet incident, mais je comprends aujourd'hui pourquoi vous l'avez fait : vous vouliez protéger Charles.

— Eugénie, pourquoi en reparler ? Je l'ai sauvé à temps. Vous vous êtes fait soigner pendant deux ans par les meilleurs spécialistes. J'y ai veillé personnellement.

— Mais vous aviez pris un énorme risque, j'étais malade, j'ai essayé de le noyer... je ne voulais pas de cet enfant.

— Tout le monde a droit à une seconde chance. Je vous ai fait confiance, alors n'en parlons plus jamais, voulez-vous ? Je sais que vous l'aimez à votre manière... J'emporterai ce secret dans ma tombe.

Eugénie lui sourit. Elle se rendait compte à présent à quel point elle lui était redevable. En fait, elle n'avait pas su l'aimer, comme sa mère avec elle.

Eugénie se leva et sortit de sa poche une enveloppe.

— Tenez, Maxime, c'est ma contribution pour votre bébé, et envoyez mes amitiés à votre femme. Ne refusez pas mon présent, car j'en serais très vexée.

Elle lui tendit l'enveloppe et rejoignit Charles, qui l'attendait devant la porte. Il glissa sa main dans celle de sa mère, comme s'il voulait rattraper le temps perdu. Eugénie lui sourit et lui serra fort les doigts. Dès qu'elle fut partie, Maxime ouvrit l'enveloppe et faillit tomber à la renverse en découvrant le chèque de 250 000 euros qu'elle lui avait laissé !

40
EMMA

Emma se fit toute belle pour rejoindre son fils. Elle était heureuse, car le notaire avait transféré l'argent sur son compte bancaire. Elle ferait le nécessaire pour le placer plus tard. En attendant, elle était pressée de retrouver Adonis pour dîner au restaurant avec lui. Pour une fois, elle en avait les moyens. Il avait choisi une pizzeria pour changer de la cuisine gastronomique, et parce qu'il savait que sa mère en raffolait.

Emma tournait en rond dans l'appartement d'Eugénie. Il mettait du temps à venir car il devait prendre les transports en commun. Elle se remit un peu de rouge à lèvres et se recoiffa. Elle fit attention de ne pas froisser sa robe bleu ciel.

Enfin, il sonna à l'interphone et elle descendit tout de suite. Il était déjà tard. Ils longèrent l'avenue où elle habitait ; à deux pas, il y avait une pizzeria.

Emma le regarda différemment. Il était devenu un beau jeune homme. Il avait changé, plus mature, plus déterminé. Il avait aussi l'air fatigué. C'était normal, car il mettait plus de deux heures pour se rendre à son travail. Il devait marcher, prendre le RER puis le métro. Jamais il ne s'en plaignait, et sa mère admirait sa force de caractère.

Ils s'installèrent près de l'entrée et commandèrent un cocktail de fruits. Adonis s'était réjoui quand elle lui avait annoncé qu'elle comptait emménager à Boulogne-Billancourt, et encore plus quand il avait appris l'existence de son grand-père. Il avait été très triste de la quitter, mais il fallait qu'il construise sa vie. Le jeune homme lui avait fait du mal en coupant le cordon ombilical du jour au lendemain. Il en était conscient, mais il n'avait pas d'autre choix. La vie lui paraissait plus douce depuis qu'il savait qu'elle ne serait pas loin de lui. Elle restait son équilibre, son pilier malgré tout, et il en avait besoin. Il irait

prochainement rendre visite à son grand-père.

— Alors, mon chéri, comment se passe ton travail ?

— Ça va, c'est éreintant, mais je ne le regrette pas. Dans ce restaurant, ce n'est pas de la simple cuisine mais des œuvres d'art, dit-il, les yeux brillants.

— Oui, c'est vrai, les plats sont vraiment goûteux et magnifiquement dressés dans les assiettes.

Ils commandèrent deux pizzas.

Emma fouilla dans son sac et lui remit des clés.

— Tiens, c'est pour toi !

— Quoi, une voiture ? Je n'ai pas le permis !

— Mais non, c'est une surprise.

Adonis la regarda, étonné.

— Disons que je t'ai trouvé un petit meublé à deux pas de la tour Eiffel. Tu ne peux plus continuer à prendre le métro et le RER tous les soirs à minuit, et à traverser des quartiers dangereux.

— Mais maman, c'est hors de prix, je ne pourrai jamais habiter dans cet endroit.

— Je sais, mais moi, je peux t'y aider.

Elle sortit de son sac une enveloppe et la lui tendit. Il écarquilla les yeux en découvrant un chèque. Il crut qu'il avait une hallucination.

— Mais enfin, c'est ton argent, c'est trop.

— Non, la moitié te revient, car c'est ton grand-père, après tout ! Surtout, ne le gaspille pas, c'est tout ce que je te demande !

Il se leva pour la serrer dans ses bras.

— Oh, merci maman, je t'aime tant. Et ne t'inquiète pas, je connais trop la valeur de l'argent, je vivrai mieux, mais je ferai attention.

— Je ne t'ai pas dit de te priver non plus... et moi aussi je t'aime ! dit-elle

tendrement.

Son téléphone sonna et elle regarda le numéro ; c'était Eugénie.

— Bonsoir Emma, je ne vous dérange pas au moins ?

— Je dîne avec mon fils !

— Ah, je ne serai pas longue alors... Transmettez-lui mes amitiés. Dites-moi, avez-vous prévu quelque chose la semaine prochaine ?

— Je pense rentrer chez moi, car je ne commence à travailler que le mois prochain, pourquoi ?

— Cela vous dirait de partir avec moi pour inaugurer mon hôtel aux Maldives ?

Notes

[←1]

Etablissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

[←2]

Meilleur ouvrier de France, distinction, titre décerné par concours à certaines catégories de métier, dont les chefs cuisiniers.